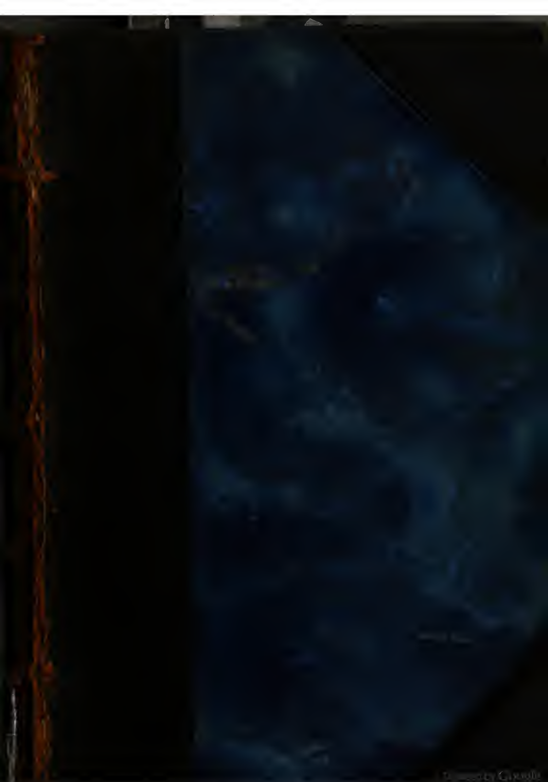




THEATRE

DE

JEAN-BAPTISTE POQUELIN

DE MOLIERE

Edition collationnée fur les textes originaux
& ornée de Gravures à l'eau-forte

PAR

FREDERIC HILLEMACHER

TOME SEPTIÈME



LYON
N. SCHEURING, EDITEUR

M DCCC LXIX



LE THEATRE

DE MOLIERE.

Tiré à 400 exemplaires.

LYON. — IMPRIMERIE LOUIS PERRIN.

LE THEATRE

DE

JEAN-BAPTISTE POQUELIN

DE MOLIERE

Collationné minutieusement fur les premières Editions
& fur celles des années 1666, 1674 & 1682

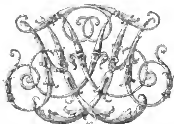
ORNÉ DE VIGNETTES

gravées à l'eau-forte d'apres les compofitions de differents artifles

PAR

FRÉDERIC HILLEMACHER.

TOME VII.



LYON

NICOLAS SCHEURING, EDITEUR

rue Boiffac, 9

M D CCC LXIX

LE

BOURGEOIS GENTIL-HOMME

comedie-ballet en cinq actes, en profe.



DONNÉE POUR LE DIVERTISSEMENT DU ROY

à Chambord,

le 14 octobre 1670,

ET REPRESENTÉE POUR LA PREMIERE FOIS A PARIS

fur le theatre du Palais Royal,

le 23 novembre de la mefme année.

LES PERSONNAGES.

Monfieur JOURDAIN, bourgeois.
Madame JOURDAIN, fa femme.
LUCILE, fille de monfieur Jourdain.
NICOLE, fervante.
CLEONTE, amoureux de Lucile.
COVIELLE, valet de Cleonte.
DORIMENE, marquife.
DORANTE, comte, amant de Dorimene.
Le MAISTRE DE MUSIQUE.
L'ELÉVE DU MAISTRE DE MUSIQUE.
Le MAISTRE A DANCER.
Le MAISTRE D'ARMES.
Le MAISTRE DE PHILOSOPHIE.
Le MAISTRE TAILLEUR.
GARÇON TAILLEUR.
DEUX LAQUAIS.

Plufieurs muficiens, muficiennes, joüeurs d'inftrumens, danceurs, cuifiniers, garçons tailleurs, & autres perfonnages des Intermedes & du Ballet.

La fcene eft à Paris.



LE

BOURGEOIS GENTIL-HOMME

COMEDIE-BALLET

ACTE I.

L'ouverture ſe fait par un grand aſſemblage d'inſtrumens; &, dans le milieu du theatre, on voit un Eléve du Maiſtre de muſique, qui compoſe ſur une table un air que le Bourgeois a demandé pour une Serenade.

SCENE PREMIERE.

Le Maiſtre de muſique, l'Eléve du Maiſtre de muſique, un Muſicien & une Muſicienne, le Maiſtre à dancer, deux Violons, quatre Danceurs.

LE MAISTRE DE MUSIQUE, *parlant à ſes Muſiciens.*



VENEZ, entrez dans cette Salle, & vous repoſez-là, en attendant qu'il vienne.

LE MAISTRE A DANCER, *parlant aux Danceurs.*

Et vous auffi, de ce cofté.

LE MAISTRE DE MUSIQUE, *à l'Eléve.*

Eft-ce fait?

L'ÉLÉVE.

Oüy.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Voyons... Voila qui eft bien.

LE MAISTRE A DANCER.

Eft-ce quelque chofe de nouveau?

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Oüy. C'eft un air pour une Serenade, que je luy ay fait compofer icy, en attendant que noftre Homme fuft éveillé.

LE MAISTRE A DANCER.

Peut-on voir ce que c'eft?

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous l'allez entendre avec le Dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guere.

LE MAISTRE A DANCER.

Nos occupations, à vous & à moy, ne ſont pas petites maintenant.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Il eſt vray. Nous avons trouvé icy un Homme comme il nous le ſaut à tous deux. Ce nous eſt une douce rente que ce monſieur Jourdain, avec les viſions de Nobleſſe & de Galanterie qu'il eſt allé ſe mettre en teſte : & voſtre dance & ma muſique auroient à ſouhaiter que tout le monde luy reſſemblaſt.

LE MAISTRE A DANCER.

Non pas entierement; & je voudrois, pour luy, qu'il ſe connuſt mieux qu'il ne fait aux choſes que nous luy donnons.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Il eſt vray qu'il les connoiſt mal, mais il les paye bien; & c'eſt dequoy maintenant nos arts ont plus beſoin que de toute autre choſe.

LE MAISTRE A DANCER.

Pour moy, je vous l'avouë, je me repais un peu de gloire. Les applaudiſſemens me touchent; & je tiens que, dans tous les beaux arts, c'eſt un ſupplice aſſez faſcheux que de ſe produire à des ſots; que d'eſſuyer, ſur des compoſitions, la barbarie d'un Stupide. Il y a plaiſir, ne m'en parlez point, à tra-

vailler pour des perſonnes qui ſoient capables de ſentir les délicateſſes d'un art; qui ſçachent faire un doux accueil aux beautez d'un Ouvrage, &, par de chatoüillantes approbations, vous regaler de voſtre travail. Oüy, la récompenſe la plus agreable qu'on puiſſe recevoir des choſes que l'on fait, c'eſt de les voir connuës; de les voir careſſées d'un applaudiſſement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux que cela de toutes nos fatigues; & ce ſont des douceurs exquiſes que des loüanges éclairées.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

J'en demeure d'accord; & je les gouſte comme vous. Il n'y a rien, aſſeurément, qui chatoüille davantage que les applaudiſſemens que vous dites; mais cét encens ne fait pas vivre. Des loüanges toutes pures ne mettent point un homme à ſon aiſe: il y faut meſler du ſolide; & la meilleure façon de loüer, c'eſt de loüer avec les mains. C'eſt un homme, à la verité, dont les lumieres ſont petites, qui parle à tort & à travers de toutes choſes, & n'applaudit qu'à contre-ſens: mais ſon argent redreſſe les jugemens de ſon eſprit; il a du diſcernement dans ſa bourſe; ſes loüanges ſont monnoyées; & ce Bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand Seigneur éclairé qui nous a introduits icy.

LE MAISTRE A DANCER.

Il y a quelque choſe de vray dans ce que vous dites; mais je trouve que vous appuyez un peu trop ſur l'argent; & l'intereſt eſt quelque choſe de ſi bas, qu'il ne faut jamais qu'un honneſte-homme monſtre pour luy de l'attachement.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous recevez fort bien pourtant l'argent que noſtre homme vous donne.

LE MAISTRE A DANCER.

Aſſeurément; mais je n'en fais pas tout mon bon-heur; & je voudrois qu'avec ſon bien il euſt encore quelque bon gouſt des choſes.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Je le voudrois auſſi, & c'eſt à quoy nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais, en tout cas, il nous donne moyen de nous faire connoiſtre dans le monde; & il payera pour les autres ce que les autres loüeront pour luy.

LE MAISTRE A DANCER.

Le voila qui vient.

SCENE II.

Monſieur Jourdain, deux Laquais,
le Maiſtre de muſique, l'Eléve du Maiſtre de muſique,
un Muſicien & une Muſicienne,
le Maiſtre à dancer, deux Violons, quatre Danceurs.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé bien, Meſſieurs! Qu'eſt-ce? Me ferez-vous voir voſtre petite droſlerie?

LE MAISTRE A DANCER.

Comment! Quelle petite droflerie?

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé! Là... Comment appelez-vous cela? Voftre Prologue ou Dialogue de chanfons & de dance.

LE MAISTRE A DANCER.

Ha! Ha!

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous nous y voyez preparez.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous ay fait un peu attendre, mais c'eft que je me fais habiller aujourd'huy comme les Gens de Qualité; & mon tailleur m'a envoyé des bas de foye que j'ay penfé ne mettre jamais.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Nous ne fommes icy que pour attendre voftre loifir.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous prie tous deux de ne vous point en aller qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puiffiez voir.

LE MAISTRE A DANCER.

Tout ce qu'il vous plaira.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous me verrez équippé comme il faut, depuis les piez jusqu'à la tefte.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Nous n'en doutons point.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je me fuis fait faire cette Indienne-cy.

LE MAISTRE A DANCER.

Elle eft fort belle.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mon tailleur m'a dit que les Gens de Qualité eftoient comme cela le matin.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Cela vous fied à merveille.

MONSIEUR JOURDAIN.

Laquais ! Holà, mes deux laquais !

PREMIER LAQUAIS.

Que voulez-vous, Monſieur ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Rien. C'eſt pour voir ſi vous m'entendez bien.

(Au Maiſtre de muſique & au Maiſtre à dancer.)

Que dites-vous de mes livrées ?

LE MAISTRE A DANCER.

Elles ſont magnifiques.

MONSIEUR JOURDAIN. *(Il entr'ouvre ſa robbe, & fait voir un haut-de-chauſſes eſtroit de velours rouge, & une camiſolle de velours vert, dont il eſt veſtu.)*

Voicy encore un petit Des-habillé pour faire, le matin, mes exercices.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Il eſt galant.

MONSIEUR JOURDAIN.

Laquais !

PREMIER LAQUAIS.

Monſieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

L'autre laquais !

SECOND LAQUAIS.

Monſieur.

MONSIEUR JOURDAIN, *oſtant ſa robbe de chambre.*

Tenez ma robbe.

(*Au Maiſtre de muſique & au Maiſtre à dancer.*)

Me trouvez-vous bien comme cela?

LE MAISTRE A DANCER.

Fort bien. On ne peut pas mieux.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voyons un peu voſtre affaire.

LE MAISTRE DE MUSIQUE, *monſtrant l'Eléve.*

Je voudrois bien auparavant vous faire entendre un Air qu'il vient de compoſer pour la Serenade que vous m'avez demandée. C'eſt un de mes eſcoliers, qui a pour ces ſortes de choſes un talent admirable.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy, mais il ne faloit pas faire faire cela par un eſcolier; & vous n'eſtiez pas trop bon vous-meſme pour cette beſoigne-là.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Il ne faut pas, Monſieur, que le nom d'eſcolier vous abuſe.

Ces fortes d'efcoliers en fçavent autant que les plus grands Maiftres; & l'Air eft auffi beau qu'il s'en puiffe faire. Efcoutez feulement.

MONSIEUR JOURDAIN, *à fes laquais.*

Donnez-moy ma robbe pour mieux entendre... Attendez, je croy que je feray mieux fans robbe... Non, redonnez-la-moy; cela ira mieux.

MUSICIEN CHANTANT.

Je languis nuict & jour, & mon mal eft extrême
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont foûmis.
Si vous traittez ainfi, belle Iris, qui vous aime,
Helas! Que pourriez-vous faire à vos ennemis?

MONSIEUR JOURDAIN.

Cette Chanfon me femble un peu lugubre, elle endort; je voudrois que vous la pûffiez un peu ragaillardir par-cy, par-là.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Il faut, Monfieur, que l'Air foit accommodé aux Paroles.

MONSIEUR JOURDAIN.

On m'en apprit un tout-à-fait joly, il y a quelque temps. Attendez... là... Comment eft-ce qu'il dit?

LE MAISTRE A DANCER.

Par ma foy, je ne fçay.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il y a du mouton dedans.

LE MAISTRE A DANCER.

Du mouton?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy. Ha!

(*Il chante.*)

Je croyois Jeanneton
Auſſi douce que belle;
Je croyois Jeanneton
Plus douce qu'un mouton.
Helas! Helas!
Elle eſt cent fois, mille fois plus cruelle
Que n'eſt le tygre aux bois.

N'eſt-il pas joly?

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Le plus joly du monde.

LE MAISTRE A DANCER.

Et vous le chantez bien.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'eſt ſans avoir appris la Muſique.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous devriez l'apprendre, Monſieur, comme vous faites la Dance. Ce ſont deux arts qui ont une eſtroite liaiſon enſemble.

LE MAISTRE A DANCER.

Et qui ouvrent l'eſprit d'un homme aux belles choſes.

MONSIEUR JOURDAIN.

Eſt-ce que les Gens de Qualité apprennent auſſi la Muſique ?

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Oüy, Monſieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je l'apprendray donc. Mais je ne ſçay quel temps je pourray prendre ; car, outre le Maiſtre d'Armes qui me monſtre, j'ay arreſté encore un Maiſtre de Philoſophie, qui doit commencer ce matin.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

La Philoſophie eſt quelque choſe ; mais la Muſique, Monſieur, la Muſique.....

LE MAISTRE A DANCER.

La Muſique & la Dance... La Muſique & la Dance, c'eſt-là tout ce qu'il faut.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Il n'y a rien qui foit fi utile dans un Eftat, que la Mufique.

LE MAISTRE A DANCER.

Il n'y a rien qui foit fi neceffaire aux hommes, que la Dance.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Sans la Mufique, un Eftat ne peut fubfifter.

LE MAISTRE A DANCER.

Sans la Dance, un homme ne fçauroit rien faire.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Tous les defordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la Mufique.

LE MAISTRE A DANCER.

Tous les mal-heurs des hommes, tous les revers funeftes dont les Hiftoires font remplies, les béveuës des politiques & les manquemens des grands capitaines, tout cela n'eft venu que faute de fçavoir dancer.

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment cela ?

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Cela eſt vray.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Et ſi tous les hommes apprenoient la Muſique, ne feroit-ce pas le moyen de s'accorder enſemble, & de voir dans le monde la Paix univerſelle ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous avez raiſon.

LE MAISTRE A DANCER.

Lors qu'un homme a commis un manquement dans ſa conduite, ſoit aux affaires de ſa Famille, ou au gouvernement d'un Eſtat, ou au commandement d'une Armée, ne dit-on pas toûjours : un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy, on dit cela.

LE MAISTRE A DANCER.

Et faire un mauvais pas, peut-il proceder d'autre choſe que de ne ſçavoir pas dancer ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Cela eſt vray, vous avez raiſon tous deux.

LE MAISTRE A DANCER.

C'eſt pour vous faire voir l'excellence & l'utilité de la Dance & de la Muſique.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je comprens cela à cette heure.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Voulez-vous voir nos deux affaires?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Je vous l'ay déja dit, c'eſt un petit eſſay que j'ay fait autrefois des diverſes paſſions que peut exprimer la Muſique.

MONSIEUR JOURDAIN.

Fort bien.

LE MAISTRE DE MUSIQUE, *aux Muſiciens.*

Allons, avancez.

(*A Monſieur Jourdain.*)

Il faut vous figurer qu'ils ſont habillez en Bergers.



MONSIEUR JOURDAIN.

Pourquoy toûjours des Bergers? On ne voit que cela par tout.

LE MAISTRE A DANCER.

Lorſqu'on a des perſonnes à faire parler en Muſique, il faut bien que, pour la vray-ſemblance, on donne dans la Bergerie. Le Chant a eſté de tout temps affecté aux Bergers; & il n'eſt guere naturel, en dialogue, que des Princes ou des Bourgeois chantent leurs paſſions.

MONSIEUR JOURDAIN.

Paſſe, paſſe. Voyons.





DIALOGUE EN MUSIQUE.

UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS.

LA MUSICIENNE.

Un cœur, dans l'amoureux empire,
De mille ſoins eſt toûjours agité.
On dit qu'avec plaiſir on languit, on ſoûpire;
Mais, quoy qu'on puiſſe dire,
Il n'eſt rien de ſi doux que noſtre liberté.

PREMIER MUSICIEN.

Il n'eſt rien de ſi doux que les tendres ardeurs
Qui font vivre deux cœurs
Dans une meſme envie;

On ne peut eftre heureux fans amoureux defirs.
Oftez l'amour de la vie,
Vous en oftez les plaifirs.

SECOND MUSICIEN.

Il feroit doux d'entrer fous l'amoureufe loy,
Si l'on trouvoit en amour de la foy;
Mais, helas, ô rigueur cruelle!
On ne voit point de Bergere fidelle;
Et ce fexe inconftant, trop indigne du jour,
Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.

PREMIER MUSICIEN.

Aimable ardeur!

LA MUSICIENNE.

Franchife heureufe!

SECOND MUSICIEN.

Sexe trompeur!

PREMIER MUSICIEN.

Que tu m'es précieufe!

LA MUSICIENNE.

Que tu plais à mon cœur!

SECOND MUSICIEN.

Que tu me fais d'horreur!

PREMIER MUSICIEN.

Ha! Quitte, pour aimer, cette haine mortelle.

LA MUSICIENNE.

On peut, on peut te monſtrer
Une Bergere fidelle.

SECOND MUSICIEN.

Helas! Où la rencontrer?

LA MUSICIENNE.

Pour deffendre noſtre gloire,
Je te veux offrir mon cœur.

SECOND MUSICIEN.

Mais, Bergere, puis-je croire
Qu'il ne fera point trompeur?

LA MUSICIENNE.

Voyons, par experience,
Qui des deux aimera mieux

SECOND MUSICIEN.

Qui manquera de conſtance,
Le puiſſent perdre les Dieux !

TOUS TROIS ENSEMBLE.

A des ardeurs ſi belles
Laiſſons-nous enflâmer :
Ha ! Qu'il eſt doux d'aimer
Quand deux cœurs ſont fidelles !



MONSIEUR JOURDAIN.

Eſt-ce tout ?

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Oüy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je trouve cela bien trouſſé ; & il y a là-dedans de petits dictons aſſez jolis.

LE MAISTRE A DANCER.

Voicy, pour mon affaire, un petit eſſay des plus beaux mouvemens & des plus belles attitudes dont une Dance puiſſe eſtre variée.

MONSIEUR JOURDAIN.

Sont-ce encore des Bergers?

LE MAISTRE A DANCER.

C'eſt ce qu'il vous plaira.

(*Aux Danceurs.*)

Allons.





PREMIER INTERMEDE.

Quatre Danceurs executent tous les mouvemens differens, & toutes les ſortes de pas que le Maiſtre à dancer leur commande.

UNE MUSICIENNE.

Mademoiſelle Hylaire.

PREMIER MUSICIEN. SECOND MUSICIEN.

Monſieur Langez. Monſieur Gaye.

DEUX VIOLONS.

Les ſieurs Laqueſſe & Marchand.

QUATRE DANCEURS.

Meſſieurs La Pierre, Favier, Saint-André & Magny.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Monfieur Jourdain, le Maiftre de mufique, le Maiftre à dancer.

MONSIEUR JOURDAIN.

OILA qui n'eft point fot, & ces gens-là fe trémouffent bien.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Lors que la Dance fera meflée avec la Mufique, cela fera plus d'effet encore ; & vous verrez quelque chofe de galant dans le petit Ballet que nous avons ajufté pour vous.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'eft pour tantoft, au moins ; & la Perfonne pour qui j'ay

fait faire tout cela me doit faire l'honneur de venir difner ceans.

LE MAISTRE A DANCER.

Tout eft preft.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Au refte, Monfieur, ce n'eft pas affez; il faut qu'une perfonne comme vous, qui eftes magnifique, & qui avez de l'inclination pour les belles chofes, ait un Concert de Mufique chez foy tous les mercredis, ou tous les jeudis.

MONSIEUR JOURDAIN.

Eft-ce que les Gens de Qualité en ont?

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Oüy, Monfieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

J'en auray donc. Cela fera-t-il beau?

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Sans doute. Il vous faudra trois Voix, un Deffus, une Haute-contre & une Baffe, qui feront accompagnées d'une Baffe de Viole, d'un Theorbe & d'un Claveffin pour les Baffes continuës, avec deux Deffus de Violon pour joüer les Ritornelles.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il y faudra mettre auſſi une Trompette marine. La Trompette marine eſt un inſtrument qui me plaiſt, & qui eſt harmonieux.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Laiſſez-nous gouverner les choſes.

MONSIEUR JOURDAIN.

Au moins, n'oubliez pas tantoſt de m'envoyer des Muſiciens pour chanter à table.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mais, ſur tout, que le Ballet ſoit beau.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous en ſerez content; &, entr'autres choſes, de certains Menüets que vous y verrez.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ha! Les Menüets ſont ma dance, & je veux que vous me les voyiez dancer. Allons, mon Maiſtre.

LE MAISTRE A DANCER.

Un chapeau, Monſieur, s'il vous plaiſt. La, la, la; La, la, la, la, la, la; La, la, la, *bis*; La, la, la; La, la. En cadence, s'il vous plaiſt. La, la, la, la. La jambe droite. La, la, la. Ne remuez point tant les eſpaules. La, la, la, la, la; La, la, la, la, la. Vos deux bras ſont eſtropiez. La, la, la, la, la. Hauſſez la teſte. Tournez la pointe du pié en dehors. La, la, la. Dreſſez voſtre corps.

MONSIEUR JOURDAIN.

Euh!

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Voila qui eſt le mieux du monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

A propos, apprenez-moy comme il faut faire une Reverence pour ſaluër une marquiſe; j'en auray beſoin tantoſt.

LE MAISTRE A DANCER.

Une Reverence pour ſaluër une marquiſe?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy, une marquiſe qui s'appelle Dorimene.

LE MAISTRE A DANCER.

Donnez-moy la main.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non. Vous n'avez qu'à faire, je le retiendray bien.

LE MAISTRE A DANCER.

Si vous voulez la faluër avec beaucoup de refpect, il faut faire d'abord une Reverence en arriere, puis marcher vers elle avec trois Reverences en avant, & à la derniere, vous baiffer jufqu'à fes genoux.

MONSIEUR JOURDAIN.

Faites un peu.

(Aprés que le Maiftre à dancer a fait trois Reverences.)

Bon.

SCENE II.

Premier Laquais, Monfieur Jourdain, le Maiftre de mufique, le Maiftre à dancer.

LE LAQUAIS.

Monfieur, voilà voftre Maiftre d'armes qui eft là.

MONSIEUR JOURDAIN.

Dy-luy qu'il entre icy pour me donner leçon.

(Au Maiftre de mufique & au Maiftre à dancer.)

Je veux que vous me voyiez faire.

SCENE III.

Le Maiſtre d'armes, ſecond Laquais, Monſieur Jourdain, le Maiſtre de Muſique, le Maiſtre à dancer.

LE MAISTRE D'ARMES, *aprés avoir pris deux fleurets de la main du Laquais & en avoir preſenté un à Monſieur Jourdain.*

Allons, Monſieur, la reverence. Voſtre corps droit. Un peu panché ſur la cuiſſe gauche. Les jambes point tant eſcartées. Vos piez ſur une meſme ligne. Voſtre poignet à l'oppoſite de voſtre hanche. La pointe de voſtre eſpée vis-à-vis de voſtre eſpaule. Le bras pas tout-à-fait ſi eſtendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'eſpaule gauche plus quartée. La teſte droite. Le regard aſſeuré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moy l'eſpée de quarte, & achevez de meſme. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de pié-ferme. Une, deux. Un ſaut en arriere. Quand vous portez la botte, Monſieur, il faut que l'eſpée parte la premiere, & que le corps ſoit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moy l'eſpée de tierce, & achevez de meſme. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de-là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Une, deux. Un ſaut en arriere. En garde, Monſieur, en garde.

(*Le Maiſtre d'armes luy pouſſe deux ou trois bottes, en luy diſant : en garde.*)

MONSIEUR JOURDAIN.

Euh!

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous faites des merveilles.

LE MAISTRE D'ARMES.

Je vous l'ay déja dit : tout le fecret des Armes ne confifte qu'en deux chofes, à donner, & à ne point recevoir ; &, comme je vous fis voir l'autre jour par raifon démonftrative, il eft impoffible que vous receviez, fi vous fçavez détourner l'efpée de voftre ennemy de la ligne de voftre corps ; ce qui ne dépend feulement que d'un petit mouvement du poignet, ou en dedans, ou en dehors.

MONSIEUR JOURDAIN.

De cette façon donc, un homme, fans avoir du cœur, eft feur de tuer fon homme & de n'eftre point tué?

LE MAISTRE D'ARMES.

Sans doute. N'en viftes-vous pas la démonftration?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy.

LE MAISTRE D'ARMES.

Et c'eft en quoy l'on voit de quelle confideration nous autres nous devons eftre dans un Eftat; & combien la fcience des Armes l'emporte hautement fur toutes les autres fciences inutiles, comme la Dance, la Mufique, la...

LE MAISTRE A DANCER.

Tout-beau, monfieur le Tireur d'armes, ne parlez de la Dance qu'avec refpect.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Apprenez, je vous prie, à mieux traitter l'excellence de la Muſique.

LE MAISTRE D'ARMES.

Vous eſtes de plaiſantes gens, de vouloir comparer vos ſciences à la mienne!

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Voyez un peu l'Homme d'importance!

LE MAISTRE A DANCER.

Voilà un plaiſant animal, avec ſon plaſtron!

LE MAISTRE D'ARMES.

Mon petit Maiſtre à dancer, je vous ferois dancer comme il faut. Et vous, mon petit Muſicien, je vous ferois chanter de la belle maniere.

LE MAISTRE A DANCER.

Monſieur le Batteur de fer, je vous apprendray voſtre meſtier.

MONSIEUR JOURDAIN, *au Maiſtre à dancer.*

Eſtes-vous fou, de l'aller quereller, luy qui entend la tierce & la quarte, & qui ſçait tuer un homme par raiſon démonſtrative?

LE MAISTRE A DANCER.

Je me mocque de sa raison démonstrative, & de sa tierce, & de sa quarte.

MONSIEUR JOURDAIN.

Tout-doux, vous dy-je.

LE MAISTRE D'ARMES, *au Maistre à dancer.*

Comment, petit impertinent!

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé! Mon Maistre d'armes!

LE MAISTRE A DANCER, *au Maistre d'armes.*

Comment! Grand cheval de carrosse!

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé! Mon Maistre à dancer!

LE MAISTRE D'ARMES.

Si je me jette sur vous...

MONSIEUR JOURDAIN.

Doucement.

LE MAISTRE A DANCER.

Si je mets ſur vous la main...

MONSIEUR JOURDAIN.

Tout-beau.

LE MAISTRE D'ARMES.

Je vous eſtrilleray d'un air...

MONSIEUR JOURDAIN.

De grace.

LE MAISTRE A DANCER.

Je vous roſſeray d'une maniere...

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous prie.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Laiſſez-nous un peu luy apprendre à parler.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mon Dieu, arreſtez-vous!

SCENE IV.

Le Maiſtre de philoſophie, le Maiſtre d'armes, ſecond Laquais, Monſieur Jourdain, le Maiſtre de muſique, le Maiſtre à dancer.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hola, monſieur le Philoſophe, vous arrivez tout à propos avec voſtre Philoſophie. Venez un peu mettre la paix entre ces perſonnes-cy.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Qu'eſt-ce donc ? Qu'y a-t-il, Meſſieurs ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Ils ſe ſont mis en colere pour la preference de leurs profeſſions, juſqu'à ſe dire des injures, & vouloir en venir aux mains.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Hé quoy ! Meſſieurs, faut-il s'emporter de la ſorte ? Et n'avez-vous point leu le docte Traitté que Seneque a compoſé de la Colere ? Y a-t-il rien de plus bas & de plus honteux que cette paſſion, qui fait d'un homme une beſte feroce ? Et la raiſon ne doit-elle pas eſtre maiſtreſſe de tous nos mouvemens ?

LE MAISTRE A DANCER.

Comment, Monſieur? Il vient nous dire des injures à tous deux, en meſpriſant la Dance que j'exerce, & la Muſique dont il fait profeſſion!

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Un homme ſage eſt au-deſſus de toutes les injures qu'on luy peut dire; & la grande reſponſe qu'on doit faire aux outrages, c'eſt la Moderation, & la Patience.

LE MAISTRE D'ARMES.

Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs profeſſions à la mienne!

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Faut-il que cela vous eſmeuve? Ce n'eſt pas de vaine gloire & de condition que les Hommes doivent diſputer entre eux; & ce qui nous diſtingue parfaitement les uns des autres, c'eſt la Sageſſe, & la Vertu.

LE MAISTRE A DANCER.

Je luy ſoûtiens que la Dance eſt une ſcience à laquelle on ne peut faire aſſez d'honneur.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Et moy, que la Muſique en eſt une que tous les ſiecles ont reverée.

LE MAISTRE D'ARMES.

Et moy, je leur foûtiens à tous deux que la fcience de tirer des Armes eft la plus belle & la plus neceffaire de toutes les fciences.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Et que fera donc la Philofophie? Je vous trouve tous trois bien impertinens de parler devant moy avec cette arrogance, & de donner impudemment le nom de Science à des chofes que l'on ne doit pas mefme honorer du nom d'art, & qui ne peuvent eftre comprifes que fous le nom de meftier miferable de Gladiateur, de Chanteur & de Baladin!

LE MAISTRE D'ARMES.

Allez, Philofophe de chien.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Allez, Beliftre de pédant.

LE MAISTRE A DANCER.

Allez, Cuiftre fieffé.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Comment! Marauts que vous eftes...

(Le Philofophe fe jette fur eux, & tous trois le chargent de coups.)

MONSIEUR JOURDAIN.

Monſieur le Philoſophe !

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Infames ! Coquins ! Inſolens !

MONSIEUR JOURDAIN.

Monſieur le Philoſophe !

LE MAISTRE D'ARMES.

La peſte l'animal !

MONSIEUR JOURDAIN.

Meſſieurs !

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Impudens !

MONSIEUR JOURDAIN.

Monſieur le Philoſophe !

LE MAISTRE A DANCER.

Diantre ſoit de l'aſne baſté !

MONSIEUR JOURDAIN.

Meſſieurs !

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Scelerats !

MONSIEUR JOURDAIN.

Monſieur le Philoſophe !

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Au diable l'impertinent !

MONSIEUR JOURDAIN.

Meſſieurs !

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Frippons ! Gueux ! Traiſtres ! Impoſteurs !
(Ils ſortent en ſe battant.)

MONSIEUR JOURDAIN.

Monſieur le Philoſophe ! Meſſieurs ! Monſieur le Philoſophe ! Meſſieurs ! Monſieur le Philoſophe !

SCENE V.

MONSIEUR JOURDAIN, *ſeul.*

Ho ! Battez-vous tant qu'il vous plaira, je n'y ſçaurois que faire, & je n'iray pas gaſter ma robbe pour vous ſeparer. Je

ferois bien fou de m'aller fourrer parmy eux, pour recevoir quelque coup qui me feroit mal.

SCENE VI.

Le Maiſtre de philoſophie, Monſieur Jourdain.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE, *en raccommodant ſon collet.*

Venons à noſtre leçon.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ha! Monſieur, je ſuis faſché des coups qu'ils vous ont donnez.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Cela n'eſt rien. Un Philoſophe ſçait recevoir comme il faut les choſes; & je vais compoſer contr'eux une Satyre du ſtyle de Juvenal, qui les déchirera de la belle façon. Laiſſons cela. Que voulez-vous apprendre?

MONSIEUR JOURDAIN.

Tout ce que je pourray, car j'ay toutes les envies du monde d'eſtre ſçavant; & j'enrage que mon Pere & ma Mere ne m'ayent pas fait bien eſtudier dans toutes les ſciences, quand j'eſtois jeune.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Ce ſentiment eſt raiſonnable; *nam, ſine doctrina, vita eſt quaſi mortis imago*. Vous entendez cela, & vous ſçavez le latin, ſans doute?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy; mais faites comme ſi je ne le ſçavois pas. Expliquez-moy ce que cela veut dire.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Cela veut dire que, *ſans la ſcience, la vie eſt preſque une image de la mort*.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ce latin-là a raiſon.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

N'avez-vous point quelques principes, quelques commencemens des ſciences?

MONSIEUR JOURDAIN.

Ho oüy! Je ſçay lire & eſcrire.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Par où vous plaiſt-il que nous commencions? Voulez-vous que je vous apprenne la Logique?

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cette Logique?

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

C'eſt elle qui enſeigne les trois operations de l'eſprit.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qui ſont-elles, ces trois operations de l'eſprit?

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La premiere, la ſeconde, & la troiſieſme. La premiere eſt de bien concevoir, par le moyen des Univerſaux; la ſeconde, de bien juger, par le moyen des Catégories; & la troiſieſme, de bien tirer une conſequence, par le moyen des Figures. *Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipton, &c.*

MONSIEUR JOURDAIN.

Voila des mots qui ſont trop rebarbatifs. Cette Logique-là ne me revient point. Apprenons autre choſe qui ſoit plus joly.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Voulez-vous apprendre la Morale?

MONSIEUR JOURDAIN.

La Morale?

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Oüy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'eſt-ce qu'elle dit, cette Morale?

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Elle traitte de la felicité, enſeigne aux hommes à moderer leurs paſſions, &...

MONSIEUR JOURDAIN.

Non; laiſſons cela. Je ſuis bilieux comme tous les diables, & il n'y a Morale qui tienne : je me veux mettre en colere tout mon ſaoul, quand il m'en prend envie.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Eſt-ce la Phyſique que vous voulez apprendre?

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'eſt-ce qu'elle chante, cette Phyſique?

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La Phyſique eſt celle qui explique les principes des choſes naturelles, & les proprietez du corps; qui diſcourt de la nature des Elemens, des Métaux, des Mineraux, des Pierres,

des Plantes & des Animaux, & nous enſeigne les cauſes de tous les méteores, l'Arc-en-Ciel, les Feux volans, les Cométes, les Eſclairs, le Tonnerre, la Foudre, la Pluye, la Neige, la Greſle, les Vents & les Tourbillons.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de broüillamini.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

MONSIEUR JOURDAIN.

Apprenez-moy l'Orthographe.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Tres-volontiers.

MONSIEUR JOURDAIN.

Aprés, vous m'apprendrez l'Almanach, pour ſçavoir quand il y a de la Lune, & quand il n'y en a point.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Soit. Pour bien ſuivre voſtre penſée, & traitter cette matiere en Philoſophe, il faut commencer, ſelon l'ordre des choſes, par une exacte connoiſſance de la nature des Lettres, & de la differente maniere de les prononcer toutes. Et, là-deſſus,

j'ay à vous dire que les Lettres font divifées en voyelles, ainfi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix ; & en confonnes, ainfi appelées confonnes, parce qu'elles fonnent avec les voyelles, & ne font que marquer les diverfes articulations des voix. Il y a cinq voyelles, ou voix, A, E, I, O, U.

MONSIEUR JOURDAIN.

J'entens tout cela.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, A, fe forme en ouvrant fort la bouche, A.

MONSIEUR JOURDAIN.

A, A, oüy.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, E, fe forme en rapprochant la mafchoire d'enbas de celle d'enhaut, A, E.

MONSIEUR JOURDAIN.

A, E, A, E, ma foy, oüy. Ha! Que cela eft beau!

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Et la voix, I, en rapprochant encore davantage les mafchoires l'une de l'autre, & efcartant les deux coins de la bouche vers les oreilles, A, E, I.

MONSIEUR JOURDAIN.

A, E, I, I, I, I, cela eft vray. Vive la fcience!

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, o, ſe forme en r'ouvrant les maſchoires, & rapprochant les levres par les deux coins, le haut & le bas, o.

MONSIEUR JOURDAIN.

o, o. Il n'y a rien de plus juſte, A, E, I, O, I, O, cela eſt admirable! I, O, I, O.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

L'ouverture de la bouche fait juſtement comme un petit rond qui repreſente un o.

MONSIEUR JOURDAIN.

o, o, o, vous avez raiſon, o. Ha! La belle choſe, que de ſçavoir quelque choſe!

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, u, ſe forme en rapprochant les dents ſans les joindre entierement, & allongeant les deux levres en dehors, les approchant auſſi l'une de l'autre ſans les rejoindre tout-à-fait, u.

MONSIEUR JOURDAIN.

u, u, il n'y a rien de plus veritable, u.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Vos deux levres s'allongent comme ſi vous faiſiez la moue;

d'où vient que, ſi vous la voulez faire à quelqu'un, & vous mocquer de luy, vous ne ſçauriez luy dire que, u.

MONSIEUR JOURDAIN.

u, u, cela eſt vray. Ha! Que n'ay-je eſtudié plus toſt, pour ſçavoir tout cela!

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Demain, nous verrons les autres Lettres, qui ſont les conſonnes.

MONSIEUR JOURDAIN.

Eſt-ce qu'il y a des choſes auſſi curieuſes qu'à celles-cy?

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. La conſonne, D, par exemple, ſe prononce en donnant du bout de la langue au-deſſus des dents d'enhaut, DA.

MONSIEUR JOURDAIN.

DA, DA, oüy. Ha! Les belles choſes! Les belles choſes!

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

L'F, en appuyant les dents d'enhaut ſur la levre de deſſous, FA.

MONSIEUR JOURDAIN.

FA, FA, c'eſt la verité! Ha, mon Pere & ma Mere, que je vous veux de mal!

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Et l'R, en portant le bout de la langue jufqu'au haut du palais; de forte qu'eftant frolée par l'air qui fort avec force, elle luy cede, & revient toûjours au mefme endroit, faifant une maniere de tremblement, R, RA.

MONSIEUR JOURDAIN.

R, R, RA; R, R, R, R, R, RA. Cela eft vray. Ha! L'habile homme que vous eftes, & que j'ay perdu de temps! R, R, R, RA.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Je vous expliqueray à fond toutes ces curiofitez.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous en prie. Au refte, il faut que je vous faffe une confidence. Je fuis amoureux d'une Perfonne de grande Qualité, & je fouhaiterois que vous m'aidaffiez à luy efcrire quelque chofe dans un petit Billet que je veux laiffer tomber à fes piez.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Fort-bien.

MONSIEUR JOURDAIN.

Cela fera galant, oüy?

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. Sont-ce des vers que vous luy voulez escrire ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, non ; point de vers.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Vous ne voulez que la prose ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, je ne veux ny prose, ny vers.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

MONSIEUR JOURDAIN.

Pourquoy ?

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Par la raison, Monsieur, qu'il n'y a, pour s'exprimer, que la prose ou les vers.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il n'y a que la prose ou les vers ?

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Non, Monſieur. Tout ce qui n'eſt point proſe, eſt vers ; & tout ce qui n'eſt point vers, eſt proſe.

MONSIEUR JOURDAIN.

Et comme l'on parle, qu'eſt-ce que c'eſt donc que cela ?

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

De la proſe.

MONSIEUR JOURDAIN.

Quoy ! Quand je dy : Nicole, apportez-moy mes pantoufles & me donnez mon bonnet de nuict, c'eſt de la proſe ?

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Oüy, Monſieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Par ma foy, il y a plus de quarante ans que je dy de la proſe ſans que j'en ſceuſſe rien ; & je vous ſuis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrois donc luy mettre dans un Billet : *Belle Marquiſe, vos beaux yeux me font mourir d'amour*; mais je voudrois que cela fuſt mis d'une maniere galante, que cela fuſt tourné gentiment.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Mettre que les feux de ſes yeux reduiſent voſtre cœur en

cendres; que vous souffrez nuict & jour pour elle les violences d'un...

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, non, non; je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ay dit: *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien estendre un peu la chose.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, vous dy-je. Je ne veux que ces seules paroles-là dans le Billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manieres dont on les peut mettre.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

On les peut mettre premierement comme vous avez dit: *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien: *D'amour mourir me font, belle Marquise, vos beaux yeux.* Ou bien: *Vos yeux beaux d'amour me font, belle Marquise, mourir.* Ou bien: *Mourir vos beaux yeux, belle Marquise, d'amour me font.* Ou bien: *Me font vos yeux beaux mourir, belle Marquise, d'amour.*

MONSIEUR JOURDAIN.

Mais, de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure?

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Celle que vous avez dite : *Belle Marquiſe, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

MONSIEUR JOURDAIN.

Ce-pendant, je n'ay point eſtudié, & j'ay fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, & vous prie de venir demain de bonne heure.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Je n'y manqueray pas.

SCENE VII.

Second Laquais, Monſieur Jourdain.

MONSIEUR JOURDAIN, *au Laquais.*

Comment ! Mon habit n'eſt point encore arrivé ?

LE LAQUAIS.

Non, Monſieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ce maudit Taillcur me fait bicn attendre, pour un jour où

j'ay tant d'affaires. J'enrage. Que la fiévre quartaine puiffe ferrer bien fort le bourreau de Tailleur! Au diable le Tailleur! La pefte eftouffe le Tailleur! Si je le tenois maintenant, ce Tailleur déteftable, ce chien de Tailleur-là, ce traiftre de Tailleur, je...

SCENE VIII.

Le Maiftre Tailleur, Garçon Tailleur, portant l'habit de M. Jourdain; *fecond Laquais, Monfieur Jourdain.*

MONSIEUR JOURDAIN.

Ha! Vous voila! Je m'allois mettre en colere contre vous.

LE MAISTRE TAILLEUR.

Je n'ay pas pû venir plûtoft, & j'ay mis vingt garçons aprés voftre habit.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous m'avez envoyé des bas de foye fi eftroits, que j'ay eu toutes les peines du monde à les mettre: & il y a déja deux mailles de rompuës.

LE MAISTRE TAILLEUR.

Ils ne s'élargiront que trop.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy, fi je romps toûjours des mailles. Vous m'avez auffi fait faire des fouliers qui me bleffent furieufement.

LE MAISTRE TAILLEUR.

Point du tout, Monfieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment, point du tout!

LE MAISTRE TAILLEUR.

Non, ils ne vous bleffent point.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous dy qu'ils me bleffent, moy.

LE MAISTRE TAILLEUR.

Vous vous imaginez cela.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je me l'imagine parce que je le fens. Voyez la belle raifon!

LE MAISTRE TAILLEUR.

Tenez, voila le plus bel habit de la Cour, & le mieux afforty. C'eft un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit ferieux qui ne fuft pas noir; & je le donne en fix coups aux Tailleurs les plus éclairez.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'eft-ce que c'eft que cecy? Vous avez mis les fleurs en enbas.

LE MAISTRE TAILLEUR.

Vous ne m'avez pas dit que vous les vouliez en enhaut.

MONSIEUR JOURDAIN.

Eſt-ce qu'il faut dire cela ?

LE MAISTRE TAILLEUR.

Oüy vrayment. Toutes les Perſonnes de Qualité les portent de la ſorte.

MONSIEUR JOURDAIN.

Les Perſonnes de Qualité portent les fleurs en enbas?

LE MAISTRE TAILLEUR.

Oüy, Monſieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ho! Voila qui eſt donc bien.

LE MAISTRE TAILLEUR.

Si vous voulez, je les mettray en enhaut.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, non.

LE MAISTRE TAILLEUR.

Vous n'avez qu'à dire.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, vous dy-je ; vous avez bien fait. Croyez-vous que l'habit m'aille bien ?

LE MAISTRE TAILLEUR.

Belle demande ! Je deffie un peintre, avec ſon pinceau, de vous faire rien de plus juſte. J'ay chez moy un Garçon qui, pour monter une Ringrave, eſt le plus grand génie du monde; & un autre qui, pour aſſembler un Pourpoinct, eſt le heros de noſtre temps.

MONSIEUR JOURDAIN.

La Perruque & les Plumes ſont-elles comme il faut?

LE MAISTRE TAILLEUR.

Tout eſt bien.

MONSIEUR JOURDAIN, *en regardant l'habit du Tailleur.*

Ha ! ha ! Monſieur le Tailleur, voila de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnoy bien.

LE MAISTRE TAILLEUR.

C'eſt que l'étoffe me ſembla ſi belle, que j'en ay voulu lever un habit pour moy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy : mais il ne faloit pas le lever avec le mien.

LE MAISTRE TAILLEUR.

Voulez-vous mettre voftre habit?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy : donnez-le-moy.

LE MAISTRE TAILLEUR.

Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ay amené des gens pour vous habiller en cadance ; & ces fortes d'habits fe mettent avec ceremonie. Hola ! Entrez, vous autres.

SCENE IX.

Six Garçons Tailleurs, le Maiftre Tailleur & fon Garçon, fecond Laquais, Monfieur Jourdain.

LE MAISTRE TAILLEUR, *à fes Garçons.*

Mettez cét habit à Monfieur, de la maniere que vous faites aux Perfonnes de Qualité.

Deux des fix Garçons Tailleurs luy arrachent le Haut-de-chauffe de fes exercices, & deux autres la Camifole, puis ils luy mettent fon Habit neuf. Et Monfieur Jourdain fe promeine entr'eux, & leur monftre fon Habit pour voir s'il eft bien. Le tout à la cadance de toute la fymphonie.

GARÇON TAILLEUR.

Mon Gentil-homme, donnez, s'il vous plaiſt, aux Garçons quelque choſe pour boire.

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment m'appelez-vous?

GARÇON TAILLEUR.

Mon Gentil-homme.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mon Gentil-homme! Voila ce que c'eſt, de ſe mettre en Perſonne de Qualité. Allez-vous-en demeurer toûjours habillé en Bourgeois, on ne vous dira point Mon Gentil-homme. (*Luy donnant de l'argent.*) Tenez, voila pour Mon Gentil-homme.

GARÇON TAILLEUR.

Monſeigneur, nous vous ſommes bien obligez.

MONSIEUR JOURDAIN.

Monſeigneur! Ho, ho, Monſeigneur! Attendez, mon amy, Monſeigneur merite quelque choſe; & ce n'eſt pas une petite parole que Monſeigneur! Tenez, voila ce que Monſeigneur vous donne.

GARÇON TAILLEUR.

Monſeigneur, nous allons boire tous à la ſanté de Voſtre Grandeur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voſtre Grandeur! Ho, ho, ho! Attendez; ne vous en allez pas. A moy, Voſtre Grandeur! Ma foy, s'il va juſqu'à l'Alteſſe, il aura toute la bourſe. Tenez, voila pour Ma Grandeur.

GARÇON TAILLEUR.

Monſeigneur, nous la remercions tres-humblement de ſes liberalitez.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il a bien fait, je luy allois tout donner.





DEUXIESME INTERMEDE.

Les ſix Garçons Tailleurs ſe réjouiſſent par une Dance.

ENTRÉE DE BALLET.

SIX GARÇONS TAILLEURS DANÇANS.

Meſſieurs Dolivet, Le Chantre, Bonnart, Iſaac, Magny & Saint-André.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Monsieur Jourdain, deux Laquais.

MONSIEUR JOURDAIN.

SUIVEZ-MOY, que j'aille un peu monſtrer mon habit par la Ville; & ſur tout, ayez ſoin tous deux de marcher immediatement ſur mes pas, afin qu'on voye bien que vous eſtes à moy.

LES DEUX LAQUAIS.

Oüy, Monſieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Appellez-moy Nicole, que je luy donne quelques ordres. Ne bougez, la voila.

SCENE II.

Nicole, Monſieur Jourdain, deux Laquais.

MONSIEUR JOURDAIN.

Nicole!

NICOLE.

Plaiſt-il?

MONSIEUR JOURDAIN.

Eſcoutez.

NICOLE *rit.*

Hi, hi, hi, hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'as-tu à rire?

NICOLE.

Hi, hi, hi, hi, hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN.

Que veut dire cette Coquine-là?

NICOLE.

Hi, hi, hi! Comme vous voila bafty, hi, hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment donc?

NICOLE.

Ha, ha, mon Dieu! Hi, hi, hi, hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN.

Quelle Friponne eft-ce là? Te mocques-tu de moy?

NICOLE.

Nenny, Monfieur; j'en ferois bien fafchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN.

Je te bailleray fur le nez, fi tu ris davantage.

NICOLE.

Monfieur, je ne puis pas m'en empefcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN.

Tu ne t'arrefteras pas?

NICOLE.

Monſieur, je vous demande pardon; mais vous eſtes ſi plaiſant, que je ne ſçaurois me tenir de rire. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mais voyez quelle inſolence!

NICOLE.

Vous eſtes tout-à-fait drôle comme cela. Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je te...

NICOLE.

Je vous prie de m'excuſer. Hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Tien, ſi tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliqueray ſur la jouë le plus grand ſoufflet qui ſe ſoit jamais donné.

NICOLE.

Hé bien, Monſieur, voila qui eſt fait, je ne riray plus.

MONSIEUR JOURDAIN.

Prens-y bien garde. Il faut que pour tantoſt, tu nettoyes...

NICOLE.

Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Que tu nettoyes comme il faut...

NICOLE.

Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il faut, dy-je, que tu nettoyes la ſalle, &...

NICOLE.

Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Encore?

NICOLE.

Tenez, Monſieur, battez-moy plûtoſt, & me laiſſez rire tout mon ſaoul; cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN.

J'enrage.

NICOLE.

De grace, Monſieur, je vous prie de me laiſſer rire. Hi, hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN.

Si je te prens...

NICOLE.

Monfieur... eur, je creveray... ay, fi je ne ry, hi, hi, hi !

MONSIEUR JOURDAIN.

Mais a-t-on jamais veu une Pendarde comme celle-là ? Qui me vient rire infolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres !

NICOLE.

Que voulez-vous que je faffe, Monfieur ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Que tu fonges, Coquine, à preparer ma maifon pour la Compagnie qui doit venir tantoft.

NICOLE.

Ha ! Par ma foy, je n'ay plus envie de rire ; & toutes vos Compagnies font tant de defordre ceans, que ce mot eft affez pour me mettre en mauvaife humeur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ne dois-je point pour toy fermer ma porte à tout le monde ?

NICOLE.

Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

SCENE III.

Madame Jourdain, Nicole, Monſieur Jourdain, deux Laquais.

MADAME JOURDAIN.

Ha! Ha! Voicy une nouvelle hiſtoire! Qu'eſt-ce que c'eſt donc, mon Mary, que cét équippage-là? Vous mocquez-vous du monde, de vous eſtre fait enharnacher de la ſorte? Et avez-vous envie qu'on ſe raille par-tout de vous?

MONSIEUR JOURDAIN.

Il n'y a que des ſots, & des ſottes, ma Femme, qui ſe railleront de moy.

MADAME JOURDAIN.

Vrayment, on n'a pas attendu juſqu'à cette heure; & il y a long-temps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qui eſt donc tout ce monde-là, s'il vous plaiſt?

MADAME JOURDAIN.

Tout ce monde-là eſt un monde qui a raiſon, & qui eſt plus

ſage que vous. Pour moy, je ſuis ſcandaliſée de la vie que vous menez. Je ne ſçay plus ce que c'eſt que noſtre maiſon : on diroit qu'il eſt ceans Careſme-prenant tous les jours ; & dés le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de Violons & de Chanteurs, dont tout le voiſinage ſe trouve incommodé.

NICOLE.

Madame parle bien. Je ne ſçaurois plus voir mon ménage propre, avec cét attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des piez qui vont chercher de la bouë dans tous les quartiers de la Ville, pour l'apporter icy ; & la pauvre Françoiſe eſt preſque ſur les dents, à frotter les planchers que vos biaux Maiſtres viennent crotter regulierement tous les jours.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ouais ! Noſtre ſervante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une païſanne !

MADAME JOURDAIN.

Nicole a raiſon ; & ſon ſens eſt meilleur que le voſtre. Je voudrois bien ſçavoir ce que vous penſez faire d'un Maiſtre à dancer, à l'âge que vous avez ?

NICOLE.

Et d'un grand Maiſtre tireur d'armes qui vient, avec ſes battemens de pié, ébranler toute la maiſon, & nous déraciner tous les carriaux de noſtre Salle ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Taifez-vous, ma Servante, & ma Femme.

MADAME JOURDAIN.

Eft-ce que vous voulez apprendre à dancer pour quand vous n'aurez plus de jambes?

NICOLE.

Eft-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un?

MONSIEUR JOURDAIN.

Taifez-vous, vous dy-je : vous eftes des ignorantes l'une & l'autre; & vous ne fçavez pas les prérogatives de tout cela.

MADAME JOURDAIN.

Vous devriez bien plûtoft fonger à marier voftre Fille, qui eft en âge d'eftre pourveuë.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je fongeray à marier ma Fille, quand il fe prefentera un party pour elle; mais je veux fonger auffi à apprendre les belles chofes.

NICOLE.

J'ay encore oüy dire, Madame, qu'il a pris aujourd'huy, pour renfort de potage, un Maiſtre de philoſophie.

MONSIEUR JOURDAIN.

Fort-bien. Je veux avoir de l'eſprit, & ſçavoir raiſonner des choſes parmy les honneſtes-gens.

MADAME JOURDAIN.

N'irez-vous point, l'un de ces jours, au Collége vous faire donner le foüet, à voſtre âge?

MONSIEUR JOURDAIN.

Pourquoy non? Pluſt à Dieu l'avoir tout-à-l'heure, le foüet, devant tout le monde, & ſçavoir ce qu'on apprend au Collége!

NICOLE.

Oüy, ma foy, cela vous rendroit la jambe bien mieux faite.

MONSIEUR JOURDAIN.

Sans doute.

MADAME JOURDAIN.

Tout cela eſt fort neceſſaire pour conduire voſtre maiſon!

MONSIEUR JOURDAIN.

Aſſeurément. Vous parlez toutes deux comme des beſtes, & j'ay honte de voſtre ignorance. Par exemple (*parlant à ſa Femme*), ſçavez-vous, vous, ce que c'eſt que vous dites à cette heure?

MADAME JOURDAIN.

Oüy; je ſçay que ce que je dy eſt fort bien dit, & que vous devriez ſonger à vivre d'autre ſorte.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'eſt que les paroles que vous dites icy?

MADAME JOURDAIN.

Ce ſont des paroles bien ſenſées, & voſtre conduite ne l'eſt gueres.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela, vous dy-je. Je vous demande : ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'eſt-ce que c'eſt?

MADAME JOURDAIN.

Des chanſons.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé non! Ce n'eſt pas cela. Ce que nous diſons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure?

MADAME JOURDAIN.

Hé bien?

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment eſt-ce que cela s'appelle?

MADAME JOURDAIN.

Cela s'appelle comme on veut l'appeler.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'eſt de la proſe, ignorante.

MADAME JOURDAIN.

De la proſe?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy, de la proſe. Tout ce qui eſt proſe n'eſt point vers; & tout ce qui n'eſt point vers, eſt proſe. Heu! Voila ce que c'eſt d'eſtudier.

(*A Nicole.*)

Et toy, ſçais-tu bien comme il faut faire pour dire un U?

NICOLE.

Comment?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy, qu'eſt-ce que tu fais quand tu dis un U?

NICOLE.

Quoy?

MONSIEUR JOURDAIN.

Dis un peu, u, pour voir.

NICOLE.

Hé bien, u.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'eſt-ce que tu fais?

NICOLE.

Je dy, u.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy; mais quand tu dis, u, qu'eſt-ce que tu fais?

NICOLE.

Je fais ce que vous me dites.

MONSIEUR JOURDAIN.

O l'eſtrange choſe, que d'avoir affaire à des beſtes! Tu allonges les levres en dehors, & approches la maſchoire d'en-haut de celle d'enbas, u, vois-tu? Je fais la mouë, u.

NICOLE.

Oüy, cela eſt biau.

MADAME JOURDAIN.

Voila qui eſt admirable!

MONSIEUR JOURDAIN.

C'eſt bien autre choſe, ſi vous aviez veu O, & DA, DA, & FA, FA.

MADAME JOURDAIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que tout ce galimatias-là?

NICOLE.

De quoy eſt-ce que tout cela guerit?

MONSIEUR JOURDAIN.

J'enrage, quand je voy des femmes ignorantes.

MADAME JOURDAIN.

Allez, vous devriez envoyer promener tous ces gens-là, avec leurs fariboles.

NICOLE.

Et ſur tout ce grand eſcogriſe de Maiſtre d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüais! Ce Maiſtre d'armes vous tient bien au cœur! Je te

veux faire voir ton impertinence tout-à-l'heure. (*Il fait apporter les fleurets, & en donne un à Nicole.*) Tien; raifon demonftrative, la ligne du corps. Quand on pouffe en quarte, on n'a qu'à faire cela; & quand on pouffe en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voila le moyen de n'eftre jamais tué; & cela n'eft-il pas beau, d'eftre affeuré de fon fait quand on fe bat contre quelqu'un? Là, pouffe-moy un peu, pour voir.

NICOLE.

Hé bien! Quoy? (*Nicole luy pouffe plufieurs coups.*)

MONSIEUR JOURDAIN.

Tout-beau! Holà! Ho! Doucement! Diantre foit la Coquine!

NICOLE.

Vous me dites de pouffer.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy; mais tu me pouffes en tierce avant que de pouffer en quarte, & tu n'as pas la patience que je pare.

MADAME JOURDAIN.

Vous eftes fou, mon Mary, avec toutes vos fantaifies; & cela vous eft venu depuis que vous vous meflez de hanter la Nobleffe.

MONSIEUR JOURDAIN.

Lors que je hante la Nobleffe, je fais paroiftre mon juge-

ment; & cela eſt plus beau que de hanter voſtre Bourgeoiſie.

MADAME JOURDAIN.

Çamon vrayment! Il y a fort à gagner à frequenter vos Nobles, & vous avez bien operé avec ce beau monſieur le Comte, dont vous vous eſtes embeguiné!

MONSIEUR JOURDAIN.

Paix! Songez à ce que vous dites. Sçavez-vous bien, ma Femme, que vous ne ſçavez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de luy? C'eſt une Perſonne d'importance plus que vous ne penſez, un Seigneur que l'on conſidere à la Cour, & qui parle au Roy tout comme je vous parle. N'eſt-ce pas une choſe qui m'eſt tout-à-fait honorable, que l'on voye venir chez moy ſi ſouvent une Perſonne de cette qualité, qui m'appelle ſon cher amy, & me traitte comme ſi j'eſtois ſon égal? Il a pour moy des bontez qu'on ne devineroit jamais; &, devant tout le monde, il me fait des careſſes dont je ſuis moy-meſme confus.

MADAME JOURDAIN.

Oüy, il a des bontez pour vous, & vous fait des careſſes; mais il vous emprunte voſtre argent.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé bien! Ne m'eſt-ce pas de l'honneur, de preſter de l'argent à un homme de cette condition-là? Et puis-je faire moins pour un Seigneur qui m'appelle ſon cher amy?

MADAME JOURDAIN.

Et ce Seigneur, que fait-il pour vous?

MONSIEUR JOURDAIN.

Des chofes dont on feroit eftonné, fi on les fçavoit.

MADAME JOURDAIN.

Et quoy?

MONSIEUR JOURDAIN.

Bafte, je ne puis pas m'expliquer. Il fuffit que, fi je luy ay prefté de l'argent, il me le rendra bien, & avant qu'il foit peu.

MADAME JOURDAIN.

Oüy, attendez-vous à cela.

MONSIEUR JOURDAIN.

Affeurément. Ne me l'a-t-il pas dit?

MADAME JOURDAIN.

Oüy, oüy; il ne manquera pas d'y faillir.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il m'a juré fa foy de gentil-homme.

MADAME JOURDAIN.

Chanfons !

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüais ! Vous eftes bien obftinée, ma Femme ! Je vous dy qu'il me tiendra fa parole ; j'en fuis feur.

MADAME JOURDAIN.

Et moy, je fuis feure que non, & que toutes les careffes qu'il vous fait ne font que pour vous enjeoller.

MONSIEUR JOURDAIN.

Taifez-vous. Le voicy.

MADAME JOURDAIN.

Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-eftre encore vous faire quelque emprunt ; & il me femble que j'ay difné, quand je le voy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Taifez-vous, vous dy-je.

SCENE IV.

Dorante, Madame Jourdain, Nicole, Monfieur Jourdain.

DORANTE.

Mon cher amy monfieur Jourdain, comment vous portez-vous?

MONSIEUR JOURDAIN.

Fort-bien, Monfieur, pour vous rendre mes petits fervices.

DORANTE.

Et madame Jourdain que voila, comment fe porte-t-elle?

MADAME JOURDAIN.

Madame Jourdain fe porte comme elle peut.

DORANTE.

Comment, monfieur Jourdain! Vous voila le plus propre du monde!

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous voyez.

DORANTE.

Vous avez tout-à-fait bon air avec cét habit, & nous n'avons point de jeunes gens à la Cour qui ſoyent mieux faits que vous.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hay, hay.

MADAME JOURDAIN, *à part.*

Il le gratte par où il ſe demange.

DORANTE.

Tournez-vous. Cela eſt tout-à-fait galant.

MADAME JOURDAIN, *à part.*

Oüy, auſſi ſot par derriere que par devant.

DORANTE.

Ma foy, monſieur Jourdain, j'avois une impatience eſtrange de vous voir. Vous eſtes l'homme du monde que j'eſtime le plus; & je parlois de vous, encore ce matin, dans la Chambre du Roy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous me faites beaucoup d'honneur, Monſieur.

(*A madame Jourdain.*)

Dans la Chambre du Roy!

DORANTE.

Allons, mettez...

MONSIEUR JOURDAIN.

Monſieur, je ſçay le reſpect que je vous doy.

DORANTE.

Mon Dieu, mettez! Point de ceremonie entre nous, je vous prie.

MONSIEUR JOURDAIN.

Monſieur...

DORANTE.

Mettez, vous dy-je, monſieur Jourdain; vous eſtes mon amy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Monſieur, je ſuis voſtre ſerviteur.

DORANTE.

Je ne me couvriray point, ſi vous ne vous couvrez.

MONSIEUR JOURDAIN, *ſe couvrant.*

J'aime mieux eſtre incivil qu'importun.

DORANTE.

Je ſuis voſtre débiteur, comme vous le ſçavez.

MADAME JOURDAIN, *à part.*

Oüy : nous ne le ſçavons que trop.

DORANTE.

Vous m'avez genereuſement preſté de l'argent en pluſieurs occaſions, & m'avez obligé de la meilleure grace du monde, aſſeurément.

MONSIEUR JOURDAIN.

Monſieur, vous vous mocquez.

DORANTE.

Mais je ſçay rendre ce qu'on me preſte, & reconnoiſtre les plaiſirs qu'on me fait.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je n'en doute point, Monſieur.

DORANTE.

Je veux ſortir d'affaire avec vous; & je viens icy pour faire nos comptes enſemble.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à Mad. Jourdain.*

Hé bien! Vous voyez voſtre impertinence, ma Femme.

DORANTE.

Je fuis homme qui aime à m'acquiter le plus toft que je puis.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à Mad. Jourdain.*

Je vous le difois bien.

DORANTE.

Voyons un peu ce que je vous doy.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à Mad. Jourdain.*

Vous voila, avec vos foupçons ridicules.

DORANTE.

Vous fouvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prefté?

MONSIEUR JOURDAIN.

Je croy que oüy. J'en ay fait un petit Memoire. Le voicy. Donné à vous une fois, deux cens Loüis.

DORANTE.

Cela eft vray.

MONSIEUR JOURDAIN.

Une autre fois, fix-vingts.

DORANTE.

Oüy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Et une autre fois, cent quarante.

DORANTE.

Vous avez raifon.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ces trois articles font quatre cent foixante Loüis, qui valent cinq mille foixante livres.

DORANTE.

Le compte eft fort bon. Cinq mille foixante livres.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mille huict cens trente-deux livres à voftre Plumaffier.

DORANTE.

Juftement.

MONSIEUR JOURDAIN.

Deux mille fept cens quatre-vingts livres à voftre Tailleur.

DORANTE.

Il eft vray.

MONSIEUR JOURDAIN.

Quatre mille trois cens ſeptante-neuf livres douze ſols huict deniers à voſtre Marchand.

DORANTE.

Fort bien. Douze ſols huict deniers, le compte eſt juſte.

MONSIEUR JOURDAIN.

Et mille ſept cens quarante-huict livres ſept ſols quatre deniers à voſtre Sellier.

DORANTE.

Tout cela eſt veritable. Qu'eſt-ce que cela fait ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Somme totale, quinze mille huict cens livres.

DORANTE.

Somme totale eſt juſte. Quinze mille huict cens livres. Mettez encore deux cens piſtoles que vous m'allez donner, cela fera juſtement dix-huict mille francs, que je vous payeray au premier jour.

MADAME JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*

Hé bien ! Ne l'avois-je pas bien deviné ?

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à Mad. Jourdain.*

Paix.

DORANTE.

Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dy ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé ! Non.

MADAME JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*

Cet homme-là fait de vous une vache à laict.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à Mad. Jourdain.*

Taisez-vous.

DORANTE.

Si cela vous incommode, j'en iray chercher ailleurs.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, Monsieur.

MADAME JOURDAIN, *bas.*

Il ne sera pas content qu'il ne vous ait rüiné.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas.*

Taisez-vous, vous dy-je.

DORANTE.

Vous n'avez qu'à me dire ſi cela vous embarraſſe.

MONSIEUR JOURDAIN.

Point, Monſieur.

MADAME JOURDAIN, *bas.*

C'eſt un vray enjeolleux.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas.*

Taiſez-vous donc.

MADAME JOURDAIN, *bas.*

Il vous ſucera juſqu'au dernier ſou.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas.*

Vous tairez-vous?

DORANTE.

J'ay force gens qui m'en preſteroient avec joye; mais, comme vous eſtes mon meilleur amy, j'ay creu que je vous ferois tort, ſi j'en demandois à quelqu'autre.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'eſt trop d'honneur, Monſieur, que vous me faites. Je vais querir voſtre affaire.

MADAME JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.*

Quoy ! Vous allez encore luy donner cela ?

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à Mad. Jourdain.*

Que faire ? Voulez-vous que je refuſe un homme de cette condition-là, qui a parlé de moy ce matin dans la Chambre du Roy ?

MADAME JOURDAIN, *bas.*

Allez, vous eſtes une vraye duppe.

SCENE V.

Dorante, Madame Jourdain, Nicole.

DORANTE.

Vous me ſemblez toute mélancolique ; qu'avez-vous, madame Jourdain ?

MADAME JOURDAIN.

J'ay la teſte plus groſſe que le poing, & ſi, elle n'eſt pas enflée.

DORANTE.

Mademoiſelle voſtre Fille, où eſt-elle, que je ne la voy point ?

MADAME JOURDAIN.

Mademoiſelle ma Fille eſt bien où elle eſt.

DORANTE.

Comment ſe porte-t-elle ?

MADAME JOURDAIN.

Elle ſe porte ſur ſes deux jambes.

DORANTE.

Ne voulez-vous point, un de ces jours, venir voir avec elle le Ballet & la Comedie que l'on fait chez le Roy ?

MADAME JOURDAIN.

Oüy, vrayment ! Nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons.

DORANTE.

Je penſe, madame Jourdain, que vous avez eu bien des Amans dans voſtre jeune âge, belle & d'agreable humeur comme vous eſtiez.

MADAME JOURDAIN.

Tredame, Monſieur ! Eſt-ce que madame Jourdain eſt décrepite, & la teſte luy groüille-t-elle déja ?

DORANTE.

Ha! Ma foy, madame Jourdain, je vous demande pardon. Je ne fongeois pas que vous eftes jeune; & je refve le plus fouvent. Je vous prie d'excufer mon impertinence.

SCENE VI.

Monfieur Jourdain, Dorante, Madame Jourdain, Nicole.

MONSIEUR JOURDAIN, *à Dorante.*

Voila deux cens Loüis bien comptez.

DORANTE.

Je vous affeure, monfieur Jourdain, que je fuis tout à vous, & que je brufle de vous rendre un fervice à la Cour.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous fuis trop obligé.

DORANTE.

Si madame Jourdain veut voir le Divertiffement Roÿal, je luy feray donner les meilleures places de la Salle.

MADAME JOURDAIN.

Madame Jourdain vous baife les mains.

DORANTE, *bas à M. Jourdain.*

Noftre belle Marquife, comme je vous ay mandé par mon billet, viendra tantoft icy pour le Ballet & le Repas; & je l'ay fait confentir enfin au Cadeau que vous luy voulez donner.

MONSIEUR JOURDAIN.

Tirons-nous un peu plus loin, pour caufe.

DORANTE.

Il y a huict jours que je ne vous ay veu, & je ne vous ay point mandé de nouvelles du Diamant que vous me miftes entre les mains pour luy en faire prefent de voftre part; mais c'eft que j'ay eu toutes les peines du monde à vaincre fon fcrupule, & ce n'eft que d'aujourd'huy qu'elle s'eft refolue à l'accepter.

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment l'a-t-elle trouvé?

DORANTE.

Merveilleux; & je me trompe fort, ou la beauté de ce Diamant fera pour vous fur fon efprit un effet admirable.

MONSIEUR JOURDAIN.

Pluft au Ciel!

MADAME JOURDAIN, *à Nicole.*

Quand il eft une fois avec luy, il ne peut le quitter.

DORANTE.

Je luy ay fait valoir comme il faut la richeſſe de ce preſent, & la grandeur de voſtre amour.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ce ſont, Monſieur, des bontez qui m'accablent; & je ſuis dans une confuſion la plus grande du monde, de voir une Perſonne de voſtre Qualité s'abaiſſer pour moy à ce que vous faites.

DORANTE.

Vous mocquez-vous? Eſt-ce qu'entre amis on s'arreſte à ces ſortes de ſcrupules? Et ne feriez-vous pas pour moy la meſme choſe, ſi l'occaſion s'en offroit?

MONSIEUR JOURDAIN.

Ho! Aſſeurément, & de tres-grand cœur!

MADAME JOURDAIN, *bas.*

Que ſa preſence me peſe ſur les eſpaules!

DORANTE.

Pour moy, je ne regarde rien quand il faut ſervir un amy: & lors que vous me fiſtes confidence de l'ardeur que vous aviez priſe pour cette Marquiſe agreable, chez qui j'avois commerce, vous viſtes que d'abord je m'offris de moy-meſme à ſervir voſtre amour.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il eſt vray. Ce ſont des bontez qui me confondent.

MADAME JOURDAIN, *bas.*

Eſt-ce qu'il ne s'en ira point?

NICOLE.

Ils ſe trouvent bien enſemble.

DORANTE.

Vous avez pris le bon biais pour toucher ſon cœur. Les femmes aiment ſur tout les dépenſes qu'on fait pour elles; & vos frequentes Serenades, & vos Bouquets continuels, ce ſuperbe Feu d'artifice qu'elle trouva ſur l'eau, le Diamant qu'elle a receu de voſtre part, & le Cadeau que vous luy préparez, tout cela luy parle bien mieux en faveur de voſtre amour, que toutes les paroles que vous auriez pû luy dire vous-meſme.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il n'y a point de dépenſes que je ne fiſſe, ſi par-là je pouvois trouver le chemin de ſon cœur. Une Femme de Qualité a pour moy des charmes raviſſans; & c'eſt un honneur que j'acheterois au prix de toute choſe.

MADAME JOURDAIN, *bas à Nicole.*

Que peuvent-ils tant dire enſemble? Va-t-en un peu tout doucement preſter l'oreille.

DORANTE.

Ce fera tantoſt que vous joüirez à voſtre aiſe du plaiſir de ſa veuë ; & vos yeux auront tout le temps de ſe ſatisfaire.

MONSIEUR JOURDAIN.

Pour eſtre en pleine liberté, j'ay fait en ſorte que ma Femme ira diſner chez ma Sœur, où elle paſſera toute l'aprés-diſnée.

DORANTE.

Vous avez fait prudemment, & voſtre Femme auroit pû nous embarraſſer. J'ay donné pour vous l'ordre qu'il faut au cuiſinier, & à toutes les choſes qui ſont neceſſaires pour le Ballet. Il eſt de mon invention ; &, pourveu que l'execution puiſſe reſpondre à l'idée, je ſuis ſeur qu'il ſera trouvé...

MONSIEUR JOURDAIN *s'apperçoit que Nicole écoute, & luy donne un ſoufflet.*

Oüais! Vous eſtes bien impertinente! (*A Dorante.*) Sortons, s'il vous plaiſt.

SCENE VII.

Madame Jourdain, Nicole.

NICOLE.

Ma foy, Madame, la curioſité m'a couſté quelque choſe :

mais je croy qu'il y a quelque anguille ſous roche; & ils parlent de quelque affaire où ils ne veulent pas que vous ſoyez.

MADAME JOURDAIN.

Ce n'eſt pas d'aujourd'huy, Nicole, que j'ay conceu des ſoupçons de mon mary. Je ſuis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne; & je travaille à deſcouvrir ce que ce peut eſtre. Mais ſongeons à ma Fille. Tu ſçais l'amour que Cleonte a pour elle : c'eſt un homme qui me revient; & je veux aider ſa recherche, & luy donner Lucile, ſi je puis.

NICOLE.

En verité, Madame, je ſuis la plus ravie du monde, de vous voir dans ces ſentimens; car ſi le maiſtre vous revient, le valet ne me revient pas moins; & je ſouhaiterois que noſtre mariage ſe puſt faire à l'ombre du leur.

MADAME JOURDAIN.

Va-t'en luy parler de ma part, & luy dire que tout-à-l'heure il me vienne trouver, pour faire enſemble à mon Mary la demande de ma Fille.

NICOLE.

J'y cours, Madame, avec joye; & je ne pouvois recevoir une commiſſion plus agreable. (*Seule.*) Je vais, je penſe, bien réjoüir les gens.

SCENE VIII.

Cleonte, Covielle, Nicole.

NICOLE.

Ha! Vous voila tout-à-propos. Je fuis une ambaffadrice de joye, & je viens...

CLEONTE.

Retire-toy, perfide, & ne me vien point amufer avec tes traiftreffes paroles.

NICOLE.

Eft-ce ainfi que vous recevez...

CLEONTE.

Retire-toy, te dy-je, & va-t'en dire de ce pas à ton infidelle maiftreffe qu'elle n'abufera de fa vie le trop fimple Cleonte.

NICOLE.

Quel vertigo eft-ce donc là? Mon pauvre Covielle, dy-moy un peu ce que cela veut dire.

COVIELLE.

Ton pauvre Covielle, petite fcelerate! Allons, vifte, ofte-toy de mes yeux, vilaine, & me laiffe en repos.

NICOLE.

Quoy! Tu me viens auſſi...

COVIELLE.

Oſte-toy de mes yeux, te dy-je, & ne me parle de ta vie.

NICOLE.

Oüais! Quelle mouche les a piquez tous deux? Allons de cette belle hiſtoire informer ma Maiſtreſſe.

SCENE IX.

Cleonte, Covielle.

CLEONTE.

Quoy! Traitter un amant de la ſorte, & un amant le plus fidelle & le plus paſſionné de tous les amans!

COVIELLE.

C'eſt une choſe épouvantable, que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLEONTE.

Je fais voir pour une perſonne toute l'ardeur & toute la

tendreſſe qu'on peut imaginer; je n'aime rien au monde qu'elle, & je n'ay qu'elle dans l'eſprit; elle fait tous mes ſoins, tous mes deſirs, toute ma joye; je ne parle que d'elle, je ne penſe qu'à elle, je ne fais des ſonges que d'elle, je ne reſpire que par elle, mon cœur vit tout en elle; & voila de tant d'amitié la digne récompenſe! Je ſuis deux jours ſans la voir, qui ſont pour moy deux ſiecles effroyables : je la rencontre par hazard; mon cœur, à cette veuë, ſe ſent tout tranſporté, ma joye eſclate ſur mon viſage, je vole avec raviſſement vers elle; & l'infidelle détourne de moy ſes regards, & paſſe bruſquement, comme ſi de ſa vie elle ne m'avoit veu!

COVIELLE.

Je dy les meſmes choſes que vous.

CLEONTE.

Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile?

COVIELLE.

Et à celle, Monſieur, de la pendarde de Nicole?

CLEONTE.

Aprés tant de ſacrifices ardens, de ſoûpirs, & de vœux que j'ay faits à ſes charmes!

COVIELLE.

Aprés tant d'aſſidus hommages, de ſoins, & de ſervices que je luy ay rendus dans ſa cuiſine!

CLEONTE.

Tant de larmes que j'ay verſées à ſes genoux!

COVIELLE.

Tant de ſeaux d'eau que j'ay tirez au puits pour elle!

CLEONTE.

Tant d'ardeur que j'ay fait paroiſtre à la cherir plus que moy-meſme!

COVIELLE.

Tant de chaleur que j'ay ſoufferte à tourner la broche à ſa place!

CLEONTE.

Elle me fuit avec meſpris!

COVIELLE.

Elle me tourne le dos avec effronterie!

CLEONTE.

C'eſt une perfidie digne des plus grands chaſtimens.

COVIELLE.

C'eſt une trahiſon à meriter mille ſoufflets.

CLEONTE.

Ne t'avife point, je te prie, de me parler jamais pour elle.

COVIELLE.

Moy, Monfieur? Dieu m'en garde!

CLEONTE.

Ne vien point m'excufer l'action de cette infidelle.

COVIELLE.

N'ayez pas peur.

CLEONTE.

Non, vois-tu, tous tes difcours pour la deffendre ne ferviront de rien.

COVIELLE.

Qui fonge à cela?

CLEONTE.

Je veux contre elle conferver mon reffentiment, & rompre enfemble tout commerce.

COVIELLE.

J'y confens.

CLEONTE.

Ce monſieur le Comte, qui va chez elle, luy donne peut-eſtre dans la veuë; & ſon eſprit, je le voy bien, ſe laiſſe esbloüir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'eſclat de ſon inconſtance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la voy courir, & ne luy laiſſer pas toute la gloire de me quitter.

COVIELLE.

C'eſt fort bien dit, & j'entre pour. mon compte dans tous vos ſentimens.

CLEONTE.

Donne la main à mon dépit, & ſoûtien ma reſolution contre tous les reſtes d'amour qui me pourroient parler pour elle. Dy-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fais-moy de ſa Perſonne une peinture qui me la rende meſpriſable; & marque-moy bien, pour m'en dégouſter, tous les defauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE.

Elle, Monſieur? Voila une belle Mijaurée, une Pimpe-ſoüée bien baſtie, pour vous donner tant d'amour! Je ne luy voy rien que de tres-mediocre; & vous trouverez cent perſonnes qui ſeront plus dignes de vous. Premierement, elle a les yeux petits.

CLEONTE.

Cela eſt vray, elle a les yeux petits; mais elle les a pleins

de feux, les plus brillans, les plus perçans du monde, les plus touchans qu'on puiſſe voir.

COVIELLE.

Elle a la bouche grande.

CLEONTE.

Oüy; mais on y voit des graces qu'on ne voit point aux autres bouches : & cette bouche, en la voyant, inſpire des deſirs, eſt la plus attrayante, la plus amoureuſe du monde.

COVIELLE.

Pour ſa taille, elle n'eſt pas grande.

CLEONTE.

Non; mais elle eſt aiſée & bien priſe.

COVIELLE.

Elle affecte une nonchalance dans ſon parler & dans ſes actions.

CLEONTE.

Il eſt vray; mais elle a grace à tout cela; & ſes manieres ſont engageantes, ont je ne ſçay quel charme à s'inſinuer dans les cœurs.

COVIELLE.

Pour de l'eſprit...

CLEONTE.

Ha! Elle en a, Covielle, du plus fin, du plus delicat.

COVIELLE.

Sa converfation...

CLEONTE.

Sa converfation eft charmante.

COVIELLE.

Elle eft toûjours ferieufe.

CLEONTE.

Veux-tu de ces enjoüemens épanouis, de ces joyes toûjours ouvertes? Et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos?

COVIELLE.

Mais enfin, elle eft capricieufe autant que perfonne du monde.

CLEONTE

Oüy, elle eft capricieufe, j'en demeure d'accord : mais tout fied bien aux Belles; on fouffre tout des Belles.

COVIELLE.

Puis que cela va comme cela, je voy bien que vous avez envie de l'aimer toûjours.

CLEONTE.

Moy? J'aimerois mieux mourir; & je vais la haïr autant que je l'ay aimée.

COVIELLE.

Le moyen, ſi vous la trouvez ſi parfaite?

CLEONTE.

C'eſt en quoy ma vangeance ſera plus eſclatante; en quoy je veux faire mieux voir la force de mon cœur, à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable que je la trouve. La voicy.

SCENE X.

Lucile, Nicole, Cleonte, Covielle.

NICOLE, *à Lucile.*

Pour moy, j'en ay eſté toute ſcandaliſée.

LUCILE.

Ce ne peut eſtre, Nicole, que ce que je dy. Mais le voila

CLEONTE, *à Covielle.*

Je ne veux pas ſeulement luy parler.

COVIELLE.

Je veux vous imiter.

LUCILE.

Qu'eſt-ce donc, Cleonte? Qu'avez-vous?

NICOLE.

Qu'as-tu donc, Covielle?

LUCILE.

Quel chagrin vous poſſede?

NICOLE.

Quelle mauvaiſe humeur te tient?

LUCILE.

Eſtes-vous muet, Cleonte?

NICOLE.

As-tu perdu la parole, Covielle?

CLEONTE.

Que voila qui eſt ſcelerat!

COVIELLE.

Que cela eſt judas!

LUCILE.

Je voy bien que la rencontre de tantoſt a troublé voſtre eſprit.

CLEONTE.

Ha! Ha! On voit ce qu'on a fait.

NICOLE.

Noſtre accueil de ce matin t'a fait prendre la chevre.

COVIELLE.

On a deviné l'encloüeure.

LUCILE.

N'eſt-il pas vray, Cleonte, que c'eſt-là le ſujet de voſtre dépit?

CLEONTE.

Oüy, perfide, ce l'eſt, puis qu'il faut parler; & j'ay à vous dire que vous ne triompherez pas, comme vous penſez, de voſtre infidelité; que je veux eſtre le premier à rompre avec vous; & que vous n'aurez pas l'avantage de me chaſſer. J'auray de la peine, ſans doute, à vaincre l'amour que j'ay pour vous; cela me cauſera des chagrins, je ſouffriray un temps; mais j'en viendray à bout, & je me perceray plûtoſt le cœur, que d'avoir la foibleſſe de retourner à vous.

COVIELLE, *à Nicole.*

Queuſſy, queumy.

LUCILE.

Voila bien du bruit pour un rien! Je veux vous dire, Cleonte, le fujet qui m'a fait, ce matin, éviter voftre abord.

CLEONTE *fait femblant de s'en aller & tourne autour du theatre.*

Non. Je ne veux rien efcouter.

NICOLE, *à Covielle.*

Je te veux apprendre la caufe qui nous a fait paffer fi vifte.

COVIELLE *fuit Lucile.*

Je ne veux rien entendre.

LUCILE *fuit Cleonte.*

Sçachez que ce matin...

CLEONTE.

Non, vous dy-je.

NICOLE *fuit Covielle.*

Apprens que...

COVIELLE.

Non, traiftreffe!

LUCILE.

Efcoutez.

CLEONTE.

Point d'affaire.

NICOLE.

Laiffe-moy dire.

COVIELLE.

Je fuis fourd.

LUCILE.

Cleonte!

CLEONTE.

Non.

NICOLE.

Covielle!

COVIELLE.

Point.

LUCILE.

Arreftez.

CLEONTE.

Chanfons.

NICOLE.

Entens-moy.

COVIELLE.

Bagatelles.

LUCILE.

Un moment.

CLEONTE.

Point du tout.

NICOLE.

Un peu de patience.

COVIELLE.

Tarare.

LUCILE.

Deux paroles.

CLEONTE.

Non : c'en eſt fait.

NICOLE.

Un mot.

COVIELLE.

Plus de commerce.

LUCILE *s'arreste.*

Hé bien! Puis que vous ne voulez pas m'escouter, demeurez dans vostre pensée, & faites ce qu'il vous plaira.

NICOLE *s'arreste aussi.*

Puis que tu fais comme cela, prens-le tout comme tu voudras.

CLEONTE, *se tournant vers Lucile.*

Sçachons donc le sujet d'un si bel accueil.

LUCILE *fait semblant de s'en aller à son tour, & fait le mesme chemin qu'a fait Cleonte.*

Il ne me plaist plus de le dire.

COVIELLE.

Apprens-nous un peu cette histoire.

NICOLE.

Je ne veux plus, moy, te l'apprendre.

CLEONTE *suit Lucile.*

Dites-moy...

LUCILE.

Non. Je ne veux rien dire.

COVIELLE.

Conte-moy...

NICOLE *suit Cleonte.*

Non. Je ne conte rien.

CLEONTE.

De grace.

LUCILE.

Non, vous dy-je.

COVIELLE *suit Nicole.*

Par charité.

NICOLE.

Point d'affaire.

CLEONTE.

Je vous en prie.

LUCILE.

Laiſſez-moy.

COVIELLE.

Je t'en conjure.

NICOLE.

Oſte-toy de là.

CLEONTE.

Lucile!

LUCILE.

Non.

COVIELLE.

Nicole!

NICOLE.

Point.

CLEONTE.

Au nom des Dieux!

LUCILE.

Je ne veux pas.

COVIELLE.

Parle-moy!

NICOLE.

Point du tout.

CLEONTE.

Efclairciffez mes doutes.

LUCILE.

Non. Je n'en feray rien.

COVIELLE.

Gueris-moy l'efprit.

NICOLE.

Non. Il ne me plaift pas.

CLEONTE.

Hé bien! Puis que vous vous fouciez fi peu de me tirer de peine, & de vous juftifier du traittement indigne que vous avez fait à ma flâme, vous me voyez, ingrate, pour la derniere fois; & je vais, loin de vous, mourir de douleur & d'amour.

COVIELLE, *à Nicole.*

Et moy, je vais fuivre fes pas.

LUCILE.

Cleonte!

NICOLE.

Covielle!

CLEONTE, *s'arreftant.*

Hé?

COVIELLE, *s'arreftant auffi.*

Plaift-il?

LUCILE.

Où allez-vous?

CLEONTE.

Où je vous ay dit.

COVIELLE.

Nous allons mourir.

LUCILE.

Vous allez mourir, Cleonte?

CLEONTE.

Oüy, cruelle, puis que vous le voulez.

LUCILE.

Moy! Je veux que vous mouriez?

CLEONTE.

Oüy, vous le voulez.

LUCILE.

Qui vous le dit?

CLEONTE.

N'eſt-ce pas le vouloir, que de ne vouloir pas eſclaircir mes ſoupçons?

LUCILE.

Eſt-ce ma faute? Et ſi vous aviez voulu m'eſcouter, ne vous aurois-je pas dit que l'avanture dont vous vous plaignez a eſté cauſée ce matin par la preſence d'une vieille Tante, qui veut à toute force que la ſeule approche d'un homme deſhonore une fille; qui perpetuellement nous ſermone ſur ce chapitre, & nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir?

NICOLE.

Voila le ſecret de l'affaire.

CLEONTE.

Ne me trompez-vous point, Lucile?

COVIELLE, *à Nicole.*

Ne m'en donnes-tu point à garder?

LUCILE, *à Cleonte.*

Il n'eſt rien de plus vray.

NICOLE, *à Covielle.*

C'eſt la choſe comme elle eſt.

COVIELLE, *à Cleonte.*

Nous rendrons-nous à cela?

CLEONTE.

Ha ! Lucile, qu'avec un mot de voſtre bouche, vous ſçavez appaiſer de choſes dans mon cœur ! Et que facilement on ſe laiſſe perſuader aux Perſonnes qu'on aime !

COVIELLE.

Qu'on eſt aiſément amadoüé par ces diantres d'animaux-là !

SCENE XI.

Madame Jourdain, Lucile, Nicole, Cleonte, Covielle.

MADAME JOURDAIN.

Je ſuis bien aiſe de vous voir, Cleonte ; & vous voila tout à propos. Mon Mary vient : prenez viſte voſtre temps pour luy demander Lucile en mariage.

CLEONTE.

Ha ! Madame, que cette parole m'eſt douce, & qu'elle flate mes deſirs ! Pouvois-je recevoir un ordre plus charmant, une faveur plus précieuſe !

SCENE XII.

Monſieur Jourdain, Madame Jourdain, Lucile, Nicole, Cleonte, Covielle.

CLEONTE.

Monſieur, je n'ay voulu prendre perſonne pour vous faire une demande que je médite il y a long-temps. Elle me touche aſſez pour m'en charger moy-meſme ; &, ſans autre détour, je vous diray que l'honneur d'eſtre voſtre Gendre eſt une faveur glorieuſe que je vous prie de m'accorder.

MONSIEUR JOURDAIN.

Avant que de vous rendre reſponſe, Monſieur, je vous prie de me dire ſi vous eſtes Gentil-homme.

CLEONTE.

Monſieur, la plus-part des gens, ſur cette queſtion, n'heſitent pas beaucoup. On tranche le mot aiſément. Ce nom ne fait aucun ſcrupule à prendre ; & l'uſage aujourd'huy ſemble en authoriſer le vol. Pour moy, je vous l'avouë, j'ay les ſentimens ſur cette matiere un peu plus délicats. Je trouve que toute impoſture eſt indigne d'un honneſte-homme, & qu'il y a de la laſcheté à deſguiſer ce que le Ciel nous a fait naiſtre, à ſe parer aux yeux du monde d'un Titre deſrobé, à ſe vouloir donner pour ce qu'on n'eſt pas. Je ſuis né de Parens, ſans doute, qui ont tenu des Charges honorables : je me ſuis

acquis dans les Armes l'honneur de ſix ans de ſervice, & je me trouve aſſez de bien pour tenir dans le monde un rang aſſez paſſable : mais, avec tout cela, je ne veux point me donner un nom où d'autres en ma place croiroient pouvoir prétendre ; & je vous diray franchement que je ne ſuis point Gentil-homme.

MONSIEUR JOURDAIN.

Touchez-là, Monſieur. Ma Fille n'eſt pas pour vous.

CLEONTE.

Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous n'eſtes point Gentil-homme : vous n'aurez pas ma Fille.

MADAME JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire avec voſtre Gentil-homme ? Eſt-ce que nous ſommes, nous autres, de la coſte de Sainct-Loüis ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Taiſez-vous, ma Femme : je vous voy venir.

MADAME JOURDAIN.

Deſcendons-nous tous deux que de bonne Bourgeoiſie ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Voila pas le coup de langue!

MADAME JOURDAIN.

Et voſtre Pere n'eſtoit-il pas Marchand, auſſi-bien que le mien?

MONSIEUR JOURDAIN.

Peſte ſoit de la femme! Elle n'y a jamais manqué. Si voſtre Pere a eſté Marchand, tant-pis pour luy; mais pour le mien, ce ſont des mal-aviſez qui diſent cela. Tout ce que j'ay à vous dire, moy, c'eſt que je veux avoir un gendre Gentil-homme.

MADAME JOURDAIN.

Il faut à voſtre Fille un mary qui luy ſoit propre; & il vaut mieux, pour elle, un honneſte-homme riche & bien fait, qu'un Gentil-homme gueux & mal baſty.

NICOLE.

Cela eſt vray. Nous avons le fils du Gentil-homme de noſtre Village, qui eſt le plus grand malitorne & le plus ſot dadais que j'aye jamais veu.

MONSIEUR JOURDAIN.

Taiſez-vous, impertinente; vous vous fourrez toûjours dans

la converſation. J'ay du bien aſſez pour ma Fille : je n'ay beſoin que d'honneur, & je la veux faire Marquiſe.

MADAME JOURDAIN.

Marquiſe ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy, Marquiſe.

MADAME JOURDAIN.

Helas ! Dieu m'en garde !

MONSIEUR JOURDAIN.

C'eſt une choſe que j'ay reſoluë.

MADAME JOURDAIN.

C'eſt une choſe, moy, où je ne conſentiray point. Les alliances avec plus grand que ſoy ſont ſujettes toûjours à de faſcheux inconveniens. Je ne veux point qu'un gendre puiſſe à ma Fille reprocher ſes Parens, & qu'elle ait des enfans qui ayent honte de m'appeler leur Grand-maman. S'il faloit qu'elle me vinſt viſiter en équippage de Grand-dame, & qu'elle manquaſt, par megarde, à ſaluer quelqu'un du quartier, on ne manqueroit pas auſſi-toſt de dire cent ſottiſes. « Voyez-vous (diroit-on) cette madame la Marquiſe qui fait tant la glorieuſe ? C'eſt la Fille de monſieur Jourdain, qui eſtoit trop heureuſe, eſtant petite, de joüer à la Madame avec nous. Elle n'a pas toûjours eſté ſi relevée que la voila ; & ſes deux Grand-peres vendoient du drap auprés de la Porte Sainct-Innocent. Ils ont

amaſſé du bien à leurs enfans, qu'ils payent maintenant peut-eſtre bien cher en l'autre monde; & l'on ne devient gueres ſi riche à être honneſtes gens. » Je ne veux point tous ces caquets, & je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma Fille, & à qui je puiſſe dire : Mettez-vous là, mon Gendre, & diſnez avec moy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voila bien les ſentimens d'un petit Eſprit, de vouloir demeurer toûjours dans la baſſeſſe. Ne me repliquez pas davantage : ma Fille ſera Marquiſe en dépit de tout le monde; & ſi vous me mettez en colere, je la feray Ducheſſe.

SCENE XIII.

Madame Jourdain, Lucile, Nicole, Cleonte, Covielle

MADAME JOURDAIN.

Cleonte, ne perdez point courage encore. (*A Lucile.*) Suivez-moy, ma Fille; & venez dire reſolument à voſtre Pere que, ſi vous ne l'avez, vous ne voulez épouſer perſonne.

SCENE XIV.

Cleonte, Covielle.

COVIELLE.

Vous avez fait de belles affaires, avec vos beaux ſentimens!

CLEONTE.

Que veux-tu? J'ay un fcrupule là-deffus, que l'exemple ne fçauroit vaincre.

COVIELLE.

Vous mocquez-vous, de le prendre ferieufement avec un homme comme cela? Ne voyez-vous pas qu'il eft fou? Et vous couftoit-il quelque chofe de vous accommoder à fes chimeres?

CLEONTE

Tu as raifon; mais je ne croyois pas qu'il faluft faire fes preuves de Nobleffe, pour eftre gendre de monfieur Jourdain.

COVIELLE, *riant.*

Ha! Ha! Ha!

CLEONTE.

Dequoy ris-tu?

COVIELLE.

D'une penfée qui me vient, pour joüer noftre homme, & vous faire obtenir ce que vous fouhaitez.

CLEONTE.

Comment?

COVIELLE.

L'idée eſt tout-à-fait plaiſante.

CLEONTE.

Quoy donc?

COVIELLE.

Il s'eſt fait depuis peu une certaine Maſcarade qui vient le mieux du monde icy, & que je prétens faire entrer dans une bourle que je veux faire à noſtre Ridicule. Tout cela ſent un peu ſa comedie; mais, avec luy, on peut hazarder toute choſe, il n'y faut point chercher tant de façons : il eſt homme à y joüer ſon rolle à merveille, & à donner aiſément dans toutes les fariboles qu'on s'aviſera de luy dire. J'ay les acteurs, j'ay les habits tout preſts; laiſſez-moy faire, ſeulement.

CLEONTE.

Mais apprens-moy...

COVIELLE.

Je vais vous inſtruire de tout. Retirons-nous; le voila qui revient.

SCENE XV.

MONSIEUR JOURDAIN, *ſeul.*

Que diable eſt-ce là? Ils n'ont rien que les Grands Sei-

gneurs à me reprocher; & moy, je ne voy rien de ſi beau que de hanter les Grands Seigneurs : il n'y a qu'honneur & que civilité avec eux; & je voudrois qu'il m'euſt couſté deux doigts de la main, & eſtre né Comte ou Marquis.

SCENE XVI.

Un Laquais, Monſieur Jourdain.

LE LAQUAIS.

Monſieur, voicy monſieur le Comte, & une Dame qu'il meine par la main.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé, mon Dieu ! J'ay quelques ordres à donner. Dy-leur que je vais venir icy tout-à-l'heure.

SCENE XVII.

Dorimene, Dorante, un Laquais.

LE LAQUAIS.

Monſieur dit comme cela qu'il va venir icy tout-à-l'heure.

DORANTE.

Voila qui eſt bien.

SCENE XVIII.

Dorimene, Dorante.

DORIMENE.

Je ne fçay pas, Dorante; je fais encore icy une eftrange démarche, de me laiffer amener par vous dans une Maifon où je ne connois perfonne.

DORANTE.

Quel lieu voulez-vous donc, Madame, que mon amour choififfe pour vous regaler, puis que, pour fuir l'efclat, vous ne voulez ny voftre Maifon ny la mienne?

DORIMENE.

Mais vous ne dites pas que je m'engage infenfiblement chaque jour à recevoir de trop grands tefmoignages de voftre paffion. J'ay beau me deffendre des chofes, vous fatiguez ma refiftance, & vous avez une civile opiniaftreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaift. Les vifites frequentes ont commencé, les declarations font venuës en fuite, qui, aprés elles, ont traifné les ferenades & les cadeaux, que les prefens ont fuivis. Je me fuis oppofée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point; &, pié à pié, vous gagnez mes refolutions. Pour moy, je ne puis plus refpondre de rien; & je croy qu'à la fin vous me ferez venir au Mariage, dont je me fuis tant efloignée.

DORANTE.

Ma foy, Madame, vous y devriez déja eſtre. Vous eſtes veuve, & ne dépendez que de vous. Je ſuis maiſtre de moy, & vous aime plus que ma vie. A quoy tient-il que, dés aujourd'huy, vous ne faſſiez tout mon bon-heur?

DORIMENE.

Mon Dieu! Dorante, il faut des deux parts bien des qualitez pour vivre heureuſement enſemble; & les deux plus raiſonnables perſonnes du monde ont ſouvent peine à compoſer une union dont ils ſoyent ſatisfaits.

DORANTE.

Vous vous mocquez, Madame, de vous y figurer tant de difficultez; & l'experience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMENE.

Enfin, j'en reviens toûjours là, les dépenſes que je vous voy faire pour moy m'inquietent par deux raiſons: l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrois; & l'autre, que je ſuis ſeure, ſans vous déplaire, que vous ne les faites point que vous ne vous incommodiez; & je ne veux point cela.

DORANTE.

Ha! Madame, ce ſont des bagatelles, & ce n'eſt pas par là....

DORIMENE.

Je sçay ce que je dy ; &, entr'autres, le Diamant que vous m'avez forcée à prendre est d'un prix...

DORANTE.

Hé ! Madame, de grace, ne faites point tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous, & souffrez... Voicy le Maistre du logis.

SCENE XIX.

Monsieur Jourdain, deux Laquais, Dorimene, Dorante.

MONSIEUR JOURDAIN, *aprés avoir fait deux reverences, se trouvant trop prés de Dorimene.*

Un peu plus loin, Madame.

DORIMENE.

Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Un pas, s'il vous plaist.

DORIMENE.

Quoy donc ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Reculez un peu, pour la troisiesme.

DORANTE.

Madame, monsieur Jourdain sçait son monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

Madame, ce m'est une gloire bien grande, de me voir assez fortuné, pour estre si heureux, que d'avoir le bon-heur, que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grace de me faire l'honneur de m'honorer de la faveur de vostre presence ; &, si j'avois aussi le merite pour meriter un merite comme le vostre, & que le Ciel... envieux de mon bien... m'eust accordé... l'avantage de me voir digne... des...

DORANTE.

Monsieur Jourdain, en voila assez. Madame n'aime pas les grands complimens, & elle sçait que vous estes homme d'esprit. (*Bas, à Dorimene.*) C'est un bon Bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses manieres.

DORIMENE, *à Dorante*

Il n'est pas mal-aisé de s'en appercevoir.

DORANTE, *haut.*

Madame, voila le meilleur de mes amis.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

DORANTE.

Galant-homme tout-à-fait.

DORIMENE.

J'ay beaucoup d'estime pour luy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je n'ay rien fait encore, Madame, pour meriter cette grace.

DORANTE, *bas, à M. Jourdain.*

Prenez bien garde, au moins, à ne luy point parler du Diamant que vous luy avez donné.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas, à Dorante.*

Ne pourrois-je pas seulement luy demander comment elle le trouve?

DORANTE, *bas, à M. Jourdain.*

Comment! Gardez-vous-en bien. Cela seroit vilain à vous; &, pour agir en galant-homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'estoit pas vous qui luy eussiez fait ce

prefent. (*Haut.*) Monfieur Jourdain, Madame, dit qu'il eft ravy de vous voir chez luy.

DORIMENE.

Il m'honore beaucoup.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas, à Dorante.*

Que je vous fuis obligé, Monfieur, de luy parler ainfi pour moy!

DORANTE, *bas, à M. Jourdain.*

J'ay eu une peine effroyable à la faire venir icy.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas, à Dorante.*

Je ne fçay quelles graces vous en rendre.

DORANTE.

Il dit, Madame, qu'il vous trouve la plus belle Perfonne du monde.

DORIMENE.

C'eft bien de la grace qu'il me fait.

MONSIEUR JOURDAIN.

Madame, c'eft vous qui faites les graces, &...

DORANTE.

Songeons à manger.

UN DES LAQUAIS.

Tout eſt preſt, Monſieur.

DORANTE.

Allons donc nous mettre à table, & qu'on faſſe venir les Muſiciens.





TROISIESME INTERMEDE.

Six Cuisiniers, qui ont preparé le Festin, dancent ensemble; aprés quoy, ils apportent une table couverte de plusieurs mets.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Monſieur Jourdain, Dorante, Dorimene, trois Muſiciens, Laquais.

DORIMENE.

OMMENT, Dorante ! Voila un repas tout-à-fait magnifique !

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous vous mocquez, Madame ; & je voudrois qu'il fuſt plus digne de vous eſtre offert.

(*Tous ſe mettent à table.*)

DORANTE.

Monſieur Jourdain a raiſon, Madame, de parler de la ſorte ; & il m'oblige de vous faire ſi bien les honneurs de chez luy.

Je demeure d'accord avec luy que le Repas n'eſt pas digne de vous. Comme c'eſt moy qui l'ay ordonné, & que je n'ay pas, ſur cette matiere, les lumieres de nos Amis, vous n'avez pas icy un Repas fort ſçavant; & vous y trouverez des incongruitez de bonne chere, & des barbariſmes de bon gouſt. Si Damis s'en eſtoit meſlé, tout ſeroit dans les regles; il y auroit par tout de l'élegance & de l'érudition, & il ne manqueroit pas de vous exagerer luy-meſme toutes les pieces du Repas qu'il vous donneroit, & de vous faire tomber d'accord de ſa haute capacité dans la ſcience des bons morceaux; de vous parler d'un Pain de rive à bizeau doré, relevé de crouſte par tout, croquant tendrement ſous la dent; d'un Vin à ſéve veloutée, armé d'un vert qui n'eſt point trop commandant; d'un Carré de mouton gourmandé de perſil; d'une Longe de veau de riviere, longue comme cela, blanche, délicate, & qui, ſous les dents, eſt une vraye paſte d'amande; de Perdrix relevées d'un fumet ſurprenant; & pour ſon Opera, d'une Soupe à boüillon perlé, ſouſtenuë d'un jeune gros Dindon cantonné de Pigeonneaux, & couronné d'Oignons blancs mariez avec la Chicorée. Mais, pour moy, je vous avouë mon ignorance; &, comme Monſieur Jourdain a fort bien dit, je voudrois que le Repas fuſt plus digne de vous eſtre offert.

DORIMENE.

Je ne reſpons à ce compliment, qu'en mangeant comme je fais.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ha! Que voila de belles mains!

DORIMENE.

Les mains ſont mediocres, monſieur Jourdain; mais vous voulez parler du Diamant, qui eſt fort beau.

MONSIEUR JOURDAIN.

Moy, Madame! Dieu me garde d'en vouloir parler; ce ne feroit pas agir en galant-homme, & le Diamant eft fort peu de chofe.

DORIMENE.

Vous eftes bien dégoufté.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous avez trop de bonté...

DORANTE, *aprés avoir fait figne à M. Jourdain.*

Allons, qu'on donne du vin à monfieur Jourdain, & à ces Meffieurs qui nous feront la grace de nous chanter un Air à boire.

DORIMENE.

C'eft merveilleufement affaifonner la bonne chere, que d'y mefler la Mufique, & je me vois icy admirablement regalée.

MONSIEUR JOURDAIN.

Madame, ce n'eft pas...

DORANTE.

Monfieur Jourdain, preftons filence à ces Meffieurs; ce qu'ils nous feront entendre vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.





DIVERTISSEMENT MUSICAL.

Les Muſiciens prennent des verres, chantent deux Chanſons à boire, & ſont ſoûtenus de toute la Symphonie.

PREMIERE CHANSON A BOIRE.

DEUXIESME MUSICIEN.

Un petit doigt, Philis, pour commencer le tour :
Ha ! Qu'un verre en vos mains a d'agreables charmes !
Vous & le Vin vous vous preſtez des armes,
Et je ſens pour tous deux redoubler mon amour :
Entre luy, vous & moy, jurons, jurons, ma Belle,
Une ardeur eternelle.

TROISIESME MUSICIEN.

Qu'en moüillant voſtre bouche il en reçoit d'attraits!
Et que l'on voit par luy voſtre bouche embellie!
Ha! L'un de l'autre ils me donnent envie,
Et de vous & de luy je m'enyvre à longs traits:
Entre luy, vous & moy, jurons, jurons, ma Belle,
Une ardeur eternelle.

SECONDE CHANSON A BOIRE.

TROISIESME MUSICIEN.

Beuvons, chers amis, beuvons,
Le temps qui fuit nous y convie:
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons.
Quand on a paſſé l'onde noire,
Adieu le bon Vin, nos amours.
Depeſchons-nous de boire;
On ne boit pas toûjours.

PREMIER MUSICIEN.

Laiſſons raiſonner les ſots
Sur le vray bon-heur de la vie;
Noſtre philoſophie
Le met parmy les Pots.
Les biens, le ſçavoir & la gloire

N'oſtent point les ſoucis faſcheux :
Et ce n'eſt qu'à bien boire
Que l'on peut eſtre heureux.

TOUS TROIS ENSEMBLE

Sus, ſus ; du Vin par tout : verſez, garçon, verſez.
Verſez, verſez toûjours, tant qu'on vous diſe aſſez.

PREMIER, DEUXIESME ET TROISIESME MUSICIENS.

Meſſieurs Blondel, De la Grille & Morel.



DORIMENE.

Je ne croy pas qu'on puiſſe mieux chanter; & cela eſt tout-à-fait beau.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vois encore icy, Madame, quelque choſe de plus beau.

DORIMENE.

Oüais, monſieur Jourdain eſt galant plus que je ne penſois !

DORANTE.

Comment, Madame! Pour qui prenez-vous monſieur Jourdain?

MONSIEUR JOURDAIN.

Je voudrois bien qu'elle me priſt pour ce que je dirois

DORIMENE.

Encore?

DORANTE.

Vous ne le connoiſſez pas.

MONSIEUR JOURDAIN.

Elle me connoiſtra quand il luy plaira

DORIMENE.

Ho, je le quitte!

DORANTE.

Il eſt homme qui a toûjours la ripoſte en main. Mais vous ne voyez pas que monſieur Jourdain, Madame, mange tous les morceaux que vous avez touchez.

DORIMENE.

Monſieur Jourdain eſt un homme qui me ravit.

MONSIEUR JOURDAIN.

Si je pouvois ravir voſtre cœur, je ferois...

SCENE II.

Madame Jourdain, Monſieur Jourdain, Dorante, Dorimene, trois Muſiciens, Laquais.

MADAME JOURDAIN.

Ha! ha! Je trouve icy bonne compagnie, & je voy bien qu'on ne m'y attendoit pas. C'eſt donc pour cette belle affaire-cy, monſieur mon Mary, que vous avez eu tant d'empreſſement à m'envoyer diſner chez ma Sœur? Je viens de voir un Theatre là-bas, & je vois icy un Banquet à faire nopces. Voila comme vous dépenſez voſtre bien; & c'eſt ainſi que vous feſtinez les Dames en mon abſence, & que vous leur donnez la Muſique & la Comedie, tandis que vous m'envoyez promener?

DORANTE.

Que voulez-vous dire, madame Jourdain? Et quelles fantaiſies ſont les voſtres, de vous aller mettre en teſte que voſtre Mary dépenſe ſon bien, & que c'eſt luy qui donne ce Régale à Madame? Apprenez que c'eſt moy, je vous prie; qu'il ne fait ſeulement que me preſter ſa maiſon, & que vous devriez un peu mieux regarder aux choſes que vous dites.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy, impertinente, c'eſt monſieur le Comte qui donne tout cecy à Madame, qui eſt une Perſonne de Qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maiſon, & de vouloir que je ſois avec luy.

MADAME JOURDAIN.

Ce ſont des chanſons que cela; je ſçay ce que je ſçay.

DORANTE.

Prenez, madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

MADAME JOURDAIN.

Je n'ay que faire de lunettes, Monſieur, & je vois aſſez clair. Il y a long-temps que je ſens les choſes, & je ne ſuis pas une beſte. Cela eſt fort vilain à vous, pour un grand Seigneur, de preſter la main, comme vous faites, aux ſottiſes de mon Mary. Et vous, Madame, pour une grand'Dame, cela n'eſt ny beau, ny honneſte à vous de mettre de la diſſention dans un ménage, & de ſouffrir que mon Mary ſoit amoureux de vous.

DORIMENE.

Que veut donc dire tout cecy? Allez, Dorante, vous vous mocquez, de m'expoſer aux ſottes viſions de cette extravagante.

DORANTE, *ſuivant Dorimene qui ſort.*

Madame, hola! Madame, où courez-vous?

MONSIEUR JOURDAIN.

Madame... Monſieur le Comte, faites-luy excuſes, & taſchez de la ramener.

SCENE III.

Madame Jourdain, Monſieur Jourdain, Laquais.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ha! Impertinente que vous eſtes, voila de vos beaux faits! Vous me venez faire des affronts devant tout le monde, & vous chaſſez de chez moy des Perſonnes de Qualité!

MADAME JOURDAIN.

Je me mocque de leur Qualité.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je ne ſçay qui me tient, maudite, que je ne vous fende la teſte avec les pieces du Repas que vous eſtes venuë troubler!

(*On oſte la Table.*)

MADAME JOURDAIN, *ſortant.*

Je me mocque de cela. Ce ſont mes droicts que je deffens, & j'auray pour moy toutes les femmes.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous faites bien d'éviter ma colere.

SCENE IV.

MONSIEUR JOURDAIN, *ſeul.*

Elle eſt arrivée là bien mal-heureuſement. J'eſtois en humeur de dire de jolies choſes; & jamais je ne m'eſtois ſenty tant d'eſprit. Qu'eſt-ce que c'eſt que cela?

SCENE V.

Covielle, déguiſé en Voyageur; *Laquais, Monſieur Jourdain.*

COVIELLE.

Monſieur, je ne ſçay pas ſi j'ay l'honneur d'eſtre connu de vous.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, Monſieur.

COVIELLE.

Je vous ay veu que vous n'eſtiez pas plus grand que cela.

MONSIEUR JOURDAIN.

Moy?

COVIELLE.

Oüy. Vous eſtiez le plus bel enfant du monde, & toutes les dames vous prenoient dans leurs bras pour vous baiſer.

MONSIEUR JOURDAIN.

Pour me baiſer?

COVIELLE.

Oüy. J'eſtois grand amy de feu monſieur voſtre Pere.

MONSIEUR JOURDAIN.

De feu monſieur mon Pere?

COVIELLE.

Oüy. C'eſtoit un fort honneſte Gentil-homme.

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment dites-vous?

COVIELLE.

Je dy que c'eſtoit un fort honneſte Gentil-homme.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mon Pere!

COVIELLE.

Oüy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous l'avez fort connu?

COVIELLE.

Aſſeurément.

MONSIEUR JOURDAIN.

Et vous l'avez connu pour Gentil-homme?

COVIELLE.

Sans doute.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je ne ſçay donc pas comment le monde eſt fait!

COVIELLE.

Comment?

MONSIEUR JOURDAIN.

Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a esté Marchand.

COVIELLE.

Luy, Marchand? C'est pure médisance, il ne l'a jamais esté. Tout ce qu'il faisoit, c'est qu'il estoit fort obligeant, fort officieux; & comme il se connoissoit fort bien en étoffes, il en alloit choisir de tous les costez, les faisoit apporter chez luy, & en donnoit à ses amis pour de l'argent.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je suis ravy de vous connoistre, afin que vous rendiez ce tesmoignage-là, que mon Pere estoit Gentil-homme.

COVIELLE.

Je le soûtiendray devant tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous m'obligerez. Quel sujet vous ameine?

COVIELLE.

Depuis avoir connu feu monsieur vostre Pere, honneste

Gentil-homme, comme je vous ay dit, j'ay voyagé par tout le Monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

Par tout le Monde?

COVIELLE.

Oüy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je penſe qu'il y a bien loin en ce Païs-là.

COVIELLE.

Aſſeurément. Je ne ſuis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours; &, par l'intereſt que je prens à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

Quelle?

COVIELLE.

Vous ſçavez que le Fils du Grand-Turc eſt icy?

MONSIEUR JOURDAIN.

Moy? Non.

COVIELLE.

Comment! Il a un train tout-à-fait magnifique; tout le

monde le va voir, & il a efté receu en ce Païs comme un Seigneur d'importance.

MONSIEUR JOURDAIN.

Par ma foy, je ne fçavois pas cela.

COVIELLE.

Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'eft qu'il eft amoureux de voftre Fille.

MONSIEUR JOURDAIN.

Le Fils du Grand-Turc?

COVIELLE.

Oüy; & il veut eftre voftre Gendre.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mon Gendre, le Fils du Grand-Turc!

COVIELLE.

Le Fils du Grand-Turc voftre Gendre. Comme je le fus voir, & que j'entens parfaitement fa langue, il s'entretint avec moy; &, aprés quelques autres difcours, il me dit : ***Acciam croc foler ouch alla moustaph gidelum amanahem varahini oussere carbulath?*** c'eft-à-dire « N'as-tu point veu une jeune belle Perfonne, qui eft la Fille de monfieur Jourdain, Gentil-homme parifien? »

MONSIEUR JOURDAIN.

Le Fils du Grand-Turc dit cela de moy?

COVIELLE.

Oüy. Comme je luy eus refpondu que je vous connoiffois particulierement, & que j'avois veu voftre Fille : *Ha!* (me dit-il) *Marababa fahem!* c'eft-à-dire « Ha! Que je fuis amoureux d'elle! »

MONSIEUR JOURDAIN.

Marababa fahem veut dire « Ha! Que je fuis amoureux d'elle! »

COVIELLE.

Oüy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Par ma foy, vous faites bien de me le dire; car, pour moy, je n'aurois jamais creu que *Marababa fahem* euft voulu dire « Ha! Que je fuis amoureux d'elle! » Voila une langue admirable, que ce turc!

COVIELLE.

Plus admirable qu'on ne peut croire. Sçavez-vous bien ce que veut dire *Cacaracamouchen*?

MONSIEUR JOURDAIN.

Cacaracamouchen? Non.

COVIELLE.

C'eſt-à-dire « Ma chere ame. »

MONSIEUR JOURDAIN.

Cacaracamouchen veut dire « Ma chere ame. » ?

COVIELLE.

Oüy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voila qui eſt merveilleux! *Cacaracamouchen* « Ma chere ame. » Diroit-on jamais cela? Voila qui me confond.

COVIELLE.

Enfin (pour achever mon Ambaſſade), il vient vous demander voſtre Fille en mariage; &, pour avoir un Beau-pere qui ſoit digne de luy, il veut vous faire *Mamamouchi*, qui eſt une certaine grande dignité de ſon Païs.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mamamouchi?

COVIELLE.

Oüy, *Mamamouchi* : c'eſt-à-dire en noſtre langue « Paladin ». Paladin, ce ſont de ces anciens... Paladin enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde; & vous irez de pair avec les plus grands Seigneurs de la terre.

MONSIEUR JOURDAIN.

Le Fils du Grand-Turc m'honore beaucoup ; & je vous prie de me mener chez luy, pour luy en faire mes remercîmens.

COVIELLE.

Comment ! Le voila qui va venir icy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il va venir icy ?

COVIELLE.

Oüy; & il ameine toutes chofes pour la Ceremonie de voftre dignité.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voila qui eft bien prompt.

COVIELLE.

Son amour ne peut fouffrir aucun retardement.

MONSIEUR JOURDAIN.

Tout ce qui m'embarraffe icy, c'eft que ma Fille eft une opiniaftre qui s'eft allé mettre dans la tefte un certain Cleonte, & elle jure de n'efpoufer perfonne que celuy-là.

COVIELLE.

Elle changera de ſentiment, quand elle verra le Fils du Grand-Turc ; & puis, il ſe rencontre icy une avanture merveilleuſe : c'eſt que le Fils du Grand-Turc reſſemble à ce Cleonte, à peu de choſe prés. Je viens de le voir, on me l'a montré ; & l'amour qu'elle a pour l'un pourra paſſer aiſément à l'autre, &... Je l'entens venir ; le voila.

SCENE VI.

Cleonte, en turc, avec *trois Pages* portant ſa veſte ; *Covielle*, *Monſieur Jourdain*.

CLEONTE.

Ambouſahim oqui boraf, Jordina, ſalamalequi.

COVIELLE, *à M. Jourdain.*

C'eſt-à-dire « Monſieur Jourdain, voſtre cœur ſoit toute l'année comme un roſier fleury ». Ce ſont façons de parler obligeantes de ces Païs-là.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je ſuis tres-humble ſerviteur de ſon Alteſſe Turque.

COVIELLE.

Carigar camboto ouſtin moraf.

CLEONTE.

Ouſtin yoc catamalequi baſum baſe alla moran!

COVIELLE.

Il dit « Que le Ciel vous donne la force des Lyons & la prudence des Serpens! »

MONSIEUR JOURDAIN.

Son Alteſſe Turque m'honore trop; & je luy ſouhaite toutes ſortes de proſperitez.

COVIELLE.

Oſſa binamen ſadoc baballi oracaf ouram.

CLEONTE.

Bel-men.

COVIELLE.

Il dit « Que vous alliez viſte avec luy vous préparer pour la Ceremonie, afin de voir en ſuite voſtre Fille, & de conclure le mariage. »

MONSIEUR JOURDAIN.

Tant de choſes en deux mots?

COVIELLE.

Oüy, la langue turque eſt comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez viſte où il ſouhaite.

SCENE VII.

COVIELLE, *seul.*

Ha! Ha! Ha! Ma foy, cela eſt tout-à-fait drôle. Quelle duppe! Quand il auroit appris ſon rolle par cœur, il ne pourroit pas le mieux joüer. Ha! Ha!

SCENE VIII.

Dorante, Covielle.

COVIELLE.

Je vous prie, Monſieur, de nous vouloir aider ceans dans une affaire qui s'y paſſe.

DORANTE.

Ha, ha, Covielle! Qui t'auroit reconnu? Comme te voila ajuſté!

COVIELLE.

Vous voyez. Ha! Ha!

DORANTE.

Dequoy ris-tu?

COVIELLE.

D'une choſe, Monſieur, qui le merite bien.

DORANTE.

Comment?

COVIELLE.

Je vous le donnerois en bien des fois, Monſieur, à deviner le ſtrategeſme dont nous nous ſervons auprés de monſieur Jourdain, pour porter ſon eſprit à donner ſa Fille à mon Maiſtre.

DORANTE.

Je ne devine point le ſtratageſme; mais je devine qu'il ne manquera pas de faire ſon effet, puis que tu l'entreprens.

COVIELLE.

Je ſçay, Monſieur, que la Beſte vous eſt connuë.

DORANTE.

Apprens-moy ce que c'eſt.

COVIELLE.

Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin, pour faire place à ce que j'apperçoy venir. Vous pourrez voir une partie de l'hiſtoire, tandis que je vous conteray le reſte.





CEREMONIE TURQUE

EN DANCE ET EN MUSIQUE

POUR ENNOBLIR LE BOURGEOIS.

Six Turcs dançans entr'eux gravement deux-à-deux, au son de tous les inſtrumens. Ils portent trois tapis fort longs dont ils font pluſieurs figures, &, à la fin de cette premiere Ceremonie, ils les levent fort haut; les Turcs muſiciens & autres Joüeurs d'inſtrumens paſſent par deſſous; quatre Derviches, qui accompagnent le MUPHTY, ferment cette marche.

Alors les Turcs eſtendent les tapis par terre, & ſe mettent deſſus à genoux; le MUPHTY eſt debout au milieu, qui fait une Invocation avec des contorſions & des grimaces, levant le menton, & remüant les mains contre ſa teſte, comme ſi c'eſtoient des aiſles. Les Turcs ſe proſternent juſqu'à terre, chantant *Alli*, puis ſe relevent chantant *Alla*; & continuant

alternativement jufqu'à la fin de l'Invocation, puis ils fe levent tous, chantant *Alla eckber*.

Alors les Derviches ameinent devant le MUPHTY le Bourgeois, veftu à la turque, razé, fans turban, fans fabre; auquel il chante gravement ces paroles.

LE MUPHTY.

Se ti fabir,
Te refpondir;
Se non fabir,
Tazir, tazir.

Mi ftar Muphty,
Ti qui ftar ti?
Non intendir:
Tazir, tazir.

Deux Derviches font retirer le Bourgeois; que le MUPHTY demande aux Turcs de quelle religion eft le Bourgeois, & chante.

Dice Turque qui ftar quifta.
Anabatifta, anabatifta?

LES TURCS refpondent.

Ioc.

LE MUPHTY.

Zuinglifta?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTY.

Coffita?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTY.

Uffita? Morifta? Fronifta?

LES TURCS.

Ioc. Ioc. Ioc.

LE MUPHTY repete.

Ioc. Ioc. Ioc.
Star pagana?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTY.

Luterana?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTY.

Puritana?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTY.

Bramina? Moffina? Zurina?

LES TURCS.

Ioc. Ioc. Ioc.

LE MUPHTY repete.

Ioc. Ioc. Ioc.
Mahametana, Mahametana?

LES TURCS.

Hey valla. Hey valla.

LE MUPHTY.

Como chamara? Como chamara?

LES TURCS.

Giourdina. Giourdina.

LE MUPHTY.

Giourdina?

Sautant & regardant de coſté & d'autre.

Giourdina! Giourdina! Giourdina!

LES TURCS repetent.

Giourdina, Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTY.

Mahameta per Giourdina
Mi pregar ſera e matina.

Voler far un paladina
De Giourdina, de Giourdina.
Dar turbanta, & dar scarrina
Con galera e brigantina
Per deffender Palestina.

Mahameta per Giourdina
Mi pregar sera e matina.
Voler far un paladina
De Giourdina, de Giourdina.

Aprés quoy le MUPHTY demande aux Turcs si le Bourgeois est ferme dans la religion mahometane, & leur chante ces paroles.

LE MUPHTY.

Star bon Turca Giourdina? (bis.)

LES TURCS.

Hey valla. Hey valla. (bis.)

LE MUPHTY chante & dance.

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

Aprés que le MUPHTY s'est retiré, les Turcs dancent & repetent les mesmes paroles.

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

Le MUPHTY revient avec son Turban de ceremonie, qui est d'une grosseur démesurée, garny de bougies allumées à quatre ou cinq rangs.

Deux Derviches l'accompagnent avec des Bonnets pointus, garnis auſſi de bougies allumées, portant l'Alcoran. Les deux autres Derviches ameinent le Bourgeois qui eſt tout eſpouvanté de cette Ceremonie, & le font mettre à genoux le dos tourné au MUPHTY; puis, le faiſant incliner juſques à mettre ſes mains par terre, ils luy mettent l'Alcoran ſur le dos, & le font ſervir de pulpitre au MUPHTY qui fait une Invocation burleſque, fronçant le ſourcil, & ouvrant la bouche ſans dire mot; puis, parlant avec vehemence, tantoſt radouciſſant ſa voix, tantoſt la pouſſant d'une enthouſiaſme à faire trembler, en ſe pouſſant les coſtes avec les mains, comme pour faire ſortir les paroles, frappant quelquefois les mains ſur l'Alcoran, & tournant les feüillets avec précipitation, & finit enfin en levant les bras, & criant à haute voix, *Hou!*

Pendant cette Invocation, les Turcs aſſiſtans chantent, *Hou, hou, hou*, inclinans à trois repriſes; puis, ſe relevent de meſme à trois repriſes, en chantant *Hou, hou, hou*. Et continuant alternativement pendant toute l'Invocation du MUPHTY.

Aprés que l'Invocation eſt finie, les Derviches oſtent l'Alcoran de deſſus le dos du Bourgeois, qui crie : Ouf! parce qu'il eſt las d'avoir eſté longtemps en cette poſture; puis ils le relevent.

LE MUPHTY, s'adreſſant au Bourgeois.

Ti non ſtar furba?

LES TURCS.

No. No. No.

LE MUPHTY.

Non ſtar forfanta?

LES TURCS.

No. No. No.

LE MUPHTY, aux Turcs.

Donar turbanta. Donar turbanta.

Et s'en va.

Les Turcs repetent tout ce que dit le MUPHTY, & donnent en dançant & en chantant le Turban au Bourgeois.

Le MUPHTY revient, & donne le Sabre au Bourgeois.

Ti ſtar nobile, non ſtar ſabbola?
Pigliar ſchiabbola.

Puis il ſe retire.

Les Turcs repetent les meſmes mots, mettant tous le ſabre à la main; & ſix d'entr'eux dancent au tour du Bourgeois, auquel ils feignent de donner pluſieurs coups de ſabre.

Le MUPHTY revient, & commande aux Turcs de baſtonner le Bourgeois, & chante ces paroles.

Dara, dara, baſtonnara, baſtonnara, baſtonnara.

Puis il ſe retire.

Les Turcs repetent les meſmes paroles, & donnent au Bourgeois pluſieurs coups de baſton en cadance.

LE MUPHTY revient & chante.

Non tener honta,
Queſta ſtar l'ultima affronta.

Les Turcs repetent les mefmes vers.

Le Muphty, au fon de tous les Inftrumens, recommence une Invocation, appuyé fur fes Derviches. Aprés toutes les fatigues de cette Ceremonie, les Derviches le foûtiennent par deffous les bras avec refpect; & tous les Turcs fautans, dançans & chantans au tour du Muphty, fe retirent au fon de plufieurs Inftrumens à la Turque.

LE MUPHTY.

Il fignor Chiacchierone.

QUATRE DERVICHES.

Meffieurs Morel, Gingant le cadet, Noblet & Philbert.

. SIX TURCS DANÇANT.

Meffieurs Beauchamp, Dolivet, La Pierre, Favier,
Mayeu & Chicanneau.

DOUZE TURCS CHANTANT ET JOÜEURS D'INSTRUMENS.

Meffieurs Le Gros, Eftival, Blondel,
Gingant l'aifné, Hedoüin, Rebel, Gillet, Fernon le cadet,
Bernard, Defchamps, Langez & Gaye.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Madame Jourdain, Monſieur Jourdain.

MADAME JOURDAIN.

HA, mon Dieu, miſericorde! Qu'eſt-ce que c'eſt donc que cela? Quelle figure! Eſt-ce un Momon que vous allez porter; & eſt-il temps d'aller en maſque? Parlez donc, qu'eſt-ce que c'eſt que cecy? Qui vous a fagotté comme cela?

MONSIEUR JOURDAIN.

Voyez l'impertinente, de parler de la ſorte à un *Mamamouchi*!

MADAME JOURDAIN.

Comment donc?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy, il me faut porter du respect maintenant; & l'on vient de me faire *Mamamouchi*.

MADAME JOURDAIN.

Que voulez-vous dire, avec vostre *Mamamouchi*?

MONSIEUR JOURDAIN.

Mamamouchi, vous dy-je. Je suis *Mamamouchi*.

MADAME JOURDAIN.

Quelle beste est-ce là?

MONSIEUR JOURDAIN.

Mamamouchi, c'est-à-dire en nostre langue, Paladin.

MADAME JOURDAIN.

Baladin! Estes-vous en âge de dancer des Ballets?

MONSIEUR JOURDAIN.

Quelle ignorante! Je dy Paladin : c'est une dignité dont on vient de me faire la Ceremonie.

MADAME JOURDAIN.

Quelle Ceremonie donc?

MONSIEUR JOURDAIN.

Mahameta per Jordina.

MADAME JOURDAIN.

Qu'eſt-ce que cela veut dire?

MONSIEUR JOURDAIN.

Jordina, c'eſt-à-dire, Jourdain.

MADAME JOURDAIN.

Hé bien, quoy, Jourdain?

MONSIEUR JOURDAIN.

Voler far un Paladina de Jordina.

MADAME JOURDAIN.

Comment?

MONSIEUR JOURDAIN.

Dar turbanta con galera.

MADAME JOURDAIN.

Qu'eſt-ce à dire cela?

MONSIEUR JOURDAIN.

Per deffender Paleſtina.

MADAME JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire?

MONSIEUR JOURDAIN.

Dara, dara baſtonnara.

MADAME JOURDAIN

Qu'eſt-ce donc que ce jargon-là?

MONSIEUR JOURDAIN.

Non tener honta, queſta ſtar l'ultima affronta.

MADAME JOURDAIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que tout cela?

MONSIEUR JOURDAIN, *dance & chante.*

Hou la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.
(Il tombe par terre.)

MADAME JOURDAIN.

Hélas, mon Dieu! Mon Mary eſt devenu fou!

MONSIEUR JOURDAIN, *ſe relevant & s'en allant.*

Paix, inſolente. Portez reſpect à monſieur le *Mamamouchi.*

MADAME JOURDAIN.

Où eſt-ce qu'il a donc perdu l'eſprit? Courons l'empeſcher de ſortir. Ha! Ha! Voicy juſtement le reſte de noſtre eſcu. Je ne voy que chagrin de tous les coſtez.

(*Elle ſort.*)

SCENE II.

Dorante, Dorimene.

DORANTE.

Oüy, Madame, vous verrez la plus plaiſante choſe qu'on puiſſe voir; & je ne croy pas que, dans tout le monde, il ſoit poſſible de trouver encore un homme auſſi fou que celuy-là. Et puis, Madame, il faut taſcher de ſervir l'amour de Cleonte, & d'appuyer toute ſa Maſcarade. C'eſt un fort galant homme, & qui merite que l'on s'intereſſe pour luy.

DORIMENE.

J'en fais beaucoup de cas, & il eſt digne d'une bonne fortune.

DORANTE.

Outre cela, nous avons icy, Madame, un Ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laiſſer perdre; & il faut bien voir ſi mon idée pourra réüſſir.

DORIMENE.

J'ay veu là des apprefts magnifiques; & ce font des chofes, Dorante, que je ne puis plus fouffrir. Oüy, je veux enfin vous empefcher vos profufions; &, pour rompre le cours à toutes les defpenfes que je vous voy faire pour moy, j'ay refolu de me marier promptement avec vous. C'en eft le vray fecret; & toutes ces chofes finiffent avec le mariage.

DORANTE.

Ha! Madame, eft-il poffible que vous ayez pù prendre, pour moy, une fi douce refolution!

DORIMENE.

Ce n'eft que pour vous empefcher de vous ruiner; &, fans cela, je voy bien qu'avant qu'il fuft peu, vous n'auriez pas un fou.

DORANTE.

Que j'ay d'obligation, Madame, aux foins que vous avez de conferver mon bien! Il eft entierement à vous, auffi bien que mon cœur; & vous en uferez de la façon qu'il vous plaira.

DORIMENE.

J'uferay bien de tous les deux. Mais voicy voftre homme : la figure en eft admirable.

SCENE III.

Monſieur Joürdain, Dorante, Dorimene.

DORANTE.

Monſieur, nous venons rendre hommage, Madame & moy, à voſtre nouvelle dignité, & nous réjoüir avec vous du mariage que vous faites de voſtre Fille avec le Fils du Grand-Turc.

MONSIEUR JOURDAIN, *aprés avoir fait les reverences à la Turque.*

Monſieur, je vous ſouhaite la force des ſerpens & la prudence des lyons.

DORIMENE.

J'ay eſté bien aiſe d'eſtre des premieres, Monſieur, à venir vous feliciter du haut degré de gloire où vous eſtes monté.

MONSIEUR JOURDAIN.

Madame, je vous ſouhaite toute l'année voſtre Roſier fleury. Je vous ſuis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent; & j'ay beaucoup de joye de vous voir revenuë icy, pour vous faire les tres-humbles excuſes de l'extravagance de ma Femme.

DORIMENE.

Cela n'eſt rien, j'excuſe en elle un pareil mouvement;

voſtre cœur luy doit eſtre précieux, & il n'eſt pas eſtrange que la poſſeſſion d'un homme comme vous puiſſe inſpirer quelques alarmes.

MONSIEUR JOURDAIN.

La poſſeſſion de mon cœur eſt une choſe qui vous eſt toute acquiſe.

DORANTE.

Vous voyez, Madame, que monſieur Jourdain n'eſt pas de ces gens que les proſperitez aveuglent; & qu'il ſçait, dans ſa grandeur, connoiſtre encore ſes amis.

DORIMENE.

C'eſt la marque d'une ame tout-à-fait genereuſe.

DORANTE.

Où eſt donc Son Alteſſe Turque? Nous voudrions bien, comme vos amis, luy rendre nos devoirs.

MONSIEUR JOURDAIN.

Le voila qui vient; & j'ay envoyé querir ma Fille pour luy donner la main.

SCENE IV.

Cleonte, habillé en turc; *Monsieur Jourdain*, *Dorante*, *Dorimene*.

DORANTE, *à Cleonte.*

Monſieur, nous venons faire la reverence à Voſtre Alteſſe, comme amis de monſieur voſtre Beau-Pere, & l'aſſeurer, avec reſpect, de nos tres-humbles ſervices.

MONSIEUR JOURDAIN.

Où eſt le Truchement, pour luy dire qui vous eſtes, & luy faire entendre ce que vous dites? Vous verrez qu'il vous reſpondra, & il parle turc à merveille. Holà! Où diantre eſt-il allé? (*A Cleonte.*) *Strouf, ſtrif, ſtrof, ſtraf.* Monſieur eſt un *grande Segnore, grande Segnore, grande Segnore*; & Madame, une *granda Dama, granda Dama, Ahy*! Luy, Monſieur, luy *Mamamouchi* françois; & Madame, *Mamamouchie* françoiſe. Je ne puis pas parler plus clairement. Bon, voicy l'Interprete.

SCENE V.

Covielle, déguiſé; *Cleonte*, *Monſieur Jourdain*, *Dorante*, *Dorimene*.

MONSIEUR JOURDAIN.

Où allez-vous donc? Nous ne ſçaurions rien dire ſans vous.

(*Monſtrant Cleonte.*) Dites-luy un peu que Monſieur & Madame ſont des Perſonnes de grande Qualité, qui luy viennent faire la reverence comme mes amis, & l'aſſeurer de leurs ſervices. (*A Dorimene & à Dorante.*) Vous allez voir comme il va reſpondre.

COVIELLE.

Alabala cruciam acci boram alabamen.

CLEONTE.

Catalequi tubal ourin ſoter amalouchan.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voyez-vous?

COVIELLE.

Il dit « Que la pluye des proſperitez arroſe en tout temps le jardin de voſtre Famille! »

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous l'avois bien dit, qu'il parle turc.

DORANTE.

Cela eſt admirable!

SCENE VI.

Lucile, Covielle, Cleonte, Monſieur Jourdain, Dorante, Dorimene.

MONSIEUR JOURDAIN.

Venez, ma Fille; approchez-vous, & venez donner voſtre main à Monſieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUCILE.

Comment, mon Pere! Comme vous voila fait! Eſt-ce une comedie que vous joüez?

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, non, ce n'eſt pas une comedie; c'eſt une affaire fort ſerieuſe, & la plus pleine d'honneur pour vous qui ſe peut ſouhaiter. (*Monſtrant Cleonte.*) Voila le Mary que je vous donne.

LUCILE.

A moy, mon Pere!

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy, à vous. Allons, touchez-luy dans la main, & rendez grace au Ciel de voſtre bon-heur.

LUCILE.

Je ne veux point me marier.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je le veux, moy, qui ſuis voſtre Pere.

LUCILE.

Je n'en feray rien.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ha, que de bruit! Allons, vous dy-je : ça, voſtre main.

LUCILE.

Non, mon Pere, je vous l'ay dit, il n'eſt point de pouvoir qui me puiſſe obliger à prendre un autre Mary que Cleonte; & je me reſoudray plûtoſt à toutes les extremitez, que de... (*Reconnoiſſant Cleonte.*) Il eſt vray que vous eſtes mon Pere; je vous dois entiere obeïſſance, & c'eſt à vous à diſpoſer de moy ſelon vos volontez.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ha! Je ſuis ravy de vous voir ſi promptement revenuë dans voſtre devoir; & voila qui me plaiſt, d'avoir une Fille obeïſſante.

SCENE DERNIERE.

Madame Jourdain, Lucile, Covielle, Cleonte, Monſieur Jourdain, Dorante, Dorimene.

MADAME JOURDAIN.

Comment donc? Qu'eſt-ce que c'eſt que cecy? On dit que vous voulez donner voſtre Fille en mariage à un Careſme-prenant?

MONSIEUR JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, impertinente? Vous venez toûjours meſler vos extravagances à toutes choſes, & il n'y a pas moyen de vous apprendre à eſtre raiſonnable.

MADAME JOURDAIN.

C'eſt vous qu'il n'y a pas moyen de rendre ſage, & vous allez de folie en folie. Quel eſt voſtre deſſein? Et que voulez-vous faire avec cét aſſemblage?

MONSIEUR JOURDAIN.

Je veux marier noſtre Fille avec le Fils du Grand-Turc.

MADAME JOURDAIN.

Avec le Fils du Grand-Turc?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy. Faites-luy faire vos complimens par le Truchement, que voila.

MADAME JOURDAIN.

Je n'ay que faire du Truchement; & je luy diray bien, moy-mefme, à fon nez, qu'il n'aura point ma Fille.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, encore une fois?

DORANTE.

Comment, madame Jourdain, vous vous oppofez à un bonheur comme celuy-là? Vous refufez Son Alteffe Turque pour Gendre?

MADAME JOURDAIN.

Mon dieu, Monfieur, meflez-vous de vos affaires!

DORIMENE.

C'eft une grande gloire, qui n'eft pas à rejetter.

MADAME JOURDAIN.

Madame, je vous prie auffi de ne vous point embarraffer de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE.

C'eſt l'amitié que nous avons pour vous, qui nous fait intereſſer dans vos avantages.

MADAME JOURDAIN.

Je me paſſeray bien de voſtre amitié.

DORANTE.

Voila voſtre Fille, qui conſent aux volontez de ſon Pere.

MADAME JOURDAIN.

Ma Fille conſent à épouſer un Turc?

DORANTE.

Sans doute.

MADAME JOURDAIN.

Elle peut oublier Cleonte?

DORANTE.

Que ne fait-on pas, pour eſtre Grand'dame!

MADAME JOURDAIN.

Je l'étranglerois de mes mains, ſi elle avoit fait un coup comme celuy-là!

MONSIEUR JOURDAIN.

Voila bien du caquet! Je vous dy que ce mariage-là se fera.

MADAME JOURDAIN.

Je vous dy, moy, qu'il ne se fera point.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ha! Que de bruit!

LUCILE.

Ma Mere!

MADAME JOURDAIN.

Allez. Vous estes une coquine.

MONSIEUR JOURDAIN.

Quoy! Vous la querellez de ce qu'elle m'obéït?

MADAME JOURDAIN.

Ouy. Elle est à moy, aussi bien qu'à vous.

COVIELLE.

Madame!

MADAME JOURDAIN.

Que me voulez-vous conter, vous?

COVIELLE.

Un mot.

MADAME JOURDAIN.

Je n'ay que faire de voftre mot.

COVIELLE.

Monfieur, fi elle veut efcouter une parole en particulier, je vous promets de la faire confentir à ce que vous voulez.

MADAME JOURDAIN.

Je n'y confentiray point.

COVIELLE.

Efcoutez-moy feulement.

MADAME JOURDAIN.

Non.

MONSIEUR JOURDAIN.

Efcoutez-le.

MADAME JOURDAIN.

Non : je ne veux pas l'efcouter.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il vous dira...

MADAME JOURDAIN.

Je ne veux point qu'il me dife rien.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voila une grande obftination de femme! Cela vous fera-t-il mal, de l'entendre?

COVIELLE.

Ne faites que m'efcouter; vous ferez aprés ce qu'il vous plaira.

MADAME JOURDAIN.

Hé bien, quoy?

COVIELLE, *bas, à Madame Jourdain.*

Il y a une heure, Madame, que nous vous faifons figne. Ne voyez-vous pas bien que tout cecy n'eft fait que pour nous ajufter aux vifions de voftre Mary? Que nous l'abufons fous ce déguifement, & que c'eft Cleonte luy-mefme qui eft le Fils du Grand-Turc?

MADAME JOURDAIN, *bas.*

Ha! Ha!

COVIELLE, *bas.*

Et moy, Covielle, qui fuis le Truchement?

MADAME JOURDAIN, *bas.*

Ha! Comme cela, je me rens.

COVIELLE, *bas*

Ne faites pas femblant de rien.

MADAME JOURDAIN, *haut.*

Ouy, voila qui eft fait; je confens au mariage.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ha! Voila tout le monde raifonnable. (*A Madame Jourdain.*) Vous ne vouliez pas l'efcouter. Je fçavois bien qu'il vous expliqueroit ce que c'eft que le Fils du Grand-Turc.

MADAME JOURDAIN.

Il me l'a expliqué comme il faut, & j'en fuis fatisfaite. Envoyons querir un Notaire.

DORANTE.

C'eſt fort bien dit. Et afin, Madame Jourdain, que vous puiſſiez avoir l'eſprit tout-à-fait content, & que vous perdiez aujourd'huy toute la jalouſie que vous pourriez avoir conceuë de monſieur voſtre Mary, c'eſt que nous nous ſervirons du meſme Notaire pour nous marier, Madame & moy.

MADAME JOURDAIN.

Je conſens auſſi à cela.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas, à Dorante.*

C'eſt pour luy faire accroire?

DORANTE, *bas, à Monſieur Jourdain.*

Il faut bien l'amuſer avec cette feinte.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas.*

Bon, bôn. (*Haut.*) Qu'on aille viſte querir le Notaire.

DORANTE.

Tandis qu'il viendra & qu'il dreſſera les Contracts, voyons noſtre Ballet, & donnons-en le divertiſſement à Son Alteſſe Turque.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'eſt fort bien aviſé. Allons prendre nos places.

MADAME JOURDAIN.

Et Nicole?

MONSIEUR JOURDAIN.

Je la donne au Truchement; & ma Femme, à qui la voudra.

COVIELLE.

Monſieur, je vous remercie. (*A part.*) Si l'on en peut voir un plus fou, je l'iray dire à Rome.

La Comedie finit par un petit Ballet qui avoit eſté preparé.





BALLET DES NATIONS.



PREMIERE ENTREE.

Un homme vient donner les Livres du Ballet ; qui, d'abord, eſt fatigué par une multitude de Gens de provinces differentes qui crient en muſique pour en avoir, & par trois Importuns qu'il trouve toûjours ſur ſes pas.

DIALOGUE DES GENS
qui en muſique demandent des Livres.

TOUS.



MOY Monſieur, à moy de grace, à moy Monſieur!
Un Livre, s'il vous plaiſt, à voſtre ſerviteur.

HOMME DU BEL AIR.

Monſieur, diſtinguez-nous parmy les Gens qui crient;
Quelques Livres icy, les Dames vous en prient.

AUTRE HOMME DU BEL AIR.

Hola ! Monſieur, Monſieur ! Ayez la charité
D'en jetter de noſtre coſté.

FEMME DU BEL AIR.

Mon Dieu ! Qu'aux perſonnes bien faites
On ſçait peu rendre honneur ceans !

AUTRE FEMME DU BEL AIR.

Ils n'ont des Livres & des Bancs
Que pour meſdames les Griſettes.

GASCON.

Aho ! L'Homme aux Libres, qu'on m'en vaille !
J'ay déja le poulmon uſé,
Bous boyez qué chacun mé raille ;
Et jé ſuis eſcandaliſé
De boir és mains de la Canaille
Ce qui m'eſt par bous refuſé.

AUTRE GASCON.

Hé ! Cadedis, Monſeu, boyez qui l'on puſt eſtre
Un Libret, je bous prie, au varon d'Asbarat.
Jé penſe, mordy, que le fat
N'a pas l'honnur dé mé conneſtre !

LE SUISSE.

Mon'-ſiur le Donneur de papieir,
Que veul dire ſty façon de ſifre?
Moy l'eſcorchair tout mon goſieir
A crieir,
Sans que je pouvre afoir ein Lifre;
Bardy, mon foy, Mon'-ſiur, je penſe fous l'eſtre ifre

VIEUX BOURGEOIS BABILLARD.

De tout cecy, franc & net,
Je ſuis mal ſatisfait;
Et cela ſans doute eſt laid,
Que noſtre Fille
Si bien faite & ſi gentille,
De tant d'amoureux l'objet,
N'ait pas à ſon ſouhait
Un Livre de Balet
Pour lire le ſujet
Du Divertiſſement qu'on fait,
Et que toute noſtre famille
Si proprement s'habille,
Pour eſtre placée au ſommet
De la Salle, où l'on met
Les gens de l'entriguet:
De tout cecy, franc & net,
Je ſuis mal ſatisfait
Et cela ſans doute eſt laid.

VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE.

Il eſt vray que c'eſt une honte,
Le ſang au viſage me monte,

Et ce Jetteur de vers, qui manque au capital,
L'entend fort mal.
C'eſt un brutal,
Un vray cheval,
Franc animal,
De faire ſi peu de compte
D'une Fille qui fait l'ornement principal
Du quartier du Palais Royal,
Et que ces jours paſſez un Comte
Fut prendre la premiere au bal.
Il l'entend mal.
C'eſt un brutal,
Un vray cheval,
Franc animal.

HOMMES ET FEMMES DU BEL AIR

Ha! quel bruit!
Quel fracas!
Quel cahos!
Quel meſlange!
Quelle confuſion!
Quelle cohuë eſtrange!
Quel déſordre!
Quel embarras!
On y ſeche,
L'on n'y tient pas.

GASCON.

Bentre, je ſuis à vout.

AUTRE GASCON.

J'enrage, Diou me damne !

SUISSE.

Ha ! Que ly faire faif dans ſty Sal de cians!

GASCON.

Jé murs!

AUTRE GASCON.

Jé pers la tramontane.

SUISSE.

Mon foy ! Moy le foudrois eſtre hors de dedans

VIEUX BOURGEOIS BABILLARD.

Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas.
On fait de nous trop peu de cas,
Et je ſuis las
De ce tracas :
Tout ce fracas,
Cét embarras,
Me peſe par trop ſur les bras

S'il me prend jamais envie
De retourner, de ma vie,
A Ballet ny Comedie,
Je veux bien qu'on m'eſtropie.

Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas.
On fait de nous trop peu de cas.

VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE.

Allons, mon mignon, mon Fils,
Regagnons noſtre logis,
Et ſortons de ce taudis
Où l'on ne peut eſtre aſſis ;
Ils feront bien ébobis
Quand ils nous verront partis.
Trop de confuſion regne dans cette Salle,
Et j'aimerois mieux eſtre au milieu de la Halle,
Si jamais je reviens à ſemblable Regale,
Je veux bien recevoir des ſoufflets plus de ſix.
Allons, mon mignon, mon Fils,
Regagnons noſtre logis,
Et ſortons de ce taudis,
Où l'on ne peut eſtre aſſis.

TOUS.

A moy Monſieur, à moy de grace, à moy Monſieur !
Un Livre, s'il vous plaiſt, à voſtre ſerviteur.

UN DONNEUR DE LIVRES, DANÇANT.

Monſieur Dolivet.

PREMIER HOMME DU BEL AIR, CHANTANT.

Monſieur Le Gros.

DEUXIESME HOMME DU BEL AIR, CHANTANT.

Monſieur Rebel.

TROISIESME HOMME DU BEL AIR, CHANTANT.

Monſieur Fernon.

PREMIER GASCON CHANTANT.

Monſieur Gaye.

SECOND GASCON CHANTANT.

Monſieur Gingan le cadet.

UN SUISSE CHANTANT.

Monſieur Philbert.

UN VIEUX BOURGEOIS BABILLARD, CHANTANT.

Monſieur Blondel.

UNE VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE.

Monſieur Langez.

TROUPPE DE SPECTATEURS CHANTANS.

Les ſieurs D'Eſtival, Hedoüin, Morel, Gingan l'aiſné, Gingan le cadet, Deſchamps, Gillet, Bernard, Noblet & quatre Pages de la Muſique.

FILLES COQUETTES.

Les ſieurs Jeannot, Pierrot, Renier & un page de la Chapelle.



DEUXIESME ENTRÉE.

Les trois Importuns dancent.

IMPORTUNS DANÇANS.

Meſſieurs Saint-André, La Pierre & Favier.



TROISIESME ENTRÉE.

ESPAGNOLS.

TROIS ESPAGNOLS CHANTENT ENSEMBLE.

Sé que me muero de amor,
Y ſolicito el dolor.

Aun muriendo de querer,
De tan buen ayre adolezco
Que es mas de lo que padezco
Lo que quiero padecer;
Y no pudiendo exceder
A mi deſeo el rigor.

Sé que me muero de amor,
Y ſolicito el dolor.

Liſonxeame la ſuerte
Con piedad tan advertida,
Que me aſſegura la vida
En el rieſgo de la muerte.
Vivir de ſu golpe fuerte
Es de mi ſalud primor.

Sé que me muero de amor,
Y ſolicito el dolor.

SIX ESPAGNOLS DANCENT.

LES TROIS ESPAGNOLS CHANTENT.

Ay! Que locura, con tanto rigor
Quexarſe de amor,
Del niño bonito
Que todo es dulzura!
Ay! Que locura!
Ay! Que locura!

LE PREMIER ESPAGNOL.

El dolor folicita,
El que al dolor fe da :
Y nadie de amor muere,
Sino quien no fabe amar.

DEUXIESME ET TROISIESME ESPAGNOLS.

Dulce muerte es el amor,
Con correfpondencia ygual ;
Y fi efta gozamos hoy,
Porque la quieres turbar ?

PREMIER ESPAGNOL.

Alegrefe Enamorado
Y tome mi parecer ;
Que en efto de querer,
Todo es hallar el vado.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Vaya, vaya, de fieftas !
Vaya, de bayle !
Alegria, alegria, alegria !
Que efto de dolor es fantafia.

PREMIER ESPAGNOL CHANTANT.

Monfieur Morel.

DEUXIESME ET TROISIESME ESPAGNOLS CHANTANS.

Meſſieurs Gillet & Martin.

SIX ESPAGNOLS DANÇANS.

Les ſieurs Dolivet, Le Chantre, Bonard, Leſtang, Iſaac & Joubert.

DEUX ESPAGNOLS DANÇANT ENSEMBLE.

Meſſieurs Beauchamp & Chicanneau.



QUATRIESME ENTRÉE.

ITALIENS.

Une Muſicienne italienne fait le premier Recit, dont voicy les paroles.

RECIT.

Di rigori armata il ſeno,
Contro amor mi ribellai;
Ma fui vinta in un baleno
In mirar duo vaghi rai.
Ahi! Che reſiſte poco,
Cor di gelo a ſtral di fuoco!

Ma ſi caro è'l mio tormento,
Dolce è ſi la piaga mia,
Ch'il penare è'l mio contento,
E'l ſanarmi è tirannia.
Ahi! Che più giova, è piace,
Quanto amor è più vivace!

Aprés l'Air que la Muſicienne a chanté, deux Scaramouches, deux Trivelins & un Harlequin repreſentent une Nuiɛ́t à la maniere des comediens italiens, en cadance.

Un Muſicien italien ſe joint à la Muſicienne italienne, & chante avec elle les paroles qui ſuivent.

LE MUSICIEN.

Bel tempo, che vola,
Rapiſce il contento :
D'amor nella ſcola
Si coglie il momento.

LA MUSICIENNE.

Infinchè florida
Ride l'età,
Che pur tropp' orrida
Da noi ſen và.

TOUS DEUX.

Sù cantiamo,
Sù godiamo
Ne' bei dì di gioventù;
Perduto ben non ſi racquiſta più.

LE MUSICIEN.

Pupilla ch'è vaga
Mill' alme incatena;
Fà dolce la piaga,
Felice la pena.

LA MUSICIENNE.

Ma poiche frigida
Langue l'età,
Più l'alma rigida
Fiamme non hà.

TOUS DEUX.

Sù cantiamo,
Sù godiamo
Ne' bei dì di gioventù;
Perduto ben non ſi racquiſta più.

Aprés le Dialogue italien, les Scaramouches & Trivelins dancent une Réjoüiſſance.

UNE ITALIENNE CHANTANT.

Mademoiſelle Hylaire.

UN ITALIEN CHANTANT

Monſieur Gaye.

DEUX SCARAMOUCHES DANÇANS.

Meſſieurs Beauchamp & Mayeu.

DEUX TRIVELINS DANÇANS.

Meſſieurs Magny & Foignard le cadet.

HARLEQUIN.

Dominique.



CINQUIESME ENTRÉE.

FRANÇOIS.

Deux muſiciens Poitevins dancent & chantent les paroles qui ſuivent.

PREMIER MENUET.

UN MUSICIEN.

Ha ! Qu'il fait beau dans ces boccages !
Ha ! Que le Ciel donne un beau jour !

AUTRE MUSICIEN.

Le roſſignol, ſous ces tendres feüillages,
Chante aux Echos ſon doux retour.
Ce beau ſéjour,
Ces doux ramages,
Ce beau ſéjour
Nous invite à l'amour.

SECOND MENUET.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Voy, ma Climene,
Voy ſous ce cheſne
S'entrebaiſer ces oyſeaux amoureux ;
Ils n'ont rien dans leurs vœux
Qui les geſne :
De leurs doux feux
Leur ame eſt pleine.
Qu'ils ſont heureux !
Nous pouvons tous deux,
Si tu le veux,
Eſtre comme eux.

Six autres François viennent aprés, veſtus galamment à la poitevine, trois en hommes, & trois en femmes ; accompagnez de huict Fluſtes & de Haut-bois, & dancent les menuets.

DEUX POITEVINS DANÇANS ET CHANTANS.

Meſſieurs Noblet & La Grille.

TROIS POITEVINS DANÇANS.

Meſſieurs La Pierre, Favier & Saint-André.

TROIS POITEVINES DANÇANTES.

Meſſieurs Favre, Foignard & Favier le jeune.



SIXIESME ENTRÉE.

Tout cela finit par le meſlange des trois Nations, & les applaudiſſemens en Dance & en Muſique de toute l'Aſſiſtance; qui chantent les deux vers qui ſuivent.

Quels ſpectacles charmans, quels plaiſirs gouſtons-nous!
Les Dieux meſmes, les Dieux n'en ont point de plus dous.



PSICHÉ

tragedie-ballet en cinq actes, en vers



REPRESENTÉE POUR LE ROY

dans la grande Salle des Machines du Palais des Tuilleries

en janvier 1671,

ET DONNÉE POUR LA PREMIERE FOIS AU PUBLIC

sur le theatre du Palais Royal,

le 24 juillet mesme année.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

Cét ouvrage n'eſt pas tout d'une main. Monſieur Quinault a fait les paroles qui s'y chantent en muſique, à la reſerve de la Plainte italienne. Monſieur de Moliere a dreſſé le plan de la Piece & reglé la diſpoſition, où il s'eſt plus attaché aux beautez & à la pompe du ſpectacle, qu'à l'exacte regularité. Quant à la verſification, il n'a pas eu le loiſir de la faire entiere. Le Carnaval approchoit, & les ordres preſſans du Roy, qui ſe vouloit donner ce magnifique Divertiſſement pluſieurs fois avant le Careſme, l'ont mis dans la neceſſité de ſouffrir un peu de ſecours. Ainſi, il n'y a que le Prologue, le premier Acte, la premiere Scene du ſecond, & la premiere du troiſieſme, dont les vers ſoyent de luy. Monſieur Corneille l'aiſné a employé une quinzaine au reſte ; & par ce moyen, Sa Majeſté s'eſt trouvée ſervie dans le temps qu'Elle l'avoit ordonné.





DESCRIPTION DE LA SALLE.

LE lieu deſtiné pour la repreſentation & pour les ſpectateurs de cet aſſemblage de tant de magnifiques divertiſſements eſt une Salle faite exprés pour les plus grandes feſtes, & qui ſeule peut paſſer pour un tres-ſuperbe ſpectacle. Sa longueur eſt de quarante toiſes ; elle eſt partagée en deux parties : l'une eſt pour le Theatre, & l'autre pour l'Aſſemblée. Cette derniere partie eſt celle que l'on void la premiere ; elle a des heautez qui amuſent agreablement les regards juſques au moment où la ſcene doit s'ouvrir. La face du Theatre, ainſi que les deux retours, eſt un grand ordre corinthien qui comprend toute la hauteur de l'Edifice. On entre dans le parterre par deux portes differentes, à droit & à gauche. Ces Entrées ont des deux coſtez des colomnes ſur des piez-d'eſtaux & des pilaſtres quarrez eſlevez à la hauteur du Theatre. On monte enſuite ſur un Haut-d'aix reſervé pour les places des Perſonnes Royales, & de ce qu'il y a de plus conſiderable à la Cour. Cét eſpace eſt bordé d'une baluſtrade par devant, & de degrez en amphi-theatre tout à l'entour. Des colomnes, poſées ſur le haut de ces degrez, ſoûtiennent des Galleries ſous leſquelles, entre les colomnes, on a placé des Balcons qui ſont ornez, ainſi que le plat-fond, de tout ce qui paroiſt dans la ſalle de ce que l'Architecture, la Sculpture, la Peinture, & la Dorure ont de plus beau, de plus riche & de plus eſclatant.

Trente luſtres qui éclairent la ſalle de l'Aſſemblée ſe hauſſent pour laiſſer la veuë du ſpectacle libre, dans le moment que la toile qui ferme le Theatre ſe leve.



LES PERSONNAGES DU PROLOGUE.

VENUS.
L'AMOUR, fon fils.
AEGIALE, } graces.
PHAENE, }
AMOURS qui accompagnent Venus.
FLORE.
NYMPHES DE FLORE.
VERTUMNE.
DRYADES, SYLVAINS, FAUNES.
PALAEMON.
FLEUVES, NAYADES.

La fcene reprefente fur le devant un lieu champeftre. Un peu plus loin, paroift un Port de mer fortifié de plufieurs tours; on void un grand nombre de vaiffeaux d'un cofté, & de l'autre une Ville d'une tres-vafte eftenduë. Dans l'enfoncement, un Rocher percé à jour, à travers duquel on void la mer en efloignement.



PSICHÉ

TRAGEDIE-BALLET.

PROLOGUE.

FLORE paroist au milieu du theatre, accompagnée de Vertumne, dieu des Arbres & des Fruits, & de Palaemon, dieu des Eaux. Chacun de ces Dieux conduit une trouppe de Divinitez : l'un meine à sa suite des Dryades & des Sylvains; & l'autre, des dieux des Fleuves & des Nayades.

FLORE *chante ce Recit, pour inviter Venus à descendre en terre.*

Ce n'est plus le temps de la guerre.
Le plus puissant des Rois
Interrompt ses explois
Pour donner la paix à la terre.

Defcendez, Mere des amours,
Venez nous donner de beaux jours.

Vertumne & Palaemon, avec les Divinitez qui les accompagnent, joignent leurs voix à celle de Flore, & chantent ces paroles.

CHOEUR

DE TOUTES LES DIVINITEZ DE LA TERRE ET DES EAUX,

compofé de Flore, Nymphes, Palaemon, Vertumne, Sylvains, Faunes, Dryades & Nayades.

Nous gouftons une paix profonde ;
Les plus doux Jeux font icy-bas ;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand ROY du monde.
Defcendez, Mere des amours,
Venez nous donner de beaux jours.

Il fe fait enfuite une Entrée de ballet, compofée de deux Dryades, quatre Sylvains, deux Fleuves, & deux Nayades. Aprés laquelle, Vertumne & Palaemon chantent ce Dialogue.

VERTUMNE.

Rendez-vous, Beautez cruelles,
Soûpirez à voftre tour.

PALAEMON.

Voicy la Reyne des belles,
Qui vient infpirer l'amour.

VERTUMNE.

Un bel Objet toûjours fevere
Ne fe fait jamais bien aimer.

PALAEMON.

C'eſt la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur acheve de charmer.

Ils repetent enſemble ces derniers vers.

C'eſt la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur acheve de charmer.

VERTUMNE.

Souffrons tous qu'Amour nous bleſſe;
Languiſſons, puis qu'il le faut.

PALAEMON.

Que ſert un cœur ſans tendreſſe?
Eſt-il un plus grand defaut?

VERTUMNE.

Un bel Objet toûjours ſevere
Ne ſe fait jamais bien aimer.

PALAEMON.

C'eſt la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur acheve de charmer.

Flore reſpond au Dialogue de Vertumne & de Palaemon par ce Menuet, & les autres Divinitez y meſlent leurs dances.

Eſt-on ſage,
Dans le bel âge,
Eſt-on ſage

De n'aimer pas?
Que ſans ceſſe
L'on ſe preſſe
De gouſter les plaiſirs icy-bas.
La ſageſſe
De la jeuneſſe,
C'eſt de ſçavoir joüir de ſes appas.

L'amour charme
Ceux qu'il deſarme;
L'amour charme
Cedons-luy tous.
Noſtre peine
Seroit vaine,
De vouloir reſiſter à ſes coups.
Quelque chaiſne
Qu'un amant prenne,
La liberté n'a rien qui ſoit ſi doux.

Une grande Machine deſcend du Ciel au milieu de deux autres plus petites. Elles ſont toutes trois enveloppées d'abord dans des nüages qui en deſcendant roulent, s'ouvrent, s'eſtendent, & occupent enfin toute la largeur du Theatre. On deſcouvre une des Graces dans chacune des petites Machines, & la plus grande eſt occupée par Venus & par ſon Fils, environnez de ſix Amours. Les Divinitez de la Terre & des Eaux recommencent de joindre toutes leurs voix, & continüent par leurs dances de luy teſmoigner la joye qu'elles reſſentent à ſon abord.

CHOEUR

DE TOUTES LES DIVINITEZ DE LA TERRE ET DES EAUX.

Nous gouſtons une paix profonde;
Les plus doux Jeux ſont icy-bas;

On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand ROY du monde.
Defcendez, Mere des amours,
Venez nous donner de beaux jours.

VENUS, *dans fa Machine.*

Ceffez, ceffez pour moy tous vos chants d'allegreffe :
De fi rares honneurs ne m'appartiennent pas,
Et l'hommage qu'icy voftre bonté m'adreffe
Doit eftre refervé pour de plus doux appas.

C'eft une trop vieille methode,
De me venir faire fa cour ;
Toutes les chofes ont leur tour,
Et Venus n'eft plus à la mode.
Il eft d'autres attraits naiffans
Où l'on va porter fes encens.

Pfiché, Pfiché la belle, aujourd'huy tient ma place ;
Déja tout l'Univers s'empreffe à l'adorer,
Et c'eft trop que, dans ma difgrace,
Je trouve encor quelqu'un qui me daigne honorer.
On ne balance point entre nos deux merites ;
A quitter mon party tout s'eft licentié,
Et du nombreux amas de Graces favorites
Dont je traifnois par tout les foins & l'amitié,
Il ne m'en eft refté que deux des plus petites,
Qui m'accompagnent par pitié.
Souffrez que ces demeures fombres
Preftent leur folitude aux troubles de mon cœur,
Et me laiffez parmy leurs ombres
Cacher ma honte & ma douleur.

Flore & les autres Deitez fe retirent, & Venus avec fa fuite fort de fa Machine.

AEGIALE.

Nous ne ſçavons, Déeſſe, comment faire,
Dans ce chagrin qu'on voit vous accabler :
Noſtre reſpect veut ſe taire,
Noſtre zéle veut parler.

VENUS.

Parlez ; mais ſi vos ſoins aſpirent à me plaire,
Laiſſez tous vos conſeils pour une autre ſaiſon,
Et ne parlez de ma colere
Que pour dire que j'ay raiſon.
C'eſtoit-là, c'eſtoit-là la plus ſenſible offence
Que ma Divinité puſt jamais recevoir :
Mais j'en auray la vangeance,
Si les Dieux ont du pouvoir.

PHAENE.

Vous avez plus que nous de clartez, de ſageſſe,
Pour juger ce qui peut eſtre digne de vous ;
Mais, pour moy, j'aurois creu qu'une grande Déeſſe
Devroit moins ſe mettre en courrous.

VENUS.

Et c'eſt-là la raiſon de ce courroux extreſme.
Plus mon rang a d'eſclat, plus l'affront eſt ſanglant ;
Et ſi je n'eſtois pas dans ce degré ſupreſme,
Le dépit de mon cœur ſeroit moins violent.
Moy, la Fille du Dieu qui lance le tonnerre,
Mere du Dieu qui fait aimer ;
Moy, les plus dous ſouhaits du Ciel & de la Terre,

Et qui ne fuis venuë au jour que pour charmer;
Moy, qui, par tout ce qui refpire,
Ay veu de tant de vœux encenfer mes autels,
Et qui de la Beauté, par des droicts immortels,
Ay tenu de tout temps le fouverain empire;
Moy, dont les yeux ont mis deux grandes Deïtez
Au point de me ceder le prix de la plus belle,
Je me voy ma victoire & mes droicts difputez
Par une chetive mortelle!
Le ridicule excés d'un fol enteftement
Va jufqu'à m'oppofer une petite fille!
Sur fes traits & les miens j'effuyray conftamment
Un temeraire jugement!
Et, du haut des Cieux où je brille,
J'entendray prononcer aux mortels prévenus:
Elle eft plus belle que Venus!

AEGIALE.

Voila comme l'on fait; c'eft le ftyle des hommes;
Ils font impertinens dans leurs comparaifons.

PHAENE.

Ils ne fçauroient loüer, dans le fiecle où nous fommes,
Qu'ils n'outragent les plus grands noms.

VENUS.

Ha! Que de ces trois mots la rigueur infolente
Vange bien Junon & Pallas,
Et confole leurs cœurs de la gloire efclatante
Que la fameufe Pomme acquit à mes appas!

Je les voy s'applaudir de mon inquietude,
Affecter à toute heure un ris malicieux,
Et, d'un fixe regard, chercher avec estude
Ma confusion dans mes yeux.
Leur triomphante joye, au fort d'un tel outrage,
Semble me venir dire, insultant mon courrous:
Vante, vante, Venus, les traits de ton visage!
Au jugement d'un seul tu l'emportas sur nous;
Mais, par le jugement de tous,
Une simple Mortelle a sur toy l'avantage.
Ha! Ce coup-là m'acheve, il me perce le cœur;
Je n'en puis plus souffrir les rigueurs sans égales;
Et c'est trop de surcroist à ma vive douleur
Que le plaisir de mes Rivales.
Mon Fils, si j'eus jamais sur toy quelque credit,
Et si jamais je te fus chere,
Si tu portes un cœur à sentir le dépit
Qui trouble le cœur d'une Mere
Qui si tendrement te cherit,
Employe, employe icy l'effort de ta puissance
A soûtenir mes interests;
Et fais à Psiché, par tes traits,
Sentir les traits de ma vangeance.
Pour rendre son cœur mal-heureux,
Prens celuy de tes traits le plus propre à me plaire,
Le plus empoisonné de ceux
Que tu lances dans ta colere.
Du plus bas, du plus vil, du plus affreux mortel,
Fais que jusqu'à la rage elle soit enflâmée,
Et qu'elle ait à souffrir le supplice cruel
D'aimer & n'estre point aimée.

L'AMOUR.

Dans le monde on n'entend que plaintes de l'Amour,
On m'impute par tout mille fautes commifes,
Et vous ne croiriez point le mal & les fottifes
Que l'on dit de moy chaque jour.
Si pour fervir voftre colere...

VENUS.

Va, ne refifte point aux fouhaits de ta Mere;
N'applique tes raifonnemens
Qu'à chercher les plus prompts momens
De faire un facrifice à ma gloire outragée.
Pars, pour toute refponfe à mes empreffemens,
Et ne me revoy point que je ne fois vangée.

L'Amour s'envole, & Venus fe retire avec les Graces.

VENUS.

Mademoifelle De Brie.

UN AMOUR.

La Thorilliere le fils.

SIX AMOURS.

Thorillon, Barillonet, Pierre Lionnois, Maugé,
Dauphin & Duchefne.

DEUX GRACES.

Mefdemoifelles La Thorilliere & Du Croify.

FLORE.

Mademoifelle Hylaire.

NYMPHES DE FLORE QUI CHANTENT.

Mademoifelle Desfronteaux.
Meffieurs Gingan cadet, Langez, Gillet, Oudot & Jeannot.

VERTUMNE.

Monfieur de la Grille.

PALAEMON.

Monfieur Gaye.

SUITE DE VERTUMNE ET DE PALAEMON.

SYLVAINS.

Meffieurs Legros, Hedoüin, Beaumont, Fernon l'aifné, Fernon le cadet, Rebel, Serignan & Lemaire.

FLEUVES.

Meffieurs Bony, Deftival, Dom, Gingan l'aifné, Morel, Defchamps, Bernard, Roffignol, Bomaviel & Miracle.

NAYADES.

Les ſieurs Thierry, La Montagne, Mathieu, Perchot, Pierrot & Renier.

DANCEURS.

QUATRE DRYADES.

Meſſieurs Delorge, Bonnard, Chauveau & Favre.

QUATRE SYLVAINS.

Meſſieurs Chicanneau, La Pierre, Favier & Magny.

QUATRE FLEUVES.

Meſſieurs Beauchamp, Mayeu, Des Broſſes & Saint-André le cadet.

QUATRE NAYADES.

Meſſieurs Leſtang, Arnal, Favier le cadet & Foignard le cadet.

FIN DU PROLOGUE.



LES PERSONNAGES DE LA TRAGEDIE.

JUPITER.
VENUS.
L'AMOUR, ſon fils.
ZEPHIRE.

AEGIALE, PHAENE,	graces.

LE DIEU D'UN FLEUVE.
LE ROY, pere de Pſiché.
PSICHÉ.

AGLAURE, CIDIPPE,	ſœurs de Pſiché.
CLEOMENE, AGENOR,	princes, amans de Pſiché.

LYCAS, capitaine des gardes du Roy.
DEUX SUIVANS.
DEUX PAGES.

DIVINITEZ DE L'OLYMPE ET DES ENFERS;
SATYRES, MENADES, MUSICIENS,
ET AUTRES PERSONNAGES DES INTERMEDES
ET DU BALLET FINAL.



ACTE I.

La ſcene eſt changée en une grande Allée de cyprés, où l'on deſcouvre des deux coſtez des tombeaux ſuperbes des anciens Rois de la famille de Pſiché. Cette decoration eſt coupée dans le fond par un magnifique Arc de triomphe, au travers duquel on void un eſloignement de la meſme Allée qui s'eſtend juſqu'à perte de veuë.

SCENE PREMIERE.

Aglaure, Cidippe.

AGLAURE.


L eſt des maux, ma Sœur, que le ſilence aigrit:
Laiſſons, laiſſons parler mon chagrin & le voſtre,
Et de nos cœurs l'un à l'autre
Exhalons le cuiſant dépit.

Nous nous voyons fœurs d'infortune;
Et la voftre & la mienne ont un fi grand rapport.
Que nous pouvons mefler toutes les deux en une,
Et, dans noftre jufte tranfport,
Murmurer à plainte commune
Des cruautez de noftre fort.
Quelle fatalité fecrette,
Ma Sœur, soûmet tout l'Univers
Aux attraits de noftre Cadette,
Et de tant de Princes divers
Qu'en ces lieux la fortune jette,
N'en prefente aucun à nos fers?
Quoy! Voir de toutes parts, pour luy rendre les armes,
Les cœurs fe precipiter,
Et paffer devant nos charmes
Sans s'y vouloir arrefter!
Quel fort ont nos yeux en partage,
Et qu'eft-ce qu'ils ont fait aux Dieux,
De ne joüir d'aucun hommage
Parmy tous ces tributs de foûpirs glorieux,
Dont le fuperbe avantage
Fait triompher d'autres yeux?
Eft-il pour nous, ma Sœur, de plus rude difgrace,
Que de voir tous les cœurs mefprifer nos appas,
Et l'heureufe Pfiché joüir avec audace
D'une foule d'amans attachez à fes pas?

CIDIPPE.

Ha, ma Sœur! C'eft une avanture
A faire perdre la raifon;
Et tous les maux de la nature
Ne font rien en comparaifon.

AGLAURE.

Pour moy, j'en fuis fouvent jufqu'à verfer des larmes.
Tout plaifir, tout repos par-là m'eft arraché;
Contre un pareil malheur ma conftance eft fans armes.
Toûjours à ce chagrin mon efprit attaché
Me tient devant les yeux la honte de nos charmes,
Et le triomphe de Pfiché.
La nuict, il m'en repaffe une idée eternelle,
Qui fur toute chofe prévaut.
Rien ne me peut chaffer cette image cruelle;
Et, dés qu'un doux fommeil me vient délivrer d'elle,
Dans mon efprit, auffi-toft,
Quelque fonge la rappelle,
Qui me réveille en furfaut.

CIDIPPE.

Ma Sœur, voila mon martire:
Dans vos difcours je me voy;
Et vous venez-là de dire
Tout ce qui fe paffe en moy.

AGLAURE.

Mais encor, raifonnons un peu fur cette affaire.
Quels charmes fi puiffans en elle font épars?
Et par où, dites-moy, du grand fecret de plaire,
L'honneur eft-il acquis à fes moindres regards?
Que voit-on dans fa perfonne,
Pour infpirer tant d'ardeurs?
Quel droit de beauté luy donne
L'empire de tous les cœurs?

Elle a quelques attraits, quelque efclat de jeuneffe :
On en tombe d'accord, je n'en difconviens pas;
Mais luy cede-t-on fort pour quelque peu d'aifneffe,
Et fe voit-on fans appas?
Eft-on d'une figure à faire qu'on fe raille?
N'a-t-on point quelques traits & quelques agrémens?
Quelque teint, quelques yeux, quelque air & quelque taille
A pouvoir dans nos fers jetter quelques amans?
Ma Sœur, faites-moy la grace
De me parler franchement:
Suis-je faite d'un air, à voftre jugement,
Que mon merite au fien doive ceder la place?
Et, dans quelque ajuftement,
Trouvez-vous qu'elle m'efface?

CIDIPPE.

Qui? Vous, ma Sœur? Nullement.
Hier, à la chaffe, prés d'elle,
Je vous regarday long-temps:
Et, fans vous donner d'encens,
Vous me paruftes plus belle.
Mais, moy, dites, ma Sœur, fans me vouloir flater,
Sont-ce des vifions que je me mets en tefte,
Quand je me croy taillée à pouvoir meriter
La gloire de quelque conquefte?

AGLAURE.

Vous, ma Sœur? Vous avez, fans nul déguifement.
Tout ce qui peut caufer une amoureufe flâme.
Vos moindres actions brillent d'un agrément
Dont je me fens toucher l'ame;
Et je ferois voftre amant,
Si j'eftois autre que femme.

CIDIPPE.

D'où vient donc qu'on la voit l'emporter ſur nous deux;
Qu'à ſes premiers regards les cœurs rendent les armes,
Et que d'aucun tribut de ſoûpirs & de vœux
On ne fait honneur à nos charmes?

AGLAURE.

Toutes les Dames, d'une voix,
Trouvent ſes attraits peu de choſe;
Et du nombre d'Amans qu'elle tient ſous ſes loix,
Ma Sœur, j'ay deſcouvert la cauſe.

CIDIPPE.

Pour moy, je la devine; & l'on doit préſumer
Qu'il faut que là-deſſous ſoit caché du miſtere.
Ce ſecret de tout enflâmer
N'eſt point de la nature un effect ordinaire:
L'art de la Theſſalie entre dans cette affaire;
Et quelque main a ſceu, ſans doute, luy former
Un charme pour ſe faire aimer.

AGLAURE.

Sur un plus fort appuy ma croyance ſe fonde;
Et le charme qu'elle a pour attirer les cœurs,
C'eſt un air en tout temps deſarmé de rigueurs;
Des regards careſſans que la bouche ſeconde,
Un ſoûris chargé de douceurs,
Qui tend les bras à tout le monde
Et ne vous promet que faveurs.

Noſtre gloire n'eſt plus aujourd'huy conſervée;
Et l'on n'eſt plus au temps de ces nobles fiertez
Qui, par un digne eſſay d'illuſtres cruautez,
Vouloient voir d'un amant la conſtance eſprouvée.
De tout ce noble orgueil, qui nous ſeyoit ſi bien,
On eſt bien deſcendu, dans le ſiecle où nous ſommes:
Et l'on en eſt reduite à n'eſperer plus rien,
A moins que l'on ſe jette à la teſte des hommes.

CIDIPPE.

Oüy, voila le ſecret de l'affaire; & je voy
Que vous le prenez mieux que moy.
C'eſt pour nous attacher à trop de bienſeance,
Qu'aucun amant, ma Sœur, à nous ne veut venir;
Et nous voulons trop ſoûtenir
L'honneur de noſtre ſexe & de noſtre naiſſance.
Les hommes maintenant aiment ce qui leur rit;
L'eſpoir, plus que l'amour, eſt ce qui les attire;
Et c'eſt par là que Pſiché nous ravit
Tous les amans qu'on voit ſous ſon empire.
Suivons, ſuivons l'exemple, ajuſtons-nous au temps:
Abaiſſons-nous, ma Sœur, à faire des avances,
Et ne ménageons plus de triſtes bienſeances
Qui nous oſtent les fruits du plus beau de nos ans.

AGLAURE.

J'approuve la penſée; & nous avons matiere
D'en faire l'épreuve premiere
Aux deux Princes qui ſont les derniers arrivez.
Ils ſont charmans, ma Sœur; & leur perſonne entiere
Me... Les avez-vous obſervez?

CIDIPPE.

Ha! Ma Sœur, ils font faits tous deux d'une maniere
Que mon ame... Ce font deux Princes achevez.

AGLAURE.

Je trouve qu'on pourroit rechercher leur tendreffe
Sans fe faire des-honneur.

CIDIPPE.

Je trouve que, fans honte, une belle Princeffe
Leur pourroit donner fon cœur.

SCENE II.

Cleomene, Agenor, Aglaure, Cidippe.

AGLAURE, *à part.*

Les voicy tous deux, & j'admire
Leur air & leur ajuftement.

CIDIPPE, *à Aglaure.*

Ils ne démentent nullement
Tout ce que nous venons de dire.

AGLAURE.

D'où vient, Princes, d'où vient que vous fuyez ainfy?
Prenez-vous l'efpouvante en nous voyant pareftre?

CLEOMENE.

On nous faifoit croire qu'icy
La princeffe Pfiché, Madame, pourroit eftre.

AGLAURE.

Tous ces lieux n'ont-ils rien d'agreable pour vous,
Si vous ne les voyez ornez de fa prefence?

AGENOR.

Ces lieux peuvent avoir des charmes affez dous;
Mais nous cherchons Pfiché dans noftre impatience.

CIDIPPE.

Quelque chofe de bien preffant
Vous doit à la chercher pouffer tous deux, fans doute.

CLEOMENE.

Le motif eft affez puiffant,
Puis que noftre fortune enfin en dépend toute.

AGLAURE.

Ce feroit trop à nous, que de nous informer
Du fecret que ces mots nous peuvent enfermer.

CLEOMENE.

Nous ne pretendons point en faire de miftere :
Auffi bien, mal-gré nous, paroiftroit-il au jour;
Et le fecret ne dure guere,
Madame, quand c'eft de l'amour.

CIDIPPE.

Sans aller plus avant, Princes, cela veut dire
Que vous aimez Pſiché tous deux.

AGENOR.

Tous deux ſoûmis à ſon empire,
Nous allons, de concert, luy découvrir nos feux.

AGLAURE.

C'eſt une nouveauté, ſans doute, aſſez bizarre,
Que deux Rivaux ſi bien unis.

CLEOMENE.

Il eſt vray que la choſe eſt rare,
Mais non pas impoſſible à deux parfaits Amis.

CIDIPPE.

Eſt-ce que dans ces lieux il n'eſt qu'elle de belle?
Et n'y trouvez-vous point à ſeparer vos vœux?

AGLAURE.

Parmy l'eſclat du ſang, vos yeux n'ont-ils veu qu'elle
A pouvoir meriter vos feux?

CLEOMENE.

Eſt-ce que l'on conſulte au moment qu'on s'enflâme?
Choiſit-on qui l'on veut aimer?
Et, pour donner toute ſon ame,
Regarde-t-on quel droit on a de nous charmer?

AGENOR.

Sans qu'on ait le pouvoir d'élire,
On fuit, dans une telle ardeur,
Quelque chofe qui nous attire :
Et, lors que l'amour touche un cœur,
On n'a point de raifon à dire.

AGLAURE.

En verité, je plains les fafcheux embarras
Où je voy que vos cœurs fe mettent.
Vous aimez un Objet dont les rians appas
Mefleront des chagrins à l'efpôir qu'ils vous jettent;
Et fon cœur ne vous tiendra pas
Tout ce que fes yeux vous promettent.

CIDIPPE.

L'efpoir qui vous appelle au rang de fes Amans
Trouvera du mécompte aux douceurs qu'elle eftale;
Et c'eft pour effuyer de tres-fafcheux momens,
Que les foudains retours de fon ame inégale.

AGLAURE.

Un clair difcernement de ce que vous valez
Nous fait plaindre le fort où cét amour vous guide;
Et vous pouvez trouver tous deux, fi vous voulez,
Avec autant d'attraits, une ame plus folide.

CIDIPPE.

Par un chois plus dous de moitié,
Vous pouvez de l'amour fauver voftre amitié;

Et l'on voit en vous deux un merite ſi rare,
Qu'un tendre avis veut bien prevenir, par pitié,
Ce que voſtre cœur ſe prepare.

CLEOMENE.

Cét avis genereux fait, pour nous, eſclater
Des bontez qui nous touchent l'ame;
Mais le Ciel nous réduit à ce malheur, Madame,
De ne pouvoir en profiter.

AGENOR.

Voſtre illuſtre pitié veut en vain nous diſtraire
D'un amour dont tous deux nous redoutons l'effet;
Ce que noſtre amitié, Madame, n'a pas fait,
Il n'eſt rien qui le puiſſe faire.

CIDIPPE.

Il faut que le pouvoir de Pſiché... La voicy.

SCENE III.

Pſiché, Cleomene, Agenor, Aglaure, Cidippe.

CIDIPPE.

Venez joüir, ma Sœur, de ce qu'on vous appreſte.

AGLAURE.

Preparez vos attraits à recevoir icy
Le triomphe nouveau d'une illuſtre conqueſte.

CIDIPPE.

Ces Princes ont tous deux ſi bien ſenty vos coups,
Qu'à vous le découvrir leur bouche ſe diſpoſe.

PSICHÉ.

Du ſujet qui les tient ſi reſveurs parmy nous
Je ne me croyois pas la cauſe;
Et j'aurois creu toute autre choſe,
En les voyant parler à vous.

AGLAURE.

N'ayant ny beauté, ny naiſſance
A pouvoir meriter leur amour & leurs ſoins,
Ils nous favoriſent au moins
De l'honneur de la confidence.

CLEOMENE, *à Pſiché.*

L'aveu qu'il nous faut faire à vos divins appas
Eſt ſans doute, Madame, un aveu temeraire:
Mais tant de cœurs, prés du trépas,
Sont par de tels aveus forcez à vous déplaire,
Que vous eſtes reduite à ne les punir pas
Des foudres de voſtre colere.
Vous voyez en nous deux Amis
Qu'un doux rapport d'humeurs ſceut joindre dés l'enfance;
Et ces tendres liens ſe ſont veus affermis
Par cent combats d'eſtime & de reconnoiſſance.
Du Deſtin ennemy les aſſauts rigoureux,

Les mefpris de la mort, & l'afpect des fupplices,
Par d'illuftres efclats de mutuels offices
Ont de noftre amitié fignalé les beaux nœuds :
Mais, à quelques effais qu'elle fe foit trouvée,
Son grand triomphe eft en ce jour ;
Et rien ne fait tant voir fa conftance efprouvée,
Que de fe conferver au milieu de l'amour.
Oüy, mal-gré tant d'appas, fon illuftre conftance
Aux loix qu'elle nous fait a foûmis tous nos vœux ;
Elle vient, d'une douce & pleine déference,
Remettre à voftre chois le fuccés de nos feux ;
Et, pour donner un poids à noftre concurrence,
Qui des raifons d'Eftat entraifne la balance
Sur le chois de l'un de nous deux,
Cette mefme amitié s'offre, fans répugnance,
D'unir nos deux Eftats au fort du plus heureux.

AGENOR.

Oüy, de ces deux Eftats, Madame,
Que fous voftre heureux chois nous nous offrons d'unir,
Nous voulons faire à noftre flâme
Un fecours pour vous obtenir.
Ce que, pour ce bon-heur, prés du Roy voftre pere
Nous nous facrifions tous deux,
N'a rien de difficile à nos cœurs amoureux :
Et c'eft au plus heureux faire un don neceffaire
D'un pouvoir dont le mal-heureux,
Madame, n'aura plus affaire.

PSICHE.

Le chois que vous m'offrez, Princes, monftre à mes yeux

Dequoy remplir les vœux de l'ame la plus fiere;
Et vous me le parez tous deux d'une maniere
Qu'on ne peut rien offrir qui ſoit plus precieux.
Vos feux, voſtre amitié, voſtre vertu ſupreſme,
Tout me releve en vous l'offre de voſtre foy,
Et j'y vois un merite à s'oppoſer luy-meſme
A ce que vous voulez de moy.
Ce n'eſt pas à mon cœur qu'il faut que je défere,
Pour entrer ſous de tels liens;
Ma main, pour ſe donner, attend l'ordre d'un Pere,
Et mes Sœurs ont des droits qui vont devant les miens.
Mais, ſi l'on me rendoit ſur mes vœux abſoluë,
Vous y pourriez avoir trop de part à la fois;
Et toute mon eſtime, entre vous ſuſpenduë,
Ne pourroit ſur aucun laiſſer tomber mon chois.
A l'ardeur de voſtre pourſuite
Je reſpondrois aſſez de mes vœux les plus dous;
Mais c'eſt, parmy tant de merite,
Trop que deux cœurs pour moy, trop peu qu'un cœur pour vous.
De mes plus dous ſouhaits j'aurois l'ame geſnée
A l'effort de voſtre amitié;
Et j'y voy l'un de vous prendre une Deſtinée
A me faire trop de pitié.
Oüy, Princes, à tous ceux dont l'amour ſuit le voſtre,
Je vous prefererois tous deux avec ardeur,
Mais je n'aurois jamais le cœur
De pouvoir preferer l'un de vous deux à l'autre.
A celuy que je choiſirois,
Ma tendreſſe ſeroit un trop grand ſacrifice;
Et je m'imputerois à barbare injuſtice
Le tort qu'à l'autre je ferois.
Oüy, tous deux vous brillez de trop de grandeur d'ame.
Pour en faire aucun mal-heureux;

Et vous devez chercher dans l'amoureuſe flâme
Le moyen d'eſtre heureux tous deux.
Si voſtre cœur me conſidere
Aſſez, pour me ſouffrir de diſpoſer de vous,
J'ay deux Sœurs capables de plaire,
Qui peuvent bien vous faire un Deſtin aſſez dous;
Et l'amitié me rend leur perſonne aſſez chere
Pour vous ſouhaiter leurs Eſpous.

CLEOMENE.

Un cœur dont l'amour eſt extreſme
Peut-il bien conſentir, helas,
D'eſtre donné par ce qu'il aime!
Sur nos deux cœurs, Madame, à vos divins appas
Nous donnons un pouvoir ſupreſme;
Diſpoſez-en pour le treſpas :
Mais pour une autre que vous-meſme,
Ayez cette bonté de n'en diſpoſer pas.

AGENOR.

Aux Princeſſes, Madame, on feroit trop d'outrage;
Et c'eſt pour leurs attraits un indigne partage
Que les reſtes d'une autre ardeur.
Il faut d'un premier feu la pureté fidelle,
Pour aſpirer à cét honneur
Où voſtre bonté nous appelle;
Et chacune merite un cœur
Qui n'ait ſoûpiré que pour elle.

AGLAURE.

Il me ſemble, ſans nul courrous,

Qu'avant que de vous en deffendre,
Princes, vous deviez bien attendre
Qu'on se fust expliqué sur vous.
Nous croyez-vous un cœur si facile & si tendre?
Et lors qu'on parle icy de vous donner à nous,
Sçavez-vous si l'on veut vous prendre?

CIDIPPE.

Je pense que l'on a d'assez hauts sentimens
Pour refuser un cœur qu'il faut qu'on sollicite,
Et qu'on ne veut devoir qu'à son propre merite
La conqueste de ses amans.

PSICHÉ.

J'ay creu pour vous, mes Sœurs, une gloire assez grande,
Si la possession d'un merite si haut...

SCENE IV.

Lycas, Psiché, Cleomene, Agenor, Aglaure, Cidippe.

LYCAS, *à Psiché.*

Ha! Madame!

PSICHE.

Qu'as-tu?

LYCAS.

Le Roy...

PSICHÉ.

Quoy?

LYCAS.

Vous demande.

PSICHÉ.

De ce trouble ſi grand que ſaut-il que j'attende?

LYCAS.

Vous ne le ſçaurez que trop toſt.

PSICHÉ.

Helas! Que pour le Roy tu me donnes à craindre!

LYCAS.

Ne craignez que pour vous; c'eſt vous que l'on doit plaindre.

PSICHE.

C'eſt pour loüer le Ciel, & me voir hors d'effroy,
De ſçavoir que je n'aye à craindre que pour moy.
Mais appren-moy, Lycas, le ſujet qui te touche.

LYCAS.

Souffrez que j'obeïſſe à qui m'envoye icy,
Madame, & qu'on vous laiſſe apprendre de ſa bouche
Ce qui peut m'affliger ainſy.

PSICHÉ.

Allons ſçavoir ſurquoy l'on craint tant ma foibleſſe.

SCENE V.

Lycas, Aglaure, Cidippe.

AGLAURE.

Si ton ordre n'eſt pas juſqu'à nous eſtendu,
Dy-nous quel grand mal-heur nous couvre ta triſteſſe.

LYCAS.

Helas! Ce grand mal-heur, dans la Cour reſpandu,
Voyez-le vous-meſme, Princeſſe,
Dans l'Oracle qu'au Roy les Deſtins ont rendu.
Voicy ſes propres mots que la douleur, Madame,
A gravez au fond de mon ame.

Que l'on ne penſe nullement
A vouloir de Pſiché conclure l'hymenée;
Mais qu'au ſommet d'un Mont elle ſoit promptement
En pompe funebre menée,
Et que, de tous abandonnée,
Pour eſpous elle attende en ces lieux conſtamment
Un Monſtre dont on a la veuë empoiſonnée,
Un Serpent qui reſpand ſon venin en tous lieux,
Et trouble dans ſa rage & la terre & les cieux.

Aprés un arreſt ſi ſevere,
Je vous quitte, & vous laiſſe à juger entre vous
Si, par de plus cruels & plus ſenſibles coups,
Tous les Dieux nous pouvoient expliquer leur colere.

SCENE VI.

Aglaure, Cidippe.

CIDIPPE.

Ma Sœur, que fentez-vous à ce foudain mal-heur
Où nous voyons Pfiché par les Deftins plongée?

AGLAURE.

Mais vous, que fentez-vous, ma Sœur?

CIDIPPE.

A ne vous point mentir, je fens que, dans mon cœur,
Je n'en fuis pas trop affligée.

AGLAURE.

Moy, je fens quelque chofe au mien
Qui reffemble affez à la joye.
Allons, le Deftin nous envoye
Un mal que nous pouvons regarder comme un bien.





PREMIER INTERMEDE.

La ſcene eſt changée en des Rochers affreux, & fait voir en eſloignement une Grotte effroyable.

C'eſt dans ce deſert que Pſiché doit eſtre expoſée pour obeïr à l'Oracle. Une trouppe de Perſonnes affligées y viennent déplorer ſa diſgrace. Une partie de cette trouppe deſolée teſmoigne ſa pitié par des Plaintes touchantes, & par des Concerts lugubres; & l'autre exprime ſa déſolation par une Dance pleine de toutes les marques du plus violent deſeſpoir.

PLAINTES EN ITALIEN

Chantées par une femme deſolée & deux hommes affligez

FEMME DESOLÉE.

Deh! piangete al pianto mio,
Saſſi duri, antiche ſelve,
Lagrimate fonti, e belve,
D'un bel volto il fato rio.

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

Ahi dolore!

SECOND HOMME AFFLIGE.

Ahi martire!

PREMIER HOMME AFFLIGE.

Cruda morte!

SECOND HOMME AFFLIGÉ.

Empia forte!

TOUS TROIS.

Che condanni à morir tanta beltà!
Cieli, ftelle, ahi crudeltà!

FEMME DESOLÉE.

Rifpondete a miei lamenti,
Antri cavi, afcofe rupi;
Deh! Ridite, fondi cupi,
Del mio duolo i mefti accenti.

PREMIER HOMME AFFLIGE.

Ahi dolore!

SECOND HOMME AFFLIGÉ.

Ahi martire!

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

Cruda morte!

FEMME DESOLÉE ET HOMME AFFLIGÉ.

Empia ſorte!

TOUS TROIS.

Che condanni à morir tanta beltà!
Cieli, ſtelle, ahi crudeltà!

SECOND HOMME AFFLIGÉ.

Com'eſſer può fra voi, o Numi eterni,
Chi voglia eſtinta una beltà innocente?
Ahi! Che tanto rigor, cielo inclemente,
Vince di crudeltà gli ſteſſi inferni.

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

Nume fiero!

SECOND HOMME AFFLIGÉ.

Dio ſevero!

LES DEUX HOMMES AFFLIGEZ.

Perchè tanto rigor
Contro innocente cor?
Ahi, ſentenza inudita,
Dar morte a la beltà, ch'altrui dà vita.

FEMME DESOLÉE.

Ahi, ch'indarno ſi tarda,
Non reſiſte agli Dei mortale affetto,
Alto impero ne sforza,
Ove comanda il Ciel, l'uom cede a forza.

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

Ahi dolore!

SECOND HOMME AFFLIGÉ.

Ahi martire!

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

Cruda morte!

FEMME DESOLÉE ET SECOND HOMME AFFLIGÉ.

Empia ſorte!

TOUS TROIS.

Che condanni à morir tanta beltà!
Cieli, ſtelle, ahi crudeltà!

Ces Plaintes ſont entre-coupées & finies par une Entrée de ballet de huiɛ̃t Perſonnes affligées, qui, par leurs attitudes, expriment leur douleur.

FEMME DESOLÉE.

Mademoiſelle Hylaire.

DEUX HOMMES AFFLIGEZ.

Meſſieurs Morel & Langez.

DIX FLUSTES.

Les ſieurs Philbert, Deſcouteaux, Pieſche le fils, Nicolas Hotteterre, Louis Hotteterre, Martin Hotteterre, Colin Hotteterre, Foſſart, Duclos & Boutet.

ENTRÉE DE FEMMES DESOLÉES.

Meſſieurs Bonnard, Joubert, Dolivet le fils, Iſaac, Vaignard l'aiſné & Girard.

ENTRÉE D'HOMMES AFFLIGEZ.

Meſſieurs Dolivet, Le Chantre, Saint-André l'aiſné, Saint-André le cadet, La Montagne & Foignard l'aiſné.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Roy, Psiché, Aglaure, Cidippe, Lycas, ſuite.

PSICHE.

De vos larmes, Seigneur, la ſource m'eſt bien chere;
Mais c'eſt trop aux bontez que vous avez pour moy,
Que de laiſſer regner les tendreſſes de Pere
Juſques dans les yeux d'un grand Roy.
Ce qu'on vous voit icy donner à la nature,
Au rang que vous tenez, Seigneur, fait trop d'injure;
Et j'en dois refuſer les touchantes faveurs.
Laiſſez moins ſur voſtre ſageſſe
Prendre d'empire à vos douleurs,
Et ceſſez d'honorer mon deſtin par des pleurs
Qui, dans le cœur d'un Roy, montrent de la foibleſſe.

LE ROY.

Ha! Ma Fille! A ces pleurs laiſſe mes yeux ouverts.
Mon deüil eſt raiſonnable, encor qu'il ſoit extreſme;
Et, lors que pour toûjours on perd ce que je perds,
La Sageſſe, croy-moy, peut pleurer elle-meſme.
En vain l'orgueil du diadeſme
Veut qu'on ſoit inſenſible à ces cruels revers;
En vain de la raiſon les ſecours ſont offerts
Pour vouloir d'un œil ſec voir mourir ce qu'on aime;
L'effort en eſt barbare aux yeux de l'Univers,
Et c'eſt brutalité plus que vertu ſupreſme.
Je ne veux point, dans cette adverſité,
Parer mon cœur d'inſenſibilité,
Et cacher l'ennuy qui me touche;
Je renonce à la vanité
De cette dureté farouche
Que l'on appelle fermeté;
Et de quelque façon qu'on nomme
Cette vive douleur dont je reſſens les coups,
Je veux bien l'eſtaler, ma Fille, aux yeux de tous,
Et dans le cœur d'un roy monſtrer le cœur d'un homme.

PSICHÉ.

Je ne merite pas cette grande douleur:
Oppoſez, oppoſez un peu de reſiſtance
Aux droicts qu'elle prend ſur un cœur
Dont mille évenemens ont marqué la puiſſance.
Quoy! Faut-il que pour moy vous renonciez, Seigneur,
A cette royale conſtance
Dont vous avez fait voir, dans les coups du mal-heur,
Une fameuſe experience?

LE ROY.

La conftance eft facile en mille occafions.
Toutes les révolutions
Où nous peut expofer la Fortune inhumaine,
La perte des grandeurs, les perfecutions,
Le poifon de l'envie & les traits de la haine,
N'ont rien que ne puiffent, fans peine,
Braver les refolutions
D'une ame où la raifon eft un peu fouveraine.
Mais ce qui porte des rigueurs
A faire fuccomber les cœurs
Sous le poids des douleurs ameres,
Ce font, ce font les rudes traits
De ces fatalitez feveres
Qui nous enlevent pour jamais
Les Perfonnes qui nous font cheres.
La raifon, contre de tels coups,
N'offre point d'armes fecourables;
Et voilà, des Dieux en courrous,
Les foudres les plus redoutables
Qui fe puiffent lancer fur nous.

PSICHÉ.

Seigneur, une douceur icy vous eft offerte :
Voftre hymen a receu plus d'un prefent des Dieux;
Et, par une faveur ouverte,
Ils ne vous oftent rien, en m'oftant à vos yeux,
Dont ils n'ayent le foin de reparer la perte.
Il vous refte dequoy confoler vos douleurs;

Et cette loy du Ciel, que vous nommez cruelle,
Dans les deux Princeſſes mes Sœurs,
Laiſſe à l'amitié paternelle
Où placer toutes ſes douceurs.

LE ROY.

Ha! De mes maux ſoulagement frivole!
Rien, rien ne s'offre à moy qui de toy me conſole.
C'eſt ſur mes deſplaiſirs que j'ay les yeux ouverts;
Et, dans un Deſtin ſi funeſte,
Je regarde ce que je perds,
Et ne voy point ce qui me reſte.

PSICHE.

Vous ſçavez mieux que moy qu'aux volontez des Dieux,
Seigneur, il faut regler les noſtres;
Et je ne puis vous dire, en ces triſtes adieux,
Que ce que beaucoup mieux vous pouvez dire aux autres.
Ces Dieux ſont maiſtres ſouverains
Des preſens qu'ils daignent nous faire;
Ils ne les laiſſent dans nos mains
Qu'autant de temps qu'il peut leur plaire.
Lors qu'ils viennent les retirer,
On n'a nul droit de murmurer
Des graces que leur main ne veut plus nous eſtendre.
Seigneur, je ſuis un don qu'ils ont fait à vos vœux:
Et quand, par cét Arreſt, ils veulent me reprendre,
Ils ne vous oſtent rien que vous ne teniez d'eux,
Et c'eſt ſans murmurer que vous devez me rendre.

LE ROY.

Ha! Cherche un meilleur fondement
Aux confolations que ton cœur me prefente,
Et, de la fauffeté de ce raifonnement,
Ne fais point un accablement
A cette douleur fi cuifante
Dont je fouffre icy le tourment.
Crois-tu là me donner une raifon puiffante
Pour ne me plaindre point de cét Arreft des Cieux?
Et, dans le procedé des Dieux
Dont tu veux que je me contente,
Une rigueur affaffinante
Ne paroift-elle pas aux yeux?
Voy l'eftat où ces Dieux me forcent à te rendre,
Et l'autre où te receut mon cœur infortuné;
Tu connoiftras par-là qu'ils me viennent reprendre
Bien plus que ce qu'ils m'ont donné.
Je receus d'eux en toy, ma Fille,
Un prefent que mon cœur ne leur demandoit pas;
J'y trouvois alors peu d'appas,
Et leur en vis, fans joye, accroiftre ma famille.
Mais mon cœur, ainfi que mes yeux,
S'eft fait de ce prefent une douce habitude:
J'ay mis quinze ans de foins, de veilles & d'eftude
A me le rendre precieux;
Je l'ay paré de l'aimable richeffe
De mille brillantes vertus;
En luy j'ay renfermé, par des foins affidus,
Tous les plus beaux thréfors que fournit la fageffe;
A luy j'ay de mon ame attaché la tendreffe;
J'en ay fait de ce cœur le charme & l'allegreffe,

La consolation de mes sens abattus,
Le doux espoir de ma vieillesse.
Ils m'ostent tout cela, ces Dieux !
Et tu veux que je n'aye aucun sujet de plainte
Sur cét affreux Arrest dont je souffre l'atteinte !
Ha ! Leur pouvoir se jouë avec trop de rigueur
Des tendresses de nostre cœur.
Pour m'oster leur present, leur faloit-il attendre
Que j'en eusse fait tout mon bien ?
Ou plûtost, s'ils avoient dessein de le reprendre,
N'eust-il pas esté mieux de ne me donner rien ?

PSICHÉ.

Seigneur, redoutez la colere
De ces Dieux contre qui vous osez esclater.

LE ROY.

Aprés ce coup, que peuvent-ils me faire ?
Ils m'ont mis en estat de ne rien redouter.

PSICHÉ.

Ha ! Seigneur, je tremble des crimes
Que je vous fais commettre; & je doy me haïr...

LE ROY.

Ha ! Qu'ils souffrent du moins mes plaintes legitimes;
Ce m'est assez d'effort que de leur obeïr;
Ce doit leur estre assez que mon cœur t'abandonne
Au barbare respect qu'il faut qu'on ait pour eux,
Sans pretendre gesner la douleur que me donne
L'espouvantable Arrest d'un sort si rigoureux.

Mon juſte deſeſpoir ne ſçauroit ſe contraindre;
Je veux, je veux garder ma douleur à jamais;
Je veux ſentir toûjours la perte que je fais,
De la rigueur du Ciel je veux toûjours me plaindre;
Je veux, juſqu'au treſpas, inceſſamment pleurer
Ce que tout l'Univers ne peut me reparer.

PSICHÉ.

Ha! De grace, Seigneur, eſpargnez ma foibleſſe;
J'ay beſoin de conſtance en l'eſtat où je ſuis.
Ne fortifiez point l'excez de mes ennuis
Des larmes de voſtre tendreſſe.
Seuls ils ſont aſſez forts, & c'eſt trop pour mon cœur
De mon Deſtin & de voſtre douleur.

LE ROY.

Oüy, je doy t'eſpargner mon deüil inconſolable.
Voicy l'inſtant fatal de m'arracher de toy :
Mais comment prononcer ce mot eſpouvantable?
Il le faut toutefois; le Ciel m'en fait la loy.
Une rigueur inévitable
M'oblige à te laiſſer en ce funeſte lieu.
Adieu; je vais... Adieu *.

* Ce qui ſuit juſqu'à la fin de la piece eſt de Monſieur de Corneille l'aiſné, à la reſerve de la premiere Scene du troiſieſme acte, qui eſt de la meſme main que ce qui a precedé.

SCENE II.

Psiché, Aglaure, Cidippe.

PSICHE.

Suivez le Roy, mes Sœurs, vous effuyrez ses larmes,
Vous adoucirez ses douleurs;
Et vous l'accableriez d'alarmes,
Si vous vous exposiez encor à mes mal-heurs.
Conservez-luy ce qui luy reste :
Le Serpent que j'attens peut vous estre funeste,
Vous envelopper dans mon sort,
Et me porter en vous une seconde mort.
Le Ciel m'a seule condamnée
A son haleine empoisonnée :
Rien ne sçauroit me secourir;
Et je n'ay pas besoin d'exemple pour mourir.

AGLAURE.

Ne nous enviez pas ce cruel avantage
De confondre nos pleurs avec vos desplaisirs,
De mesler nos soûpirs à vos derniers soûpirs;
D'une tendre amitié souffrez ce dernier gage.

PSICHÉ.

C'est vous perdre inutilement.

CIDIPPE.

C'eſt en voſtre faveur eſperer un miracle,
Ou vous accompagner juſques au monument.

PSICHÉ.

Que peut-on ſe promettre aprés un tel Oracle ?

AGLAURE.

Un Oracle jamais n'eſt ſans obſcurité :
On l'entend d'autant moins, que mieux on croit l'entendre,
Et peut-eſtre, aprés tout, n'en devez-vous attendre
Que gloire & que felicité.
Laiſſez-nous voir, ma Sœur, par une digne iſſue,
Cette frayeur mortelle heureuſement deceuë,
Ou mourir du moins avec vous,
Si le Ciel à nos vœux ne ſe montre plus dous.

PSICHÉ.

Ma Sœur, eſcoutez mieux la voix de la nature,
Qui vous appelle auprés du Roy.
Vous m'aimez trop, le devoir en murmure,
Vous en ſçavez l'indiſpenſable loy.
Un Pere vous doit eſtre encor plus cher que moy.
Rendez-vous toutes deux l'appuy de ſa vieilleſſe ;
Vous luy devez chacune un gendre & des neveux ;
Mille rois, à l'envy, vous gardent leur tendreſſe ;
Mille rois, à l'envy, vous offriront leurs vœux.
L'Oracle me veut ſeule ; & ſeule auſſi je veux
Mourir, ſi je puis, ſans foibleſſe,
Ou ne vous avoir pas pour teſmoins toutes deux
De ce que, malgré moy, la nature m'en laiſſe.

AGLAURE.

Partager vos mal-heurs, c'eſt vous importuner.

CIDIPPE.

J'oſe dire un peu plus, ma Sœur, c'eſt vous déplaire.

PSICHÉ.

Non. Mais enfin c'eſt me geſner,
Et peut-eſtre du Ciel redoubler la colere.

AGLAURE.

Vous le voulez, & nous partons.
Daigne ce meſme Ciel, plus juſte & moins ſevere,
Vous envoyer le ſort que nous vous ſouhaitons,
Et que noſtre amitié ſincere,
En dépit de l'Oracle & mal-gré vous, eſpere.

PSICHÉ.

Adieu. C'eſt un eſpoir, ma Sœur, & des ſouhaits
Qu'aucun des Dieux ne remplira jamais.

SCENE III.

PSICHÉ, *ſeule.*

Enfin, ſeule & toute à moy-meſme,
Je puis enviſager cét affreux changement
Qui, du haut d'une gloire extreſme,
Me précipite au monument.

Cette gloire eſtoit ſans ſeconde;
L'eſclat s'en reſpandoit juſqu'aux deux bouts du monde,
Tout ce qu'il a de rois ſembloient faits pour m'aimer;
Tous leurs ſujets, me prenant pour Déeſſe,
Commençoient à m'accouſtumer
Aux encens qu'ils m'offroient ſans ceſſe.
Leurs ſoûpirs me ſuivoient, ſans qu'il m'en coutaſt rien;
Mon ame reſtoit libre en captivant tant d'ames;
Et j'eſtois, parmy tant de flâmes,
Reyne de tous les cœurs & maiſtreſſe du mien.
O Ciel, m'auriez-vous fait un crime
De cette inſenſibilité?
Deſployez-vous ſur moy tant de ſeverité,
Pour n'avoir à leurs vœux rendu que de l'eſtime?
Si vous m'impoſiez cette loy
Qu'il faluſt faire un chois pour ne pas vous déplaire,
Puis que je ne pouvois le faire,
Que ne le faiſiez-vous pour moy?
Que ne m'inſpiriez-vous ce qu'inſpire à tant d'autres
Le merite, l'amour, &... Mais que voy-je icy?

SCENE IV.

Cleomene, Agenor, Pſiché.

CLEOMENE.

Deux Amis, deux Rivaux, dont l'unique foucy
Eſt d'expoſer leurs jours pour conſerver les voſtres.

PSICHÉ.

Puis-je vous efcouter, quand j'ay chaffé deux Sœurs?
Princes, contre le Ciel penfez-vous me deffendre?
Vous livrer au Serpent qu'icy je dois attendre,
Ce n'eft qu'un defefpoir qui fied mal aux grands cœurs;
Et mourir alors que je meurs,
C'eft accabler une ame tendre
Qui n'a que trop de fes douleurs.

AGENOR.

Un Serpent n'eft pas invincible:
Cadmus, qui n'aimoit rien, deffit celuy de Mars.
Nous aimons, & l'Amour fçait rendre tout poffible
Au cœur qui fuit fes eftendards,
A la main dont luy-mefme il conduit tous les dards.

PSICHÉ.

Voulez-vous qu'il vous ferve en faveur d'une ingrate
Que tous fes traits n'ont pû toucher,
Qu'il dompte fa vangeance au moment qu'elle efclate,
Et vous aide à m'en arracher?
Quand mefme vous m'auriez fervie,
Quand vous m'auriez rendu la vie,
Quel fruit efperez-vous de qui ne peut aimer?

CLEOMENE.

Ce n'eft point par l'efpoir d'un fi charmant falaire
Que nous nous fentons animer;
Nous ne cherchons qu'à fatisfaire
Aux devoirs d'un amour qui n'ofe préfumer

Que jamais, quoy qu'il puiſſe faire,
Il ſoit capable de vous plaire,
Et digne de vous enflâmer.
Vivez, belle Princeſſe, & vivez pour un autre :
Nous le verrons d'un œil jaloux,
Nous en mourrons; mais d'un treſpas plus doux
Que s'il nous faloit voir le voſtre;
Et, ſi nous ne mourons en vous ſauvant le jour,
Quelque amour qu'à nos yeux vous preferiez au noſtre,
Nous voulons bien mourir de douleur & d'amour.

PSICHÉ.

Vivez, Princes, vivez, & de ma Deſtinée
Ne ſongez plus à rompre ou partager la loy :
Je croy vous l'avoir dit, le Ciel ne veut que moy ;
Le Ciel m'a ſeule condamnée.
Je penſe ouïr déja les mortels ſifflemens
De ſon miniſtre qui s'approche :
Ma frayeur me le peint, me l'offre à tous momens,
Et maiſtreſſe qu'elle eſt de tous mes ſentimens,
Elle me le figure au haut de cette Roche.
J'en tombe de foibleſſe : & mon cœur abattu
Ne ſoûtient plus qu'à peine un reſte de vertu.
Adieu, Princes, fuyez, qu'il ne vous empoiſonne.

AGENOR.

Rien ne s'offre à nos yeux encor qui les eſtonne;
Et quand vous vous peignez un ſi proche treſpas,
Si la force vous abandonne,
Nous avons des cœurs & des bras
Que l'eſpoir n'abandonne pas.

Peut-eſtre qu'un Rival a dicté cét Oracle;
Que l'or a fait parler celuy qui l'a rendu.
Ce ne feroit pas un miracle
Que, pour un Dieu muet, un Homme euſt reſpondu;
Et, dans tous les climats, on n'a que trop d'exemples
Qu'il eſt, ainſi qu'ailleurs, des meſchans dans les Temples.

CLEOMENE.

Laiſſez-nous oppoſer, au laſche raviſſeur
A qui le ſacrilege indignement vous livre,
Un amour qu'a le Ciel choiſy pour deffenſeur
De la ſeule Beauté pour qui nous voulons vivre.
Si nous n'oſons pretendre à ſa poſſeſſion,
Du moins, en ſon peril, permettez-nous de ſuivre
L'ardeur & les devoirs de noſtre paſſion.

PSICHÉ.

Portez-les à d'autres moy-meſmes,
Princes, portez-les à mes Sœurs,
Ces devoirs, ces ardeurs extreſmes
Dont pour moy ſont remplis vos cœurs:
Vivez pour elles, quand je meurs;
Plaignez de mon Deſtin les funeſtes rigueurs,
Sans leur donner en vous de nouvelles matieres.
Ce ſont mes volontez dernieres:
Et l'on a receu de tout temps
Pour ſouveraines loix les ordres des mourans.

CLEOMENE.

Princeſſe...

PSICHÉ.

Encor un coup, Princes, vivez pour elles.
Tant que vous m'aimerez, vous devez m'obeïr :
Ne me reduifez pas à vouloir vous haïr,
Et vous regarder en rebelles,
A force de m'eftre fidelles.
Allez, laiffez-moy feule expirer en ce lieu,
Où je n'ay plus de voix que pour vous dire adieu.
Mais je fens qu'on m'enleve, & l'air m'ouvre une route
D'où vous n'entendrez plus cette mourante voix.
Adieu, Princes; adieu, pour la derniere fois :
Voyez fi de mon fort vous pouvez eftre en doute.

(*Elle eft enlevée en l'air par deux Zephyres.*)

AGENOR.

Nous la perdons de veuë. Allons tous deux chercher
Sur le faifte de ce Rocher,
Prince, les moyens de la fuivre.

CLEOMENE.

Allons-y chercher ceux de ne luy point furvivre.

SCENE V.

L'AMOUR, *en l'air.*

Allez mourir, Rivaux d'un Dieu jaloux,
Dont vous meritez le couroux,

Pour avoir eu le cœur ſenſible aux meſmes charmes.
Et toy, forge, Vulcain, mille brillans attraits,
Pour orner un Palais
Où l'Amour, de Pſiché, veut eſſuyer les larmes,
Et luy rendre les armes.





DEUXIESME INTERMEDE.

La ſcene ſe change en une Cour magnifique, ornée de colomnes de lapis enrichies de figures d'or, qui forment un Palais pompeux & brillant, que l'Amour deſtine pour Pſiché. Huiƈt Cyclopes avec huiƈt Fées y ſont une Entrée de ballet, où ils achevent en cadance quatre gros Vaſes d'argent que les Fées leur ont apportez. Cette Entrée eſt entre-coupée par ce Recit de VULCAIN, *qu'il fait à deux repriſes.*

PREMIER COUPLET.

Depeſchez, preparez ces lieux
Pour le plus aimable des Dieux;
Que chacun pour luy s'intereſſe;
N'oubliez rien des ſoins qu'il faut.
Quand l'Amour preſſe,
On n'a jamais fait aſſez toſt.

L'Amour ne veut point qu'on differe;
Travaillez, haſtez-vous,
Frappez, redoublez vos coups;
Que l'ardeur de luy plaire
Faſſe vos ſoins les plus dous.

SECOND COUPLET.

Servez bien un Dieu ſi charmant:
Il ſe plaiſt dans l'empreſſement;
Que chacun pour luy s'intereſſe;
N'oubliez rien des ſoins qu'il faut.
Quand l'Amour preſſe,
On n'a jamais fait aſſez toſt.

L'Amour ne veut point qu'on differe;
Travaillez, haſtez-vous,
Frappez, redoublez vos coups;
Que l'ardeur de luy plaire
Faſſe vos ſoins les plus dous.

HUICT CYCLOPES.

Meſſieurs Beauchamp, Chicanneau, Mayeu,
La Pierre, Favier, Desbroſſes, Joubert & Saint-André le cadet.

HUICT FÉES.

Meſſieurs Noblet, Magny, De Lorge, Leſtang, La Montagne,
Foignard l'aiſné, Foignard le cadet & Vaignard l'aiſné.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

L'Amour, Zephire.

ZEPHIRE.

Oüy, je me fuis galamment acquité
De la commiffion que vous m'avez donnée;
Et du haut du Rocher, je l'ay, cette Beauté,
Par le milieu des airs doucement amenée
Dans ce beau Palais enchanté,
Où vous pouvez en liberté
Difpofer de fa Deftinée.
Mais vous me furprenez par ce grand changement
Qu'en voftre perfonne vous faites;
Cette taille, ces traits & cét ajuftement,
Cachent tout-à-fait qui vous eftes;
Et je donne aux plus fins à pouvoir, en ce jour,
Vous reconnoiftre pour l'Amour.

L'AMOUR.

Auſſi ne veux-je pas qu'on puiſſe me connoiſtre :
Je ne veux à Pſiché deſcouvrir que mon cœur,
Rien que les beaux tranſports de cette vive ardeur
Que ſes dous charmes y ſont naiſtre;
Et, pour en exprimer l'amoureuſe langueur,
Et cacher ce que je puis eſtre
Aux yeux qui m'impoſent des loix,
J'ay pris la forme que tu vois.

ZEPHIRE.

En tout vous eſtes un grand Maiſtre;
C'eſt icy que je le connois.
Sous des deſguiſemens de diverſe nature,
On a veu les Dieux amoureux
Chercher à ſoulager cette douce bleſſure
Que reçoivent les cœurs de vos traits pleins de feux :
Mais en bon ſens vous l'emportez ſur eux :
Et voilà la bonne figure
Pour avoir un ſuccez heureux
Prés de l'aimable ſexe où l'on porte ſes vœux.
Oüy, de ces formes-là l'aſſiſtance eſt bien forte;
Et, ſans parler ny de rang ny d'eſprit,
Qui peut trouver moyen d'eſtre fait de la ſorte
Ne ſoûpire guere à credit.

L'AMOUR.

J'ay reſolu, mon cher Zephire,
De demeurer ainſi toûjours;
Et l'on ne peut le trouver à redire
A l'aiſné de tous les Amours.

Il eſt temps de ſortir de cette longue enfance
Qui fatigue ma patience;
Il eſt temps deſormais que je devienne grand.

ZEPHIRE.

Fort-bien. Vous ne pouvez mieux faire:
Et vous entrez dans un miſtere
Qui ne demande rien d'enfant.

L'AMOUR.

Ce changement, ſans doute, irritera ma Mere.

ZEPHIRE.

Je prévoy là-deſſus quelque peu de colere.
Bien que les diſputes des ans
Ne doivent point regner parmy des Immortelles,
Voſtre mere Venus eſt de l'humeur des Belles,
Qui n'aiment point de grands enfans.
Mais où je la trouve outragée,
C'eſt dans le procedé que l'on vous voit tenir;
Et c'eſt l'avoir eſtrangement vangée,
Que d'aimer la Beauté qu'elle vouloit punir!
Cette haine, où ſes vœux pretendent que reſponde
La puiſſance d'un Fils que redoutent les Dieux...

L'AMOUR.

Laiſſons cela, Zephire; & me dy ſi tes yeux
Ne trouvent pas Pſiché la plus belle du monde?
Eſt-il rien ſur la terre, eſt-il rien dans les Cieux
Qui puiſſe luy ravir le titre glorieux
De Beauté ſans ſeconde?

Mais je la voy, mon cher Zephire,
Qui demeure furprife à l'efclat de ces lieux.

ZEPHIRE.

Vous pouvez vous monftrer pour finir fon martire,
Luy defcouvrir fon Deftin glorieux,
Et vous dire, entre vous, tout ce que peuvent dire
Les foûpirs, la bouche & les yeux.
En Confident difcret, je fçay ce qu'il faut faire
Pour ne pas interrompre un amoureux myftere.

SCENE II.

PSICHÉ, *feule.*

Où fuis-je? Et, dans un lieu que je croyois barbare,
Quelle fçavante main a bafty ce Palais,
Que l'art, que la nature pare
De l'affemblage le plus rare
Que l'œil puiffe admirer jamais?
Tout rit, tout brille, tout efclate
Dans ces Jardins, dans ces Appartemens,
Dont les pompeux ameublemens
N'ont rien qui n'enchante & ne flate;
Et, de quelque cofté que tournent mes frayeurs,
Je ne voy fous mes pas que de l'or ou des fleurs.



Le Ciel auroit-il fait cét amas de merveilles
Pour la demeure d'un Serpent?
Et, lors que, par leur veuë, il amufe & fufpend
De mon Deftin jalous les rigueurs fans pareilles,
Veut-il monftrer qu'il s'en repent?
Non, non; c'eft de fa haine, en cruautez feconde,
Le plus noir, le plus rude trait,
Qui, par une rigueur nouvelle & fans feconde,
N'eftale ce chois qu'elle a fait
De ce qu'a de plus beau le Monde,
Qu'afin que je le quitte avec plus de regret.



Que mon efpoir eft ridicule,
S'il croit par-là foulager mes douleurs!
Tout autant de momens que ma mort fe recule
Sont autant de nouveaux mal-heurs:
Plus elle tarde, & plus de fois je meurs.



Ne me fay plus languir, vien prendre ta victime,
Monftre qui doit me déchirer.
Veux-tu que je te cherche, & faut-il que j'anime
Tes fureurs à me devorer?
Si le Ciel veut ma mort, fi ma vie eft un crime,
De ce peu qui m'en refte ofe enfin t'emparer;
Je fuis laffe de murmurer
Contre un chaftiment legitime.
Je fuis laffe de foûpirer;
Vien, que j'acheve d'expirer.

SCENE III.

L'Amour, Zephire, Psiché.

L'AMOUR.

Le voilà, ce Serpent, ce monſtre impitoyable
Qu'un Oracle eſtonnant pour vous a préparé,
Et qui n'eſt pas, peut-eſtre, à tel point effroyable
Que vous vous l'eſtes figuré.

PSICHÉ.

Vous, Seigneur! Vous ſeriez ce monſtre dont l'Oracle
A menacé mes triſtes jours,
Vous qui ſemblez plûtoſt un Dieu qui, par miracle,
Daigne venir luy-meſme à mon ſecours!

L'AMOUR.

Quel beſoin de ſecours au milieu d'un Empire
Où tout ce qui reſpire
N'attend que vos regards pour en prendre la loy,
Où vous n'avez à craindre autre monſtre que moy?

PSICHÉ.

Qu'un monſtre tel que vous inſpire peu de crainte!
Et que, s'il a quelque poiſon,
Une ame auroit peu de raiſon
De hazarder la moindre plainte
Contre une favorable atteinte,

Dont tout le cœur craindroit la guerifon !
A peine je vous voy, que mes frayeurs ceffées
Laiffent évanoüir l'image du trefpas,
Et que je fens couler dans mes veines glacées
Un je ne fçay quel feu que je ne connoy pas.
J'ay fenty de l'eftime & de la complaifance,
De l'amitié, de la reconnoiffance;
De la compaffion les chagrins innocens
M'en ont fait fentir la puiffance :
Mais je n'ay point encor fenty ce que je fens.
Je ne fçay ce que c'eft; mais je fçay qu'il me charme,
Que je n'en conçoy point d'alarme.
Plus j'ay les yeux fur vous, plus je m'en fens charmer.
Tout ce que j'ay fenty n'agiffoit point de mefme,
Et je dirois que je vous aime,
Seigneur, fi je fçavois ce que c'eft que d'aimer.
Ne les deftournez point, ces yeux qui m'empoifonnent,
Ces yeux tendres, ces yeux perçans, mais amoureux,
Qui femblent partager le trouble qu'ils me donnent.
Helas ! Plus ils font dangereux,
Plus je me plais à m'attacher fur eux.
Par quel ordre du Ciel, que je ne puis comprendre,
Vous dy-je plus que je ne doy,
Moy, de qui la pudeur devroit du moins attendre
Que vous m'expliquaffiez le trouble où je vous voy ?
Vous foûpirez, Seigneur, ainfi que je foûpire ;
Vos fens, comme les miens, paroiffent interdits.
C'eft à moy de m'en taire, à vous de me le dire;
Et ce-pendant c'eft moy qui vous le dis.

L'AMOUR.

Vous avez eu, Pfiché, l'ame toûjours fi dure,

Qu'il ne faut pas vous eſtonner
Si, pour en reparer l'injure,
L'Amour, en ce moment, ſe paye avec uſure
De ceux qu'elle a deu luy donner.
Ce moment eſt venu qu'il faut que voſtre bouche
Exhale des ſoûpirs ſi long-temps retenus;
Et qu'en vous arrachant à cette humeur farouche,
Un amas de tranſports auſſi dous qu'inconnus
Auſſi ſenſiblement tout à la fois vous touche,
Qu'ils ont deu vous toucher durant tant de beaux jours
Dont cette ame inſenſible a profané le cours.

PSICHÉ.

N'aimer point, c'eſt donc un grand crime?

L'AMOUR.

En ſouffrez-vous un rude chaſtiment?

PSICHÉ.

C'eſt punir aſſez doucement.

L'AMOUR.

C'eſt luy choiſir ſa peine legitime,
Et ſe faire juſtice, en ce glorieux jour,
D'un manquement d'amour par un excez d'amour.

PSICHÉ.

Que n'ay-je eſté plus toſt punie!
J'y mets le bon-heur de ma vie.
Je devrois en rougir, ou le dire plus bas;
Mais le ſupplice a trop d'appas.

Permettez que tout haut je le die & redie :
Je le dirois cent fois, & n'en rougirois pas.
Ce n'eſt point moy qui parle; & de voſtre preſence
L'empire ſurprenant, l'aimable violence,
Dés que je veux parler s'empare de ma voix.
C'eſt en vain qu'en ſecret ma pudeur s'en offence,
Que le ſexe & la bienſeance
Oſent me faire d'autres loix;
Vos yeux de ma reſponſe eux-meſmes ſont le choix,
Et ma bouche aſſervie à leur toute-puiſſance
Ne me conſulte plus ſur ce que je me dois.

L'AMOUR.

Croyez, belle Pſiché, croyez ce qu'ils vous diſent,
Ces yeux qui ne ſont point jalous;
Qu'à l'envy les voſtres m'inſtruiſent
De tout ce qui ſe paſſe en vous.
Croyez-en ce cœur qui ſoûpire,
Et qui, tant que le voſtre y voudra repartir,
Vous dira bien plus d'un ſoûpir,
Que cent regards ne peuvent dire.
C'eſt le langage le plus dous;
C'eſt le plus fort, c'eſt le plus ſeur de tous.

PSICHÉ.

L'intelligence en eſtoit deuë
A nos cœurs, pour les rendre également contens.
J'ay ſoûpiré, vous m'avez entenduë;
Vous ſoûpirez, je vous entens.
Mais ne me laiſſez plus en doute,
Seigneur, & dites-moy ſi, par la meſme route,

Aprés moy, le Zephire icy vous a rendu
Pour me dire ce que j'efcoute.
Quand j'y fuis arrivée, eftiez-vous attendu?
Et, quand vous luy parlez, eftes-vous entendu?

L'AMOUR.

J'ay dans ce dous climat un fouverain empire,
Comme vous l'avez fur mon cœur;
L'Amour m'eft favorable, & c'eft en fa faveur
Qu'à mes ordres Æole a foûmis le Zephire.
C'eft l'Amour qui, pour voir mes feux recompenfez,
Luy-mefme a dicté cét Oracle
Par qui vos beaux jours menacez
D'une foule d'Amans fe font débarraffez,
Et qui m'a delivré de l'eternel obftacle
De tant de foûpirs empreffez
Qui ne meritoient pas de vous eftre adreffez.
Ne me demandez point quelle eft cette Province,
Ny le nom de fon Prince;
Vous le fçaurez quand il en fera temps.
Je veux vous acquerir, mais c'eft par mes fervices,
Par des foins affidus & par des vœux conftans,
Par les amoureux facrifices
De tout ce que je fuis,
De tout ce que je puis,
Sans que l'efclat du rang pour moy vous follicite,
Sans que de mon pouvoir je me faffe un merite;
Et, bien que Souverain dans cét heureux fejour,
Je ne vous veux, Pfiché, devoir qu'à mon amour.
Venez en admirer avec moy les merveilles,
Princeffe, & preparez vos yeux & vos oreilles
A ce qu'il a d'enchantemens;

Vous y verrez des Bois & des Prairies
Contester sur leurs agrémens
Avec l'Or & les Pierreries;
Vous n'entendrez que des concerts charmans;
De cent Beautés vous y serez servie,
Qui vous adoreront sans vous porter envie,
Et brigueront, à tous momens,
D'une ame soûmise & ravie,
L'honneur de vos commandemens.

PSICHÉ.

Mes volontez suivent les vostres;
Je n'en sçaurois plus avoir d'autres:
Mais vostre Oracle, enfin, vient de me separer
De deux Sœurs & du Roy mon pere,
Que mon trespas imaginaire
Reduit tous trois à me pleurer.
Pour dissiper l'erreur dont leur ame accablée
De mortels desplaisirs se voit pour moy comblée,
Souffrez que mes Sœurs soient tesmoins
Et de ma gloire & de vos soins.
Prestez-leur, comme à moy, les aisles du Zephire,
Qui leur puissent de vostre Empire,
Ainsi qu'à moy, faciliter l'accez;
Faites-leur voir en quels lieux je respire;
Faites-leur de ma perte admirer le succez.

L'AMOUR.

Vous ne me donnez pas, Psiché, toute vostre ame;
Ce tendre souvenir d'un Pere & de deux Sœurs
Me vole une part des douceurs
Que je veux toutes pour ma flâme.

N'ayez d'yeux que pour moy, qui n'en ay que pour vous;
Ne songez qu'à m'aimer, ne songez qu'à me plaire :
Et quand de tels soucis osent vous en distraire...

PSICHÉ.

Des tendresses du sang peut-on estre jaloux?

L'AMOUR.

Je le suis, ma Psiché, de toute la Nature.
Les rayons du Soleil vous baisent trop souvent;
Vos cheveux souffrent trop les caresses du Vent;
Dés qu'il les flate, j'en murmure :
L'air mesme que vous respirez
Avec trop de plaisir passe par vostre bouche;
Vostre habit de trop prés vous touche;
Et, si-tost que vous soûpirez,
Je ne sçay quoy, qui m'effarouche,
Craint, parmi vos soûpirs, des soûpirs égarez.
Mais vous voulez vos Sœurs; allez, partez, Zephire;
Psiché le veut, je ne l'en puis dédire.

(*Le Zephire s'envole.*)

SCENE IV.

L'Amour, Psiché.

L'AMOUR.

Quand vous leur ferez voir ce bien-heureux sejour,
De ses thresors faites-leur cent largesses,

Prodiguez-leur careſſes ſur careſſes ;
Et du ſang, s'il ſe peut, épuiſez les tendreſſes,
Pour vous rendre toute à l'Amour.
Je n'y meſleray point d'importune preſence ;
Mais ne leur faites pas de ſi longs entretiens :
Vous ne ſçauriez pour eux avoir de complaiſance,
Que vous ne deſrobiez aux miens.

PSICHÉ.

Voſtre amour me fait une grace
Dont je n'abuſeray jamais.

L'AMOUR.

Allons voir ce-pendant ces Jardins, ce Palais,
Où vous ne verrez rien que voſtre eſclat n'efface.
Et vous, petits Amours, & vous, jeunes Zephirs,
Qui pour armes n'avez que de tendres ſoûpirs,
Monſtrez tous à l'envy ce qu'à voir ma Princeſſe
Vous avez ſenty d'allegreſſe.





TROISIESME INTERMEDE.

Il ſe fait une Entrée de ballet de huict Amours & de huict Zephirs, interrompuë deux fois par un Dialogue chanté par deux Amours & un Zephir.

LE ZEPHIR.

PREMIER COUPLET.

Aimable Jeuneſſe
Suivez la tendreſſe;
Joignez aux beaux jours
La douceur des amours.
C'eſt pour vous ſurprendre
Qu'on vous fait entendre
Qu'il faut éviter leurs ſoûpirs,
Et craindre leurs deſirs:
Laiſſez-vous apprendre
Quels ſont leurs plaiſirs.

DIALOGUE DES DEUX AMOURS.

Chacun eſt obligé d'aimer
A ſon tour;
Et plus on a dequoy charmer,
Plus on doit à l'Amour.

UN AMOUR.

Un cœur jeune & tendre
Eſt fait pour ſe rendre;
Il n'a point à prendre
De faſcheux détour.

LES DEUX AMOURS.

Chacun eſt obligé d'aimer
A ſon tour;
Et plus on a dequoy charmer,
Plus on doit à l'Amour.

LE SECOND AMOUR SEUL.

Pourquoy ſe deffendre?
Que ſert-il d'attendre?
Quand on perd un jour,
On le perd ſans retour.

LES DEUX AMOURS.

Chacun eſt obligé d'aimer
A ſon tour;
Et plus on a dequoy charmer,
Plus on doit à l'Amour.

LE ZEPHIR.

SECOND COUPLET.

L'amour a des charmes,
Rendons-luy les armes;
Ses foins & fes pleurs
Ne font pas fans douceurs.
Un cœur, pour le fuivre,
A cent maux fe livre.
Il faut, pour goufter fes appas,
Languir jufqu'au trefpas :
Mais ce n'eft pas vivre
Que de n'aimer pas.

DIALOGUE DES DEUX AMOURS.

S'il faut des foins & des travaux
En aimant,
On eft payé de mille maux
Par un heureux moment.

UN AMOUR.

On craint, on efpere;
Il faut du miftere;
Mais on n'obtient guere
De bien fans tourment.

LES DEUX AMOURS.

S'il faut des foins & des travaux
En aimant,
On eft payé de mille maux
Par un heureux moment.

LE SECOND AMOUR SEUL.

Que peut-on mieux faire
Qu'aimer & que plaire?
C'eſt un ſoin charmant
Que l'employ d'un amant.

LES DEUX AMOURS.

S'il faut des ſoins & des travaux
En aimant,
On eſt payé de mille maux
Par un heureux moment.

ZEPHIR CHANTANT.

Monſieur Jannot.

DEUX AMOURS CHANTANS.

Meſſieurs Renier & Pierrot.

HUICT ZEPHIRS DANÇANS.

Meſſieurs Bouteville, Des Airs, Artus, Vaignard le cadet, Germain, Pécourt, Du Mirail & Leſtang le cadet.

HUICT AMOURS DANÇANS.

Le chevalier Pol, meſſieurs Boüillant, Thibaut, La Montagne, Dolivet fils, Dalufeau, Vitrou & La Thorilliere.





ACTE IV.

Le Theatre devient un Jardin ſuperbe & charmant. On y void des berceaux de verdure, ſoûtenus par des Termes d'or, & decorez de vaſes d'orangers & d'arbres de toutes ſortes de fruits. Le milieu du theatre eſt remply de fleurs les plus belles & les plus rares, environnées de hayes de buys. On deſcouvre dans l'enfoncement pluſieurs doſmes de roquailles, ornez de coquillages, de fontaines & de ſtatuës; & toute cette agreable veuë ſe termine par un magnifique Palais.

SCENE PREMIERE.

Aglaure, Cidippe.

AGLAURE.

Je n'en puis plus, ma Sœur, j'ay veu trop de merveilles;
L'avenir aura peine à les bien concevoir;
Le Soleil qui voit tout, & qui nous fait tout voir,
N'en a veu jamais de pareilles.

Elles me chagrinent l'efprit :
Et ce brillant Palais, ce pompeux équippage,
Font un odieux étalage
Qui m'accable de honte autant que de dépit.
Que la Fortune indignement nous traitte !
Et que fa largeffe indifcrette
Prodigue aveuglement, épüife, unit d'efforts,
Pour faire de tant de threfors
Le partage d'une Cadette !

CIDIPPE.

J'entre dans tous vos fentimens;
J'ay les mefmes chagrins; &, dans ces lieux charmans,
Tout ce qui vous déplaift me bleffe;
Tout ce que vous prenez pour un mortel affront,
Comme vous, m'accable, & me laiffe
L'amertume dans l'ame & la rougeur au front.

AGLAURE.

Non, ma Sœur, il n'eft point de Reynes
Qui, dans leur propre Eftat, parlent en Souveraines
Comme Pfiché parle en ces lieux.
On l'y voit obeïe avec exactitude;
Et de fes volontez une amoureufe eftude
Les cherche jufques dans fes yeux.
Mille beautez s'empreffent autour d'elle,
Et femblent dire à nos regards jalous :
Quels que foient nos attraits, elle eft encor plus belle ;
Et nous, qui la fervons, le fommes plus que vous.
Elle prononce, on execute;
Aucun ne s'en deffend, aucun ne s'en rebute.

Flore, qui s'attache à ses pas,
Respand à pleines mains autour de sa personne
Ce qu'elle a de plus doux appas;
Zephire vole aux ordres qu'elle donne;
Et son Amante & luy, s'en laissant trop charmer,
Quittent pour la servir les soins de s'entr'aimer.

CIDIPPE.

Elle a des Dieux à son service,
Elle aura bien-tost des autels;
Et nous ne commandons qu'à de chetifs mortels,
De qui l'audace & le caprice,
Contre nous à toute heure en secret revoltez,
Opposent à nos volontez
Ou le murmure ou l'artifice.

AGLAURE.

C'estoit peu que, dans nostre Cour,
Tant de cœurs à l'envy nous l'eussent preferée;
Ce n'estoit pas assez que, de nuict & de jour,
D'une foule d'Amans elle y fust adorée.
Quand nous nous consolions de la voir au tombeau
Par l'ordre impreveu d'un Oracle,
Elle a voulu de son destin nouveau
Faire en nostre presence esclater le miracle,
Et choisy nos yeux pour tesmoins
De ce qu'au fond du cœur nous souhaitions le moins.

CIDIPPE.

Ce qui le plus me desespere,
C'est cét Amant parfait & si digne de plaire

Qui se captive sous ses lois.
Quand nous pourrions choisir entre tous les Monarques,
En est-il un, de tant de Rois,
Qui porte de si nobles marques?
Se voir du bien par-delà ses souhaits
N'est souvent qu'un bon-heur qui fait des miserables;
Il n'est ny train pompeux, ny superbes Palais,
Qui n'ouvrent quelque porte à des maux incurables:
Mais avoir un Amant d'un merite achevé,
Et s'en voir cherement aimée,
C'est un bon-heur si haut, si relevé,
Que sa grandeur ne peut estre exprimée.

AGLAURE.

N'en parlons plus, ma Sœur, nous en mourrions d'ennuy.
Songeons plûtost à la vangeance,
Et trouvons le moyen de rompre entre elle & luy
Cette adorable intelligence.
La voicy. J'ay des coups tout prests à luy porter,
Qu'elle aura peine d'éviter.

SCENE II.

Psiché, Aglaure, Cidippe.

PSICHÉ.

Je viens vous dire adieu; mon Amant vous renvoye,
Et ne sçauroit plus endurer
Que vous luy retranchiez un moment de la joye
Qu'il prend de se voir seul à me considerer.

Dans un ſimple regard, dans la moindre parole,
Son amour trouve des douceurs,
Qu'en faveur du ſang je luy vole
Quand je les partage à des Sœurs.

AGLAURE.

La jalouſie eſt aſſez fine;
Et ces délicats ſentimens
Meritent bien qu'on s'imagine
Que celuy qui pour vous a ces empreſſemens
Paſſe le commun des Amans.
Je vous en parle ainſi, faute de le conneſtre.
Vous ignorez ſon nom, & ceux dont il tient l'eſtre;
Nos eſprits en ſont alarmez.
Je le tiens un grand Prince, & d'un pouvoir ſupréme,
Bien au delà du diadéme;
Ses threſors, ſous vos pas confuſément ſemez,
Ont dequoy faire honte à l'abondance meſme;
Vous l'aimez autant qu'il vous aime;
Il vous charme, & vous le charmez :
Voſtre felicité, ma Sœur, feroit extréme,
Si vous ſçaviez qui vous aimez.

PSICHÉ.

Que m'importe? J'en ſuis aimée.
Plus il me voit, plus je luy plais.
Il n'eſt point de plaiſirs dont l'ame ſoit charmée
Qui ne préviennent mes ſouhaits;
Et je voy mal dequoy la voſtre eſt alarmée,
Quand tout me ſert dans ce Palais.

AGLAURE.

Qu'importe qu'icy tout vous ferve,
Si toûjours cét Amant vous cache ce qu'il eft?
Nous ne nous alarmons que pour voftre intereft.
En vain tout vous y rit, en vain tout vous y plaift,
Le veritable amour ne fait point de referve;
Et qui s'obftine à fe cacher,
Sent quelque chofe en foy qu'on luy peut reprocher.
Si cét Amant devient volage
(Car fouvent en amour le change eft affez dous;
Et, j'ofe le dire entre nous,
Pour grand que foit l'efclat dont brille ce vifage,
Il en peut eftre ailleurs d'auffi belles que vous);
Si, dy-je, un autre Objet fous d'autres loix l'engage;
Si, dans l'eftat où je vous voy,
Seule en fes mains & fans deffence,
Il va jufqu'à la violence,
Sur qui vous vangera le Roy,
Ou de ce changement, ou de cette infolence?

PSICHÉ.

Ma Sœur, vous me faites trembler.
Jufte Ciel! Pourrois-je eftre affez infortunée...

CIDIPPE.

Que fçait-on fi déja les nœuds de l'Hymenée...

PSICHÉ.

N'achevez pas; ce feroit m'accabler.

AGLAURE.

Je n'ay plus qu'un mot à vous dire.
Ce Prince qui vous aime, & qui commande aux Vents,
Qui nous donne pour char les aiſles du Zephire,
Et de nouveaux plaiſirs vous comble à tous momens,
Quand il rompt à vos yeux l'ordre de la Nature,
Peut-eſtre à tant d'amour meſle un peu d'impoſture;
Peut-eſtre ce Palais n'eſt qu'un enchantement;
Et ces lambris dorez, ces amas de richeſſes,
Dont il achete vos tendreſſes,
Dés qu'il ſera laſſé de ſouffrir vos careſſes,
Diſparoiſtront en un moment.
Vous ſçavez comme nous ce que peuvent les charmes.

PSICHÉ.

Que je ſens à mon tour de cruelles alarmes!

AGLAURE.

Noſtre amitié ne veut que voſtre bien.

PSICHÉ.

Adieu, mes Sœurs; finiſſons l'entretien.
J'aime, & je crains qu'on ne s'impatiente.
Partez; & demain, ſi je puis,
Vous me verrez ou plus contente,
Ou dans l'accablement des plus mortels ennuis.

AGLAURE.

Nous allons dire au Roy quelle nouvelle gloire,
Quel excez de bon-heur le Ciel répand ſur vous.

CIDIPPE.

Nous allons luy conter d'un changement ſi dous
La ſurprenante & merveilleuſe hiſtoire.

PSICHÉ.

Ne l'inquiétez point, ma Sœur, de vos ſoupçons;
Et, quand vous luy peindrez un ſi charmant empire...

AGLAURE.

Nous ſçavons toutes deux ce qu'il faut taire ou dire,
Et n'avons pas beſoin, ſur ce point, de leçons.

(Zephire enleve les deux Sœurs de Pſiché dans un nüage qui deſcend juſqu'à terre, & dans lequel il les emporte avec rapidité.)

SCENE III.

L'Amour, Pſiché.

L'AMOUR.

Enfin, vous eſtes ſeule, & je puis vous redire,
Sans avoir pour teſmoins vos importunes Sœurs,
Ce que des yeux ſi beaux ont pris ſur moy d'empire,
Et quel excez ont les douceurs
Qu'une ſincere ardeur inſpire
Si-toſt qu'elle aſſemble deux cœurs.

Je puis vous expliquer de mon ame ravie
Les amoureux empreffemens,
Et vous jurer qu'à vous feule affervie,
Elle n'a pour objet de fes raviffemens
Que de voir cette ardeur, de mefme ardeur fuivie,
Ne concevoir plus d'autre envie
Que de regler mes vœux fur vos defirs,
Et de ce qui vous plaift faire tous mes plaifirs.
Mais d'où vient qu'un trifte nuage
Semble offufquer l'efclat de ces beaux yeux?
Vous manque-t-il quelque chofe en ces lieux?
Des vœux qu'on vous y rend dédaignez-vous l'hommage?

PSICHÉ.

Non, Seigneur.

L'AMOUR.

Qu'eft-ce donc? Et d'où vient mon mal-heur?
J'entens moins de foûpirs d'amour que de douleur;
Je voy de voftre teint les rofes amorties
Marquer un defplaifir fecret;
Vos Sœurs à peine font parties,
Que vous foûpirez de regret!
Ha! Pfiché, de deux cœurs quand l'ardeur eft la mefme,
Ont-ils des foûpirs differens?
Et, quand on aime bien, & qu'on voit ce qu'on aime,
Peut-on fonger à des Parens?

PSICHÉ.

Ce n'eft point-là ce qui m'afflige.

L'AMOUR.

Eſt-ce l'abſence d'un Rival,
Et d'un Rival aimé, qui fait qu'on me neglige?

PSICHÉ.

Dans un cœur tout à vous que vous penetrez mal!
Je vous aime, Seigneur, & mon amour s'irrite
De l'indigne ſoupçon que vous avez formé.
Vous ne connoiſſez pas quel eſt voſtre merite,
Si vous craignez de n'eſtre pas aimé.
Je vous aime; &, depuis que j'ay veu la lumiere,
Je me ſuis montrée aſſez fiere
Pour dédaigner les vœux de plus d'un Roy:
Et, s'il faut vous ouvrir mon ame toute entiere,
Je n'ay trouvé que vous qui fuſt digne de moy.
Cependant j'ay quelque triſteſſe
Qu'en vain je voudrois vous cacher;
Un noir chagrin ſe meſle à toute ma tendreſſe,
Dont je ne la puis détacher.
Ne m'en demandez point la cauſe:
Peut-eſtre, la ſçachant, voudrez-vous m'en punir;
Et ſi j'oſe aſpirer encor à quelque choſe,
Je ſuis ſeure du moins de ne point l'obtenir.

L'AMOUR.

Et ne craignez-vous point qu'à mon tour je m'irrite
Que vous connoiſſiez mal quel eſt voſtre merite,
Ou feigniez de ne pas ſçavoir
Quel eſt ſur moy voſtre abſolu pouvoir?
Ha! Si vous en doutez, ſoyez deſabuſée.
Parlez.

PSICHÉ.

J'auray l'affront de me voir refufée.

L'AMOUR.

Prenez en ma faveur de meilleurs fentimens;
L'experience en eft aifée.
Parlez, tout fe tient preft à vos commandemens.
Si, pour m'en croire, il vous faut des fermens,
J'en jure vos beaux yeux, ces maiftres de mon ame,
Ces divins autheurs de ma flâme;
Et, fi ce n'eft affez d'en jurer vos beaux yeux,
J'en jure par le Styx, comme jurent les Dieux!

PSICHÉ.

J'ofe craindre un peu moins, aprés cette affeurance.
Seigneur, je vois icy la pompe & l'abondance;
Je vous adore, & vous m'aimez;
Mon cœur en eft ravy, mes fens en font charmez.
Mais, parmy ce bon-heur fupréme,
J'ay le mal-heur de ne fçavoir qui j'aime.
Diffipez cét aveuglement,
Et faites-moy connoiftre un fi parfait Amant.

L'AMOUR.

Pfiché! Que venez-vous de dire?

PSICHÉ.

Que c'eft le bon-heur où j'afpire;
Et fi vous ne me l'accordez...

L'AMOUR.

Je l'ay juré, je n'en fuis plus le maiftre :
Mais vous ne fçavez pas ce que vous demandez.
Laiffez-moy mon fecret. Si je me fais connoiftre,
Je vous perds, & vous me perdez.
Le feul remede eft de vous en dédire.

PSICHÉ.

C'eft-là fur vous mon fouverain empire?

L'AMOUR.

Vous pouvez tout, & je fuis tout à vous.
Mais fi nos feux vous femblent dous,
Ne mettez point d'obftacle à leur charmante fuite;
Ne me forcez point à la fuite :
C'eft le moindre mal-heur qui nous puiffe arriver
D'un fouhait qui vous a féduite.

PSICHÉ.

Seigneur, vous voulez m'efprouver;
Mais je fçay ce que j'en doy croire.
De grace, apprenez-moy tout l'excez de ma gloire,
Et ne me cachez plus pour quel illuftre chois
J'ay rejetté les vœux de tant de Rois.

L'AMOUR.

Le voulez-vous?

PSICHÉ.

Souffrez que je vous en conjure.

L'AMOUR.

Si vous fçaviez, Pfiché, la cruelle avanture
Que par-là vous vous attirez...

PSICHÉ.

Seigneur, vous me defefperez.

L'AMOUR.

Penfez-y bien; je puis encor me taire.

PSICHÉ.

Faites-vous des fermens pour n'y point fatisfaire?

L'AMOUR.

Hé bien! Je fuis le Dieu le plus puiffant des Dieux.
Abfolu fur la Terre, abfolu dans les Cieux;
Dans les eaux, dans les airs, mon pouvoir eft fupreſme :
En un mot, je fuis l'Amour mefme,
Qui de mes propres traits m'eftois bleffé pour vous;
Et fans la violence, helas, que vous me faites,
Et qui vient de changer mon amour en couroux,
Vous m'alliez avoir pour efpoux.
Vos volontez font fatisfaites;
Vous avez fceu qui vous aimiez;
Vous connoiffez l'Amant que vous charmiez.
Pfiché, voyez où vous en eftes :
Vous me forcez vous-mefme à vous quitter;
Vous me forcez vous-mefme à vous ofter
Tout l'effet de voftre victoire.

Peut-eſtre vos beaux yeux ne me reverront plus.
Ce Palais, ces Jardins, avec moy diſparus,
Vont faire eſvanoüir voſtre naiſſante gloire.
Vous n'avez pas voulu m'en croire;
Et, pour tout fruit de ce doute eſclaircy,
Le Deſtin, ſous qui le Ciel tremble,
Plus fort que mon amour, que tous les Dieux enſemble,
Vous va montrer ſa haine, & me chaſſe d'icy.

(*L'Amour diſparoiſt; &, dans l'inſtant qu'il s'envole, le ſuperbe Jardin s'eſvanoüit. Pſiché demeure ſeule au milieu d'une vaſte campagne & ſur le bord ſauvage d'un grand Fleuve où elle ſe veut précipiter. Le Dieu du Fleuve paroiſt aſſis ſur un amas de joncs & de roſeaux, & appuyé ſur une grande urne, d'où ſort une groſſe ſource d'eau.*)

SCENE IV.

Le Dieu du Fleuve, Pſiché.

PSICHÉ.

Cruel deſtin! Funeſte inquiétude!
Fatale curioſité!
Qu'avez-vous fait, affreuſe ſolitude,
De toute ma felicité?
J'aimois un Dieu, j'en eſtois adorée,
Mon bon-heur redoubloit de moment en moment;
Et je me voy ſeule, éplorée,
Au milieu d'un Deſert, où, pour accablement,

Et confufe & defefperée,
Je fens croiftre l'amour quand j'ay perdu l'amant.
Le fouvenir m'en charme & m'empoifonne;
Sa douceur tyrannife un cœur infortuné
Qu'aux plus cuifans chagrins ma flâme a condamné.
O Ciel! Quand l'Amour m'abandonne,
Pourquoy me laiffe-t-il l'amour qu'il m'a donné?
Source de tous les biens inépuifable & pure,
Maiftre des Hommes & des Dieux,
Cher autheur des maux que j'endure,
Eftes-vous pour jamais difparu de mes yeux?
Je vous en ay banny moy-mefme:
Dans un excez d'amour, dans un bon-heur extrefme,
D'un indigne foupçon mon cœur s'eft alarmé:
Cœur ingrat! Tu n'avois qu'un feu mal allumé;
Et l'on ne peut vouloir, du moment que l'on aime,
Que ce que veut l'Objet aimé.
Mourons, c'eft le party qui feul me refte à fuivre,
Aprés la perte que je fais.
Pour qui, grands Dieux, voudrois-je vivre?
Et pour qui former des fouhaits?
Fleuve, de qui les eaux baignent ces triftes fables,
Enfevely mon crime dans tes flots;
Et, pour finir des maux fi déplorables,
Laiffe-moy dans ton lict affeurer mon repos.

LE DIEU DU FLEUVE.

Ton trefpas foüilleroit mes ondes,
Pfiché; le Ciel te le deffend;
Et peut-eftre qu'aprés des douleurs fi profondes,
Un autre fort t'attend.
Fuy plûtoft de Venus l'implacable colere:

Je la voy qui te cherche & qui te veut punir;
L'amour du Fils a fait la haine de la Mere.
Fuy, je fçauray la retenir.

PSICHÉ.

J'attens fes fureurs vangereffes;
Qu'auront-elles pour moy qui ne me foit trop doux?
Qui cherche le trefpas ne craint Dieux ny Déeffes,
Et peut braver tout leur couroux.

SCENE V.

Venus, le Dieu du Fleuve, Pfiché.

VENUS.

Orgueilleufe Pfiché, vous m'ofez donc attendre,
Aprés m'avoir fur terre enlevé mes honneurs;
Aprés que vos traits fuborneurs
Ont receu les encens qu'aux miens feuls on doit rendre?
J'ay veu mes Temples defertez;
J'ay veu tous les mortels, féduits par vos beautez,
Idolâtrer en vous la beauté fouveraine,
Vous offrir des refpects jufqu'alors inconnus,
Et ne fe mettre pas en peine
S'il eftoit une autre Venus;
Et je vous vois encor l'audace
De n'en pas redouter les juftes chaftimens,
Et de me regarder en face,
Comme fi c'eftoit peu que mes reffentimens.

PSICHÉ.

Si de quelques mortels on m'a veuë adorée,
Eſt-ce un crime pour moy d'avoir eu des appas,
Dont leur ame inconſiderée
Laiſſoit charmer des yeux qui ne vous voyoient pas?
Je ſuis ce que le Ciel m'a faite;
Je n'ay que les beautez qu'il m'a voulu preſter.
Si les vœux qu'on m'offroit vous ont mal ſatisfaite,
Pour forcer tous les cœurs à vous les reporter,
Vous n'aviez qu'à vous preſenter,
Qu'à ne leur cacher plus cette beauté parfaite
Qui, pour les rendre à leur devoir,
Pour ſe faire adorer, n'a qu'à ſe faire voir.

VENUS.

Il faloit vous en mieux deffendre.
Ces reſpects, ces encens, ſe devoient refuſer;
Et, pour les mieux deſabuſer,
Il faloit à leurs yeux vous-meſme me les rendre.
Vous avez aimé cette erreur
Pour qui vous ne deviez avoir que de l'horreur.
Vous avez bien fait plus : voſtre humeur arrogante,
Sur le meſpris de mille Rois,
Juſques aux Cieux a porté de ſon chois
L'ambition extravagante.

PSICHÉ.

J'aurois porté mon chois, Déeſſe, juſqu'aux Cieux?

VENUS.

Voſtre infolence eſt ſans ſeconde.
Dédaigner tous les Rois du monde,
N'eſt-ce pas aſpirer aux Dieux?

PSICHÉ.

Si l'Amour pour eux tous m'avoit endurcy l'ame,
Et me reſervoit toute à luy,
En puis-je eſtre coupable? Et faut-il qu'aujourd'huy,
Pour prix d'une ſi belle flâme,
Vous vouliez m'accabler d'un éternel ennuy?

VENUS.

Pſiché, vous deviez mieux connaiſtre
Qui vous eſtiez, & quel eſtoit ce Dieu.

PSICHÉ.

Et m'en a-t-il donné ny le temps ny le lieu,
Luy, qui de tout mon cœur d'abord s'eſt rendu maiſtre?

VENUS.

Tout voſtre cœur s'en eſt laiſſé charmer,
Et vous l'avez aimé dés qu'il vous a dit : J'aime.

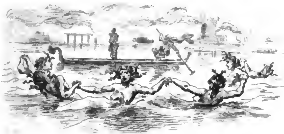
PSICHÉ.

Pouvois-je n'aimer pas le Dieu qui fait aimer,
Et qui me parloit pour luy-meſme?
C'eſt voſtre Fils : vous ſçavez ſon pouvoir;
Vous en connoiſſez le merite.

VENUS.

Oüy, c'eſt mon Fils, mais un Fils qui m'irrite,
Un Fils qui me rend mal ce qu'il ſçait me devoir;
Un Fils qui fait qu'on m'abandonne;
Et qui, pour mieux flater ſes indignes amours,
Depuis que vous l'aimez, ne bleſſe plus perſonne
Qui vienne à mes Autels implorer mon ſecours.
Vous m'en avez fait un rebelle:
On m'en verra vangée, & hautement, ſur vous;
Et je vous apprendray s'il faut qu'une mortelle
Souffre qu'un Dieu ſoûpire à ſes genoux.
Suivez-moy. Vous verrez, par voſtre experience,
A quelle folle confiance
Vous portoit cette ambition.
Venez, & preparez autant de patience
Qu'on vous voit de préſomption.





QUATRIESME INTERMEDE.

La ſcene repreſente les Enfers. On y voit une Mer toute de feu, dont les flots ſont dans une perpetuelle agitation. Cette Mer effroyable eſt bornée par des ruines enflâmées ; &, au milieu de ſes flots agitez, au travers d'une gueule affreuſe, paroiſt le Palais infernal de Pluton. Douze Furies en ſortent, & forment une Entrée de ballet où elles ſe resjoüiſſent de la rage qu'elles ont allumée dans l'ame de la plus douce des Divinitez. Quatre Lutins meſlent quantité de ſauts perilleux à leurs dances, ce-pendant que Pſiché, qui a paſſé aux Enfers par le commandement de Venus, repaſſe dans la barque de Charon, avec la Boëte qu'elle a receuë de Proſerpine pour cette Déeſſe.

DOUZE FURIES DANÇANT.

Meſſieurs Beauchamp, Hidieu, Chicanneau, Mayeu, Des Broſſes, Magny, Foignard l'aiſné, Foignard le cadet, Joubert, Leſtang, Favier l'aiſné & Saint-André le cadet.

QUATRE LUTINS QUI FONT DES SAUTS PERILLEUX.

Meſſieurs Cobus, Maurice, Poulet & Petit-Jean.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PSICHÉ, *feule.*

Effroyables replis des ondes infernales,
Noirs Palais où Megére & fes fœurs font leur Cour,
Eternels ennemis du jour,
Parmy vos Ixions & parmy vos Tantales,
Parmy tant de tourmens qui n'ont point d'intervales,
Eft-il dans voftre affreux féjour
Quelques peines qui foient égales
Aux travaux où Venus condamne mon amour?
Elle n'en peut eftre affouvie;
Et, depuis qu'à fes loix je me trouve affervie,
Depuis qu'elle me livre à fes reffentimens,
Il m'a falu, dans ces cruels momens,
Plus d'une ame & plus d'une vie
Pour remplir fes commandemens.

Je fouffrirois tout avec joye,
Si, parmy les rigueurs que fa haine déploye,
Mes yeux pouvoient revoir, ne fuft-ce qu'un moment,
Ce cher, cét adorable Amant.
Je n'ofe le nommer : ma bouche criminelle
D'avoir trop exigé de luy,
S'en eft renduë indigne; &, dans ce dur ennuy,
La fouffrance la plus mortelle
Dont m'accable à toute heure un renaiffant trefpas,
Eft celle de ne le voir pas.
Si fon couroux duroit encore,
Jamais aucun mal-heur n'approcheroit du mien;
Mais s'il avoit pitié d'une ame qui l'adore,
Quoy qu'il faluft fouffrir, je ne fouffrirois rien.
Oüy, Deftins, s'il calmoit cette jufte colere,
Tous mes mal-heurs feroient finis :
Pour me rendre infenfible aux fureurs de la Mere,
Il ne faut qu'un regard du Fils.
Je n'en veux plus douter, il partage ma peine;
Il voit ce que je fouffre, & fouffre comme moy.
Tout ce que j'endure le gefne;
Luy-mefme il s'en impofe une amoureufe loy.
En dépit de Venus, en dépit de mon crime,
C'eft luy qui me foûtient, c'eft luy qui me ranime
Au milieu des perils où l'on me fait courir;
Il garde la tendreffe où fon feu le convie,
Et prend foin de me rendre une nouvelle vie
Chaque fois qu'il me faut mourir.
Mais que me veulent ces deux Ombres
Qu'à travers le faux jour de ces Demeures fombres
J'entrevoy s'avancer vers moy?

SCENE II.

Cleomene, Agenor, Psiché.

PSICHE.

Cleomene, Agenor, eſt-ce vous que je voy?
Qui vous a ravy la lumiere?

CLEOMENE.

La plus juſte douleur qui d'un beau deſeſpoir
Nous euſt pû fournir la matiere;
Cette pompe funebre, où du ſort le plus noir
Vous attendiez la rigueur la plus fiere,
L'injuſtice la plus entiere.

AGENOR.

Sur ce meſme Rocher où le Ciel en couroux
Vous promettoit, au lieu d'eſpoux,
Un Serpent dont ſoudain vous feriez devorée,
Nous tenions la main preparée
A repouſſer ſa rage, ou mourir avec vous.
Vous le ſçavez, Princeſſe; &, lors qu'à noſtre veuë,
Par le milieu des airs vous eſtes diſparuë,
Du haut de ce Rocher, pour ſuivre vos beautez,
Ou plûtoſt pour gouſter cette amoureuſe joye
D'offrir pour vous au Monſtre une premiere proye,
D'amour & de douleur l'un & l'autre emportez,
Nous nous ſommes precipitez.

CLEOMENE.

Heureufement déceus au fens de voftre Oracle,
Nous en avons icy reconnu le miracle,
Et fceu que le Serpent preft à vous devorer
Eftoit le Dieu qui fait qu'on aime,
Et qui, tout Dieu qu'il eft, vous adorant luy-mefme,
Ne pouvoit endurer
Qu'un mortel comme nous ofaft vous adorer.

AGENOR.

Pour prix de vous avoir fuivie,
Nous jouiffons icy d'un trefpas affez dous.
Qu'avions-nous affaire de vie,
Si nous ne pouvions eftre à vous?
Nous revoyons icy vos charmes,
Qu'aucun des deux là-haut n'auroit reveus jamais.
Heureux fi nous voyons la moindre de vos larmes
Honorer des mal-heurs que vous nous avez faits!

PSICHÉ.

Puis-je avoir des larmes de refte,
Aprés qu'on a porté les miens au dernier point?
Uniffons nos foûpirs dans un fort fi funefte;
Les foûpirs ne s'épuifent point:
Mais vous foûpireriez, Princes, pour une ingrate.
Vous n'avez point voulu furvivre à mes mal-heurs;
Et, quelque douleur qui m'abatte,
Ce n'eft point pour vous que je meurs.

CLEOMENE.

L'avons-nous merité, nous dont toute la flâme
N'a fait que vous laffer du recit de nos maux?

PSICHÉ.

Vous pouviez meriter, Princes, toute mon ame,
Si vous n'euffiez efté Rivaux.
Ces qualitez incomparables,
Qui de l'un & de l'autre accompagnoient les vœux,
Vous rendoient tous deux trop aimables
Pour mefprifer aucun des deux.

AGENOR.

Vous avez pû, fans eftre injufte ny cruelle,
Nous refufer un cœur refervé pour un Dieu.
Mais revoyez Venus. Le Deftin nous rappelle,
Et nous force à vous dire adieu.

PSICHÉ.

Ne vous donne-t-il point le loifir de me dire
Quel eft icy voftre fejour?

CLEOMENE.

Dans des Bois toûjours verds, où d'amour on refpire,
Auffi-toft qu'on eft mort d'amour.
D'amour on y revit, d'amour on y foûpire,
Sous les plus douces loix de fon heureux empire;
Et l'eternelle nuict n'ofe en chaffer le jour

Que luy-mesme il attire
Sur nos fantosmes qu'il inspire,
Et dont aux Enfers mesme il se fait une Cour.

AGENOR.

Vos envieuses Sœurs, aprés nous descenduës,
Pour vous perdre se sont perduës;
Et l'une & l'autre, tour-à-tour,
Pour le prix d'un conseil qui leur couste la vie,
A costé d'Ixion, à costé de Titye,
Souffrent tantost la rouë & tantost le vautour.
L'Amour, par les Zephirs, s'est fait prompte justice
De leur envenimée & jalouse malice;
Ces Ministres aislez de son juste couroux,
Sous couleur de les rendre encor auprés de vous,
Ont plongé l'une & l'autre au fond d'un precipice,
Où le spectacle affreux de leurs corps déchirez
N'estale que le moindre & le premier supplice
De ces conseils, dont l'artifice
Fait les maux dont vous soûpirez.

PSICHÉ.

Que je les plains!

CLEOMENE.

Vous estes seule à plaindre:
Mais nous demeurons trop à vous entretenir;
Adieu. Puissions-nous vivre en vostre souvenir!
Puissiez-vous, & bien-tost, n'avoir plus rien à craindre!
Puisse, & bien-tost, l'Amour vous enlever aux Cieux,
Vous y mettre à costé des Dieux;

Et, rallumant un feu qui ne se puisse éteindre,
Affranchir à jamais l'esclat de vos beaux yeux
D'augmenter le jour en ces lieux!

SCENE III.

PSICHÉ, *seule*.

Pauvres Amans! Leur amour dure encore!
Tout morts qu'ils sont, l'un & l'autre m'adore,
Moy, dont la dureté receut si mal leurs vœux!
Tu n'en fais pas ainsi, toy qui seul m'as ravie,
Amant, que j'aime encor cent fois plus que ma vie,
Et qui brises de si beaux nœuds!
Ne me fuy plus, & souffre que j'espere
Que tu pourras un jour rabaisser l'œil sur moy,
Qu'à force de souffrir j'auray dequoy te plaire,
Dequoy me rengager ta foy.
Mais ce que j'ay souffert m'a trop défigurée,
Pour rappeler un tel espoir.
L'œil abattu, triste, desesperée,
Languissante & decolorée,
Dequoy puis-je me prévaloir,
Si, par quelque miracle, impossible à prévoir,
Ma beauté qui t'a plû ne se voit reparée?
Je porte icy dequoy la reparer :
Ce thresor de beauté divine,
Qu'en mes mains, pour Venus, a remis Proserpine,
Enferme des appas dont je puis m'emparer;
Et l'esclat en doit estre extresme,
Puis que Venus, la beauté mesme,
Les demande pour se parer.

En defrober un peu, feroit-ce un fi grand crime?
Pour plaire aux yeux d'un Dieu qui s'eft fait mon Amant,
Pour regagner fon cœur & finir mon tourment,
Tout n'eft-il pas trop legitime?
Ouvrons. Quelles vapeurs m'offufquent le cerveau?
Et que voy-je fortir de cette Boëte ouverte?
Amour, fi ta pitié ne s'oppofe à ma perte,
Pour ne revivre plus, je defcens au tombeau!

(Elle s'efvanouït, & l'Amour defcend auprés d'elle en volant.)

SCENE IV.

L'Amour; Pfiché efvanouïe.

L'AMOUR.

Voftre peril, Pfiché, diffipe ma colere,
Ou plûtoft de mes feux l'ardeur n'a point ceffé;
Et, bien qu'au dernier point vous m'ayez fceu déplaire,
Je ne me fuis intereffé
Que contre celle de ma Mere.
J'ay veu tous vos travaux, j'ay fuivy vos mal-heurs;
Mes foûpirs ont par tout accompagné vos pleurs.
Tournez les yeux vers moy; je fuis encor le même.
Quoy! Je dis & redis tout haut que je vous aime,
Et vous ne dites point, Pfiché, que vous m'aimez!
Eft-ce que pour jamais vos beaux yeux font fermez,
Qu'à jamais la clarté leur vient d'eftre ravie?
O Mort! Devois-tu prendre un dard fi criminel,
Et, fans aucun refpect pour mon Eftre éternel,

Attenter à ma propre vie!
Combien de fois, ingrate Deïté,
Ay-je groffy ton noir Empire
Par les mefpris & par la cruauté
D'une orgueilleufe ou farouche Beauté!
Combien mefme, s'il le faut dire,
T'ay-je immolé de fidelles Amans,
A force de raviffemens!
Va, je ne blefferay plus d'ames,
Je ne perceray plus de cœurs
Qu'avec des dards trempez aux divines liqueurs
Qui nourriffent du Ciel les immortelles flâmes,
Et n'en lanceray plus que pour faire à tes yeux
Autant d'Amans, autant de Dieux.
Et vous, impitoyable Mere,
Qui la forcez à m'arracher
Tout ce que j'avois de plus cher,
Craignez, à voftre tour, l'effet de ma colere.
Vous me voulez faire la loy,
Vous, qu'on voit fi fouvent la recevoir de moy!
Vous, qui portez un cœur fenfible comme un autre,
Vous enviez au mien les delices du voftre!
Mais dans ce mefme cœur j'enfonceray des coups
Qui ne feront fuivis que de chagrins jaloux:
Je vous accableray de honteufes furprifes,
Et choifiray par tout, à vos vœux les plus doux,
Des Adonis & des Anchifes
Qui n'auront que haine pour vous.

SCENE V.

Venus, l'Amour; Psiché esvanouïe.

VENUS.

La menace est respectueuse;
Et d'un enfant qui fait le revolté,
La colere présomptueuse...

L'AMOUR.

Je ne suis plus enfant, & je l'ay trop esté;
Et ma colere est juste autant qu'impetueuse.

VENUS.

L'impetuosité s'en devroit retenir,
Et vous pourriez vous souvenir
Que vous me devez la naissance.

L'AMOUR.

Et vous pourriez n'oublier pas
Que vous avez un cœur & des appas
Qui relevent de ma puissance;
Que mon arc de la vostre est l'unique soûtien;
Que, sans mes traits, elle n'est rien;
Et que si les cœurs les plus braves
En triomphe, par vous, se sont laissez traisner,
Vous n'avez jamais fait d'esclaves
Que ceux qu'il m'a plû d'enchaisner.

Ne me vantez donc plus ces droits de la naiſſance
Qui tyranniſent mes deſirs;
Et, ſi vous ne voulez perdre mille ſoûpirs,
Songez, en me voyant, à la reconnoiſſance,
Vous qui tenez de ma puiſſance
Et voſtre gloire & vos plaiſirs.

VENUS.

Comment l'avez-vous deffenduë,
Cette gloire dont vous parlez?
Comment me l'avez-vous renduë?
Et quand vous avez veu mes Autels deſolez,
Mes Temples violez,
Mes honneurs ravalez,
Si vous avez pris part à tant d'ignominie,
Comment en a-t-on veu punie
Pſiché, qui me les a volez?
Je vous ay commandé de la rendre charmée
Du plus vil de tous les mortels,
Qui ne daignaſt reſpondre à ſon ame enflâmée
Que par des rebuts eternels,
Par les meſpris les plus cruels,
Et vous-meſme l'avez aimée!
Vous avez contre moy ſeduit des Immortels;
C'eſt pour vous qu'à mes yeux les Zephirs l'ont cachée;
Qu'Apollon meſme, ſuborné,
Par un Oracle adroitement tourné,
Me l'avoit ſi bien arrachée
Que, ſi ſa curioſité
Par une aveugle deffiance
Ne l'euſt renduë à ma vangeance,
Elle eſchappoit à mon cœur irrité.

Voyez l'eftat où voftre amour l'a mife,
Voftre Pfiché : fon ame va partir;
Voyez; &, fi la voftre en eft encore éprife,
Recevez fon dernier foûpir.
Menacez, bravez-moy, ce-pendant qu'elle expire :
Tant d'infolence vous fied bien!
Et je dois endurer quoy qu'il vous plaife dire,
Moy qui, fans vos traits, ne puis rien.

L'AMOUR.

Vous ne pouvez que trop, Déeffe impitoyable!
Le Deftin l'abandonne à tout voftre couroux :
Mais foyez moins inéxorable
Aux prieres, aux pleurs d'un Fils à vos genoux.
Ce doit vous eftre un fpectacle affez doux
De voir d'un œil Pfiché mourante,
Et de l'autre, ce Fils, d'une voix fuppliante,
Ne vouloir plus tenir fon bon-heur que de vous.
Rendez-moy ma Pfiché, rendez-luy tous fes charmes;
Rendez-la, Déeffe, à mes larmes;
Rendez à mon amour, rendez à ma douleur,
Le charme de mes yeux & le chois de mon cœur.

VENUS.

Quelque amour que Pfiché vous donne,
De fes mal-heurs par moy n'attendez pas la fin :
Si le Deftin me l'abandonne,
Je l'abandonne à fon Deftin.
Ne m'importunez plus; &, dans cette infortune,
Laiffez-la, fans Venus, triompher ou perir.

L'AMOUR.

Helas! Si je vous importune,
Je ne le ferois pas, ſi je pouvois mourir.

VENUS.

Cette douleur n'eſt pas commune,
Qui force un Immortel à ſouhaitter la mort.

L'AMOUR.

Voyez, par ſon excez, ſi mon amour eſt fort.
Ne luy ferez vous grace aucune?

VENUS.

Je vous l'avouë, il me touche le cœur,
Voſtre amour; il deſarme, il fléchit ma rigueur :
Voſtre Pſiché reverra la lumiere.

L'AMOUR.

Que je vous vais par tout faire donner d'encens!

VENUS.

Oüy, vous la reverrez dans ſa beauté premiere;
Mais, de vos vœux reconnoiſſans
Je veux la déference entiere;
Je veux qu'un vray reſpect laiſſe à mon amitié
Vous choiſir une autre moitié.

L'AMOUR.

Et moy, je ne veux plus de grace :
Je reprens toute mon audace;
Je veux Pfiché, je veux fa foy;
Je veux qu'elle revive, & revive pour moy;
Et tiens indifferent que voftre haine laffe
En faveur d'une autre fe paffe.
Jupiter, qui paroift, va juger entre nous
De mes emportemens & de voftre courous.

(Aprés quelques efclairs & roulemens de tonnerre, Jupiter paroift en l'air fur fon aigle.)

SCENE DERNIERE.

Jupiter, Venus, l'Amour; Pfiché efvanouïe.

L'AMOUR.

Vous, à qui feul tout eft poffible,
Pere des Dieux, Souverain des mortels,
Fléchiffez la rigueur d'une Mere infléxible,
Qui, fans moy, n'auroit point d'Autels.
J'ay pleuré, j'ay prié, je foûpire, menace,
Et perds menaces & foûpirs.
Elle ne veut pas voir que de mes defplaifirs
Dépend du Monde entier l'heureufe ou trifte face;
Et que, fi Pfiché perd le jour,
Si Pfiché n'eft à moy, je ne fuis plus l'Amour.

Oüy, je rompray mon arc, je briferay mes fléches,
J'efteindray jufqu'à mon flambeau,
Je laifferay languir la Nature au tombeau;
Ou, fi je daigne aux cœurs faire encor quelques bréches,
Avec ces pointes d'or qui me font obeïr
Je vous bleſſeray tous là-haut pour des mortelles,
Et ne décocheray fur elles
Que des traits efmouffez qui forcent à haïr,
Et qui ne font que des rebelles,
Des ingrates & des cruelles.
Par quelle tyrannique loy
Tiendray-je à vous fervir mes armes toûjours preftes,
Et vous feray-je à tous conqueftes fur conqueftes,
Si vous me deffendez d'en faire une pour moy?

JUPITER, *à Venus.*

Ma Fille, fois-luy moins fevere;
Tu tiens de fa Pfiché le Deftin en tes mains.
La Parque, au moindre mot, va fuivre ta colere.
Parle, & laiffe-toy vaincre aux tendreffes de Mere,
Ou redoute un couroux que moy-mefme je crains.
Veux-tu donner le Monde en proye
A la haine, au defordre, à la confufion;
Et d'un Dieu d'union,
D'un Dieu de douceurs & de joye,
Faire un Dieu d'amertume & de divifion?
Confidere ce que nous fommes,
Et fi les paffions doivent nous dominer.
Plus la vangeance a dequoy plaire aux Hommes,
Plus il fied bien aux Dieux de pardonner.

VENUS.

Je pardonne à ce Fils rebelle :
Mais voulez-vous qu'il me ſoit reproché
Qu'une miſerable mortelle,
L'objet de mon couroux, l'orgueilleuſe Pſiché,
Sous ombre qu'elle eſt un peu belle,
Par un hymen dont je rougis,
Soüille mon alliance & le lict de mon Fils?

JUPITER.

Hé bien! Je la fais immortelle,
Afin d'y rendre tout égal.

VENUS.

Je n'ay plus de meſpris ny de haine pour elle,
Et l'admets à l'honneur de ce nœud conjugal.
Pſiché, reprenez la lumiere
Pour ne la reperdre jamais.
Jupiter a fait voſtre paix;
Et je quitte cette humeur fiere
Qui s'oppoſoit à vos ſouhaits.

PSICHÉ, *ſortant de ſon eſvanoüiſſement.*

C'eſt donc vous, ô grande Déeſſe,
Qui redonnez la vie à ce cœur innocent!

VENUS.

Jupiter vous fait grace, & ma colere ceſſe.
Vivez, Venus l'ordonne : aimez, elle y conſent.

PSICHÉ, *à l'Amour.*

Je vous revois, enfin, cher Objet de ma flâme !

L'AMOUR, *à Psiché.*

Je vous possede, enfin, Délices de mon ame !

JUPITER.

Venez, Amans, venez aux Cieux
Achever un si grand & si digne hymenée.
Viens-y, belle Psiché, changer de destinée;
Viens prendre place au rang des Dieux.





LES NOPCES DE L'AMOUR ET DE PSICHÉ.

Le theatre ſe change & repreſente le Ciel. Le grand Palais de Jupiter deſcend & laiſſe voir dans l'eſloignement par trois ſuites de perſpectives, les autres Palais des Dieux du Ciel les plus puiſſants; un nüage ſort du theatre, ſur lequel l'Amour & Pſiché ſe placent & ſont enlevez par un ſecond nüage, qui vient en deſcendant ſe joindre au premier. Une trouppe de petits Amours vient dans cinq machines; dont les mouvemens ſont tous differents, pour teſmoigner leur joye au Dieu des Amours. Et, dans le meſme temps, Jupiter & Venus ſe croiſent en l'air, & ſe rangent prés de l'Amour & de Pſiché.

Les Divinitez des Cieux, qui avoient eſté partagées entre Venus & ſon fils, ſe reüniſſent en les voyant d'accord : elles paroiſſent, au nombre de trois cens, ſur des nüages dont tout le theatre eſt remply, & toutes enſemble, par des Concerts, des Chants & des Dances, celebrent la Feſte des nopces de l'Amour.

Apollon conduit les Muſes & les Arts; Bacchus eſt accompagné de Silene, des AEgipans & des Mænades; Mome, dieu de la Raillerie, meine aprés luy une trouppe enjoüée de Polichinelles & de

Mataffins; & Mars paroift à la tefte d'une trouppe de Guerriers fuivis de tymbales, de tambours & de trompettes.

Apollon, dieu de l'Harmonie, commence le premier à chanter, pour inviter les Dieux à fe réjoüir.

RECIT D'APOLLON.

Uniffons-nous, trouppe immortelle :
Le Dieu d'amour devient heureux amant,
Et Venus a repris fa douceur naturelle
En faveur d'un Fils fi charmant :
Il va goufter en paix, aprés un long tourment,
Une felicité qui doit eftre eternelle.

Toutes les Divinitez celeftes chantent enfemble à la gloire de l'Amour.

CHOEUR DES DIVINITEZ CELESTES.

Celebrons ce grand jour;
Celebrons tous une Fefte fi belle :
Que nos chants en tous lieux en portent la nouvelle,
Qu'ils faffent retentir le celefte fejour :
Chantons, repetons tour-à-tour,
Qu'il n'eft point d'ame fi cruelle
Qui, toft ou tard, ne fe rende à l'Amour.

ENTRÉE DE LA SUITE D'APOLLON.

Les Arts, traveftis en Bergers galants pour paroiftre avec plus d'agrément dans cette Fefte, commencent les premiers à dancer. Apollon vient joindre une Chanfon à leurs dances, & les follicite d'oublier les foins qu'ils ont accouftumé de prendre le jour, pour profiter des divertiffemens de cette nuict bien-heureufe.

CHANSON D'APOLLON.

Le Dieu qui nous engage
A luy faire la cour,
Deffend qu'on ſoit trop ſage.
Les plaiſirs ont leur tour,
C'eſt leur plus doux uſage,
Que de finir les ſoins du jour.
La nuict eſt le partage
Des jeux & de l'amour.

Ce ſeroit grand dommage
Qu'en ce charmant ſejour
On euſt un cœur ſauvage.
Les plaiſirs ont leur tour,
C'eſt leur plus doux uſage,
Que de finir les ſoins du jour.
La nuict eſt le partage
Des jeux & de l'amour.

Au milieu de l'Entrée de la Suite d'Apollon, deux des Muſes, qui ont toûjours évité de s'engager ſous les loix de l'Amour, conſeillent aux Belles qui n'ont point encor aimé de s'en deffendre avec ſoin, à leur exemple.

CHANSON DES MUSES.

Gardez-vous, Beautez ſeveres,
Les amours font trop d'affaires,
Craignez toûjours de vous laiſſer charmer :
Quand il faut que l'on ſoûpire,
Tout le mal n'eſt pas de s'enflâmer;
Le martire
De le dire,
Couſte plus cent fois que d'aimer.

SECOND COUPLET DES MUSES.

On ne peut aimer ſans peines,
Il eſt peu de douces chaînes,
A tout moment on ſe ſent alarmer:
Quand il faut que l'on ſoûpire,
Tout le mal n'eſt pas de s'enflâmer;
Le martire
De le dire,
Couſte plus cent fois que d'aimer.

ENTRÉE DE LA SUITE DE BACCHUS.

Les Mænades & les AEgipans viennent dancer à leur tour. Bacchus s'avance au milieu d'eux, & chante une Chanſon à la loüange du vin.

CHANSON DE BACCHUS.

Admirons le jus de la treille :
Qu'il eſt puiſſant ! Qu'il a d'attraits !
Il ſert aux douceurs de la paix,
Et dans la guerre il fait merveille:
Mais ſur tout, pour les amours,
Le vin eſt d'un grand ſecours.

Silene, nourricier de Bacchus, paroiſt monté ſur ſon aſne. Il chante une Chanſon qui fait connoiſtre les avantages que l'on trouve à ſuivre les loix du Dieu du vin.

CHANSON DE SILENE.

Bacchus veut qu'on boive à longs traits;
On ne ſe plaint jamais

Sous ſon heureux empire :
Tout le jour on n'y fait que rire,
Et la nuict, on y dort en paix.

SECOND COUPLET.

Ce Dieu rend nos vœux ſatisfaits ;
Que ſa Cour a d'attraits !
Chantons-y bien ſa gloire :
Tout le jour on n'y fait que boire,
Et la nuict, on y dort en paix.

Deux Satyres ſe joignent à Silene, & tous trois chantent enſemble un Trio à la loüange de Bacchus & des douceurs de ſon empire.

TRIO

De Silene & des deux Satyres.

Voulez-vous des douceurs parfaites ?
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

UN SATYRE.

Les grandeurs ſont ſujettes
A cent peines ſecrettes.

SECOND SATYRE.

L'amour fait perdre le repos.

TOUS ENSEMBLE.

Voulez-vous des douceurs parfaites ?
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

UN SATYRE.

C'eſt là que ſont les ris, les jeux, les chanſonnettes.

SECOND SATYRE.

C'eſt dans le vin qu'on trouve les bons mots.

TOUS ENSEMBLE.

Voulez-vous des douceurs parfaites?
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

Deux autres Satyres enlevent Silene de deſſus ſon aſne, qui leur ſert à voltiger, & à former des jeux agreables & ſurprenans.
Bacchus fait entendre qu'il n'eſt pas ſi dangereux que l'Amour.

Si quelquefois,
Suivant nos douces loix,
La raiſon ſe perd & s'oublie,
Ce que le Vin nous cauſe de folie
Commence & finit en un jour;
Mais quand un cœur eſt enivré d'amour,
Souvent c'eſt pour toute la vie.

ENTRÉE DE LA SUITE DE MOME.

Une trouppe de Polichinelles & de Mataſſins vient joindre leurs plaiſanteries & leurs badinages aux divertiſſemens de cette grande Feſte. Mome, qui les conduit, chante au milieu d'eux une Chanſon enjoüée, ſur le ſujet des avantages & des plaiſirs de la raillerie.

CHANSON DE MOME.

Folaſtrons, divertiſſons-nous,
Raillons, nous ne ſçaurions mieux faire,

La Raillerie eſt neceſſaire
Dans les jeux les plus doux.
Sans la douceur que l'on gouſte à meſdire,
On trouve peu de plaiſirs ſans ennuy;
Rien n'eſt ſi plaiſant que de rire,
Quand on rit aux deſpens d'autruy.

Plaiſantons, ne pardonnons rien,
Rions, rien n'eſt plus à la mode,
On court peril d'eſtre incommode
En diſant trop de bien.
Sans la douceur que l'on gouſte à meſdire,
On trouve peu de plaiſirs ſans ennuy;
Rien n'eſt ſi plaiſant que de rire,
Quand on rit aux deſpens d'autruy.

Mome declare que ce n'eſt qu'à l'Amour ſeul qu'il n'oſe ſe joüer.

RECIT DE MOME.

Je cherche à meſdire
Sur la terre & dans les cieux;
Je ſoûmets à ma ſatire
Les plus grands des Dieux.
Il n'eſt dans l'univers que l'Amour qui m'eſtonne,
Il eſt le ſeul que j'eſpargne aujourd'huy;
Il n'appartient qu'à luy
De n'eſpargner perſonne.

ENTREE DE LA SUITE DE MARS.

Mars vient au milieu du theatre, ſuivy de ſa trouppe guerriere qu'il excite à profiter de leur loiſir en prenant part aux divertiſſemens.

CHANSON DE MARS.

Laiſſons en paix toute la terre,
Cherchons de doux amuſemens;
Parmy les jeux les plus charmans,
Meſlons l'image de la guerre.

Quatre Hommes portant des maſſes & des boucliers, quatre autres armez de demi-piques, & quatre autres avec des enſeignes, font en dançant une maniere d'exercice.

Mars avouë que, malgré toute ſa valeur, il n'a pu s'empeſcher de ceder à l'Amour.

Mes plus fiers ennemis, vaincus ou pleins d'effroy,
Ont veu ma valeur triomphante;
L'Amour eſt le ſeul qui ſe vante
D'avoir pu triompher de moy.

DERNIERE ENTRÉE DE BALLET.

Les quatre trouppes differentes de la ſuite d'Apollon, de Bacchus, de Mome & de Mars, aprés avoir achevé leurs Entrées particulieres, s'uniſſent enſemble & forment la derniere Entrée qui renferme toutes les autres. Un Chœur de toutes les Voix & de tous les Inſtrumens ſe joint à la Dance generale & termine la Feſte des nopces de l'Amour & de Pſiché.

DERNIER CHŒUR.

Chantons les plaiſirs charmans
Des heureux Amans.
Que tout le Ciel s'empreſſe
A leur faire ſa cour.

Celebrons ce beau jour
Par mille doux chants d'allegreſſe,
Celebrons ce beau jour
Par mille doux chants pleins d'amour.

Dans le grand Sallon du Palais des Tuilleries, où *Pſiché* a été repreſentée devant Leurs Majeſtez, il y avoit des Tymbales, des Trompettes & des Tambours meſlez dans ces derniers concerts; & ce dernier Couplet ſe chantoit ainſi:

Chantons les plaiſirs charmans
Des heureux Amans.
Reſpondez-nous, Trompettes,
Tymbales & Tambours:
Accordez-vous toûjours
Avec le doux ſon des Muſettes,
Accordez-vous toûjours
Avec le doux chant des Amours.



APOLLON.

Monſieur Langez.

ENTRÉE DE LA SUITE D'APOLLON.

LES NEUF MUSES.

Mademoiſelle Hylaire, Mademoiſelle Des Fronteaux,
Meſdemoiſelles Pieſche Sœurs;
Meſſieurs Gillet, Oudot, Henry-Hilaire, Deſcouteaux
& Pieſche le cadet.

CONCERTANS.

Meſſieurs Chaudron le pere, Pieſche l'aiſné, Marchand, Laquaiſſe le cadet, Clerambaut, Le Doux, Peſan, Gervais, Camille, Henry Verdier, Bernard, Mercier, Chevalier, Deſnoyers, Edme Verdier, & Saint-Pere.

ARTS TRAVESTIS EN BERGERS GALANS.

Meſſieurs Beauchamp, Chicanneau, La Pierre, Favier l'aiſné, Magny, Noblet, Desbroſſes, Leſtang, Foignard l'aiſné & Foignard le cadet.

BACCHUS.

Monſieur Gaye.

ENTRÉE DE LA SUITE DE BACCHUS.

CONCERTANS.

Meſſieurs De La Grille, Le Gros, Gingan l'aiſné, Bernard, Roſſignol, La Foreſt, Miracle le cadet, Renier & Jannot.

VIOLONS.

Meſſieurs Du Manoir le pere, Du Manoir le fils, Balus le pere, Balus le fils, Chaudron le fils, Le Peintre, Lique, Le Roux, Le Gros, Varin, Joubert, Rafié, Des Matins, Leger, L'Eſpine & Le Roux le cadet.

BASSONS.

Meſſieurs Colin Hotteterre & Philidor l'aiſné.

HAUT-BOIS.

Meſſieurs Du Clos, Du Chot & Philidor le cadet.

SIX MAENADES.

Meſſieurs Iſaac, Payſan, Joubert, Dolivet le fils,
Breteau & Desforges.

SIX AEGIPANS.

Meſſieurs Dolivet le pere, Hidieu, Le Chantre, Royer,
Saint-André l'aiſné & Saint-André le cadet.

SILENE.

Monſieur Blondel.

DEUX SATYRES CHANTANT.

Meſſieurs De La Grille & Bernard.

DEUX SATYRES VOLTIGEURS.

Meſſieurs De Meniglaiſe & de Vieux-Amant.

MOME.

Monſieur Morel.

ENTRÉE DE LA SUITE DE MOME.

CONCERTANS.

Meſſieurs Don, Beaumont, Fernon l'aiſné, Fernon le cadet,
Gingan le cadet, Des Champs, Horat, La Montagne
& Pierrot.

VIOLONS.

Meſſieurs Marchand, Laquaiſſe, Huguenet, Magny, Brouard, Feſſard, Huguenet le cadet, Deſtouches, Guenin, Roullé, Charpentier, Ardelet, La Fontaine, Charlot, Martinot pere & Martinot fils.

BASSONS.

Meſſieurs Nicolas Hotteterre & Martin Hotteterre.

HAUT-BOIS.

Meſſieurs Pieſche le pere, Plumet & Louis Hotteterre.

SIX MATASSINS DANÇANT.

Meſſieurs De Lorge, Bonnard, Arnal, Favier le cadet, Goyer & Bureau.

SIX POLICHINELLES.

Meſſieurs Manceau, Girard, La Vallée, Favre, Le Febure & La Montagne.

MARS.

Monſieur D'Eſtival.

ENTRÉE DE LA SUITE DE MARS.

CONCERTANS.

Meſſieurs Bony, Hedoüin, Serignan, La Griffonniere, Le Maire, Deſuclois, David, Beaumaviel, Miracle, Perchot, Thierry & Mathieu.

VIOLONS.

Meſſieurs Maſuel, Thaumin, Chicanneau, Bonnefons, La Place, Regnaut, Paſſe, Du Bois, Du Vivier, Nivelon, Le Jeune, Desfreſne, Allais, Dumont, Le Bret, D'Auche, Converſet & Rouſſelet le fils.

BASSON.

Monſieur Rouſſet.

FLUSTES.

Meſſieurs Philbert, Boutet & Paiſible.

Monſieur Rebel, conducteur.

Daicre, tymbalier. Ferrier, facq de bout.

TROMPETTES.

Meſſieurs Du Clos, Denis, La Riviere, L'Orange, La Pleine, Pelliſſier, Petre, Rouſſillon & Rodolfe.

QUATRE ENSEIGNES.

Meſſieurs Beauchamp, Mayeu, La Pierre & Favier.

QUATRE PIQUIERS.

Meſſieurs Noblet, Chicanneau, Magny & Leſtang.

QUATRE PORTE-MASSES ET RONDACHES.

Meſſieurs Camet, La Haye, Le Duc & Du Buiſſon.



LES

FOURBERIES DE SCAPIN

Comedie en trois actes, en prose.



REPRESENTEE A PARIS

sur le theatre du Palais Royal

le 24 may 1671.

LES PERSONNAGES.

ARGANTE, pere d'Oꝺave & de Zerbinette.
GERONTE, pere de Leandre & de Hiacinte.
OCTAVE, fils d'Argante & amant de Hiacinte.
LEANDRE, fils de Geronte & amant de Zerbinette.
ZERBINETTE, creuë Egyptienne & reconnuë fille d'Argante ; amante de Leandre.
HIACINTE, fille de Geronte & amante d'Oꝺave.
SCAPIN, valet de Leandre, & fourbe.
SILVESTRE, valet d'Oꝺave.
NERINE, nourrice de Hiacinte.
CARLE, fourbe.
DEUX PORTEURS

La ſcene eſt à Naples.



LES

FOURBERIES DE SCAPIN.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Octave, Silvestre.

OCTAVE.

HA! Fascheuses nouvelles pour un cœur amoureux! Dures extremitez où je me voy réduit! Tu viens, Silvestre, d'apprendre au Port que mon Pere revient?

SILVESTRE.

Oüy.

OCTAVE.

Qu'il arrive ce matin mefme?

SILVESTRE.

Ce matin mefme.

OCTAVE.

Et qu'il revient dans la refolution de me marier?

SILVESTRE.

Oüy.

OCTAVE.

Avec une fille du feigneur Geronte?

SILVESTRE.

Du feigneur Geronte.

OCTAVE.

Et que cette fille eft mandée de Tarente icy pour cela?

SILVESTRE.

Oüy.

OCTAVE.

Et tu tiens ces nouvelles de mon Oncle?

SILVESTRE.

De voſtre Oncle.

OCTAVE.

A qui mon Pere les a mandées par une lettre?

SILVESTRE.

Par une lettre.

OCTAVE.

Et cet Oncle, dis-tu, ſçait toutes nos affaires?

SILVESTRE.

Toutes nos affaires.

OCTAVE.

Ha! Parle, ſi tu veux; & ne te fais point, de la ſorte, arracher les mots de la bouche.

SILVESTRE.

Qu'ay-je à parler davantage? Vous n'oubliez aucune circonſtance, & vous dites les choſes tout juſtement comme elles ſont.

OCTAVE.

Conſeille-moy du moins, & me dy ce que je dois faire dans ces cruelles conjonctures.

SILVESTRE.

Ma foy, je m'y trouve autant embarraſſé que vous; & j'aurois bon beſoin que l'on me conſeillaſt moy-meſme.

OCTAVE.

Je ſuis aſſaſſiné par ce maudit retour.

SILVESTRE.

Je ne le ſuis pas moins.

OCTAVE.

Lors que mon Pere apprendra les choſes, je vais voir fondre ſur moy un orage ſoudain d'impetueuſes reprimandes.

SILVESTRE.

Les reprimandes ne ſont rien; & pluſt au Ciel que j'en fuſſe quitte à ce prix! Mais j'ay bien la mine, pour moy, de payer plus cher vos folies; & je voy ſe former de loin un nuage de coups de baſton qui crevera ſur mes eſpaules.

OCTAVE.

O Ciel! Par où ſortir de l'embarras où je me trouve?

SILVESTRE.

C'eſt à quoy vous deviez ſonger, avant que de vous y jetter.

OCTAVE.

Ha! Tu me fais mourir, par tes leçons hors de ſaiſon.

SILVESTRE.

Vous me faites bien plus mourir, par vos actions eſtourdies.

OCTAVE.

Que dois-je faire? Quelle reſolution prendre? A quel remede recourir?

SCENE II.

Scapin, Octave, Silveſtre.

SCAPIN.

Qu'eſt-ce, ſeigneur Octave? Qu'avez-vous? Qu'y a-t-il? Quel deſordre eſt-ce là? Je vous voy tout troublé.

OCTAVE.

Ha! Mon pauvre Scapin, je ſuis perdu; je ſuis deſeſperé, je ſuis le plus infortuné de tous les hommes.

SCAPIN.

Comment?

OCTAVE.

N'as-tu rien appris de ce qui me regarde?

SCAPIN.

Non.

OCTAVE.

Mon Pere arrive avec le ſeigneur Geronte, & ils me veulent marier.

SCAPIN.

Hé bien! Qu'y a-t-il là de ſi funeſte?

OCTAVE.

Helas! Tu ne ſçais pas la cauſe de mon inquietude.

SCAPIN.

Non; mais il ne tiendra qu'à vous que je la ſçache bientoſt: & je ſuis homme conſolatif, homme à m'intereſſer aux affaires des jeunes gens.

OCTAVE.

Ha! Scapin, ſi tu pouvois trouver quelque invention, forger quelque machine, pour me tirer de la peine où je ſuis, je croirois t'eſtre redevable de plus que de la vie!

SCAPIN.

A vous dire la verité, il y a peu de choſes qui me ſoient

impoſſibles, quand je m'en veux meſler. J'ay ſans doute receu du Ciel un genie aſſez beau pour toutes les fabriques de ces gentilleſſes d'eſprit, de ces galanteries ingenieuſes, à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies; & je puis dire ſans vanité qu'on n'a gueres veu d'homme qui fuſt plus habile ouvrier de reſſorts & d'intrigues, qui ait acquis plus de gloire que moy dans ce noble meſtier. Mais, ma foy, le merite eſt trop mal-traitté aujourd'huy; & j'ay renoncé à toutes choſes, depuis certain chagrin d'une affaire qui m'arriva.

OCTAVE.

Comment? Quelle affaire, Scapin?

SCAPIN.

Une avanture où je me broüillay avec la Juſtice.

OCTAVE.

La Juſtice?

SCAPIN.

Oüy : nous euſmes un petit démeſlé enſemble.

SILVESTRE.

Toy & la Juſtice?

SCAPIN.

Oüy. Elle en uſa fort mal avec moy; & je me dépitay de telle ſorte contre l'ingratitude du Siecle, que je reſolus de ne plus rien faire. Baſte. Ne laiſſez pas de me conter voſtre avanture.

OCTAVE.

Tu ſçais, Scapin, qu'il y a deux mois que le ſeigneur Geronte & mon Pere s'embarquerent enſemble, pour un voyage qui regarde certain commerce où leurs intereſts ſont meſlez.

SCAPIN.

Je ſçay cela.

OCTAVE.

Et que Leandre & moy nous fûmes laiſſez par nos Peres, moy ſous la conduite de Silveſtre, & Leandre ſous ta direction.

SCAPIN.

Oüy. Je me ſuis fort bien acquité de ma charge.

OCTAVE.

Quelque temps aprés, Leandre fit rencontre d'une jeune Egyptienne dont il devint amoureux.

SCAPIN.

Je ſçay cela encore.

OCTAVE.

Comme nous ſommes grands amis, il me fit auſſi toſt confidence de ſon amour, & me mena voir cette fille, que je trouvay belle à la verité, mais non pas tant qu'il vouloit que je la trouvaſſe. Il ne m'entretenoit que d'elle chaque jour; m'exageroit à tous momens ſa beauté & ſa grace; me loüoit

fon efprit & me parloit avec tranfport des charmes de fon entretien, dont il me rapportoit jufqu'aux moindres paroles, qu'il s'efforçoit toûjours de me faire trouver les plus fpirituelles du monde. Il me querelloit quelquefois de n'eftre pas affez fenfible aux chofes qu'il me venoit dire, & me blafmoit fans ceffe de l'indifference où j'eftois pour les feux de l'amour.

SCAPIN.

Je ne voy pas encore où cecy veut aller.

OCTAVE.

Un jour que je l'accompagnois pour aller chez les gens qui gardent l'Objet de fes vœux, nous entendîmes, dans une petite Maifon d'une Ruë efcartée, quelques plaintes meflées de beaucoup de fanglots. Nous demandons ce que c'eft. Une Femme nous dit, en foûpirant, que nous pouvions voir là quelque chofe de pitoyable en des Perfonnes eftrangeres; & qu'à moins que d'eftre infenfibles, nous en ferions touchez.

SCAPIN.

Où eft-ce que cela nous meine?

OCTAVE.

La curiofité me fit preffer Leandre de voir ce que c'eftoit. Nous entrons dans une falle, où nous voyons une vieille Femme mourante, affiftée d'une Servante qui faifoit des regrets, & d'une jeune Fille toute fondante en larmes, la plus belle & la plus touchante qu'on puiffe jamais voir.

SCAPIN.

Ha! Ha!

OCTAVE.

Une autre auroit paru effroyable en l'eftat où elle eftoit; car elle n'avoit pour habillement qu'une mefchante petite jupe, avec des braffieres de nuict qui eftoient de fimple futaine; & fa coëffure eftoit une cornette jaune, retrouffée au haut de fa tefte, qui laiffoit tomber en defordre fes cheveux fur fes efpaules : & ce-pendant, faite comme cela, elle brilloit de mille attraits, & ce n'eftoit qu'agrémens & que charmes que toute fa Perfonne.

SCAPIN.

Je fens venir les chofes.

OCTAVE.

Si tu l'avois veuë, Scapin, en l'eftat que je dy, tu l'aurois trouvée admirable.

SCAPIN.

Ho! Je n'en doute point; &, fans l'avoir veuë, je voy bien qu'elle eftoit tout-à-fait charmante.

OCTAVE.

Ses larmes n'eftoient point de ces larmes defagreables qui défigurent un vifage; elle avoit, à pleurer, une grace touchante, & fa douleur eftoit la plus belle du monde.

SCAPIN.

Je voy tout cela.

OCTAVE.

Elle faifoit fondre chacun en larmes, en fe jettant amoureufement fur le corps de cette mourante, qu'elle appelloit fa chere Mere; & il n'y avoit perfonne qui n'euft l'ame percée, de voir un fi bon naturel.

SCAPIN.

En effet, cela eft touchant; & je voy bien que ce bon naturel-là vous la fit aimer.

OCTAVE.

Ha! Scapin, un barbare l'auroit aimée!

SCAPIN.

Affeurément. Le moyen de s'en empefcher?

OCTAVE.

Aprés quelques paroles dont je tafchay d'adoucir la douleur de cette charmante affligée, nous fortifmes de-là; & demandant à Leandre ce qu'il luy fembloit de cette Perfonne, il me refpondit froidement qu'il la trouvoit affez jolie. Je fus piqué de la froideur avec laquelle il m'en parloit, & je ne voulus point luy defcouvrir l'effet que fes beautez avoient fait fur mon ame.

SILVESTRE.

Si vous n'abregez ce recit, nous en voilà pour jufqu'à demain. Laiffez-le-moy finir en deux mots. (*A Scapin.*) Son cœur prend feu dés ce moment; il ne fçauroit plus vivre,

qu'il n'aille consoler son aimable affligée. Ses frequentes visites sont rejettées de la Servante, devenuë la Gouvernante par le trespas de la Mere. Voilà mon homme au desespoir; il presse, supplie, conjure : point d'affaire. On luy dit que la Fille, quoique sans bien & sans appuy, est de famille honneste; & qu'à moins que de l'espouser, on ne peut souffrir ses poursuites. Voilà son amour augmenté par les difficultez. Il consulte dans sa teste, agite, raisonne, balance, prend sa resolution : le voila marié avec elle depuis trois jours.

SCAPIN.

J'entens.

SILVESTRE.

Maintenant, mets avec cela le retour impreveu du Pere, qu'on n'attendoit que dans deux mois; la découverte que l'Oncle a faite du secret de nostre mariage, & l'autre mariage qu'on veut faire de luy avec la Fille que le seigneur Geronte a euë d'une seconde Femme qu'on dit qu'il a espousée à Tarente.

OCTAVE.

Et par-dessus tout cela, mets encore l'indigence où se trouve cette aimable Personne, & l'impuissance où je me voy d'avoir dequoy la secourir.

SCAPIN.

Est-ce là tout? Vous voilà bien embarrassez tous deux pour une bagatelle! C'est bien-là dequoy se tant allarmer! N'as-tu point de honte, toy, de demeurer court à si peu de chose? Que diable! Te voilà grand & gros comme pere & mere, &

tu ne ſçaurois trouver dans ta teſte, forger dans ton eſprit quelque ruſe galante, quelque honneſte petit ſtratageſme, pour ajuſter vos affaires? Fy! Peſte ſoit du butor! Je voudrois bien que l'on m'euſt donné autrefois nos vieillards à dupper; je les aurois joüez tous deux par-deſſous la jambe: & je n'eſtois pas plus grand que cela, que je me ſignalois déja par cent tours d'adreſſe jolis.

SILVESTRE.

J'avouë que le Ciel ne m'a pas donné tes talens; & que je n'ay pas l'eſprit, comme toy, de me broüiller avec la Juſtice.

OCTAVE.

Voicy mon aimable Hiacinte.

SCENE III.

Hiacinte, Scapin, Octave, Silveſtre.

HIACINTE.

Ha! Octave, eſt-il vray ce que Silveſtre vient de dire à Nerine, que voſtre Pere eſt de retour, & qu'il veut vous marier?

OCTAVE.

Oüy, belle Hiacinte; & ces nouvelles m'ont donné une atteinte cruelle. Mais que voy-je? Vous pleurez! Pourquoy ces larmes? Me ſoupçonnez-vous, dites-moy, de quelque infidelité, & n'eſtes-vous pas aſſeurée de l'amour que j'ay pour vous?

HIACINTE.

Oüy, Octave, je suis seure que vous m'aimez; mais je ne le suis pas que vous m'aimiez toûjours.

OCTAVE.

Hé! Peut-on vous aimer, qu'on ne vous aime toute sa vie?

HIACINTE.

J'ay oüy dire, Octave, que vostre sexe aime moins longtemps que le nostre, & que les ardeurs que les hommes font voir sont des feux qui s'éteignent aussi facilement qu'ils naissent.

OCTAVE.

Ha! Ma chere Hiacinte, mon cœur n'est donc pas fait comme celuy des autres hommes; & je sens bien, pour moy, que je vous aimeray jusqu'au tombeau.

HIACINTE.

Je veux croire que vous sentez ce que vous dites, & je ne doute point que vos paroles ne soyent sinceres; mais je crains un pouvoir qui combattra dans vostre cœur les tendres sentimens que vous pouvez avoir pour moy. Vous dépendez d'un Pere, qui veut vous marier à une autre personne; & je suis seure que je mourray, si ce mal-heur m'arrive.

OCTAVE.

Non, belle Hiacinte, il n'y a point de Pere qui puisse me contraindre à vous manquer de foy; & je me resoudray à

quitter mon Païs, & le jour, mesme, s'il est besoin, plûtost qu'à vous quitter. J'ay déja pris, sans l'avoir veuë, une aversion effroyable pour celle que l'on me destine ; &, sans estre cruel, je souhaitterois que la mer l'escartât d'icy pour jamais. Ne pleurez donc point, je vous prie, mon aimable Hiacinte, car vos larmes me tuënt, & je ne les puis voir sans me sentir percer le cœur.

HIACINTE.

Puis que vous le voulez, je veux bien essuyer mes pleurs; & j'attendray, d'un œil constant, ce qu'il plaira au Ciel de resoudre de moy.

OCTAVE.

Le Ciel nous sera favorable.

HIACINTE.

Il ne sçauroit m'estre contraire, si vous m'estes fidelle.

OCTAVE.

Je le feray, asseurément!

HIACINTE.

Je feray donc heureuse.

SCAPIN, *à Octave.*

Elle n'est point tant sotte, ma foy; & je la trouve assez passable.

OCTAVE, *monstrant Scapin.*

Voicy un homme qui pourroit bien, s'il le vouloit, nous estre dans tous nos besoins d'un secours merveilleux.

SCAPIN.

J'ay fait de grands fermens de ne me mefler plus du monde; mais, fi vous m'en priez bien fort tous deux, peut-eftre...

OCTAVE.

Ha! S'il ne tient qu'à te prier bien fort pour obtenir ton aide, je te conjure de tout mon cœur de prendre la conduite de noftre barque.

SCAPIN, *à Hiacinte.*

Et vous, ne me dites-vous rien?

HIACINTE.

Je vous conjure, à fon exemple, par tout ce qui vous eft le plus cher au monde, de vouloir fervir noftre amour.

SCAPIN.

Il faut fe laiffer vaincre, & avoir de l'humanité. Allez, je veux m'employer pour vous.

OCTAVE.

Croy que...

SCAPIN.

Chut. (*Parlant à Hiacinte.*) Allez-vous-en, vous; & foyez en repos.

SCENE IV.

Scapin, Octave, Silvestre.

SCAPIN, *à Octave.*

Et vous, preparez-vous à ſoûtenir avec fermeté l'abord de voſtre Pere.

OCTAVE.

Je t'avouë que cét abord me fait trembler par avance; & j'ay une timidité naturelle que je ne ſçaurois vaincre.

SCAPIN.

Il faut pourtant paroiſtre ferme au premier choc, de peur que, ſur voſtre foibleſſe, il ne prenne le pié de vous mener comme un enfant. Là, taſchez de vous compoſer par eſtude. Un peu de hardieſſe; & ſongez à reſpondre réſolument ſur tout ce qu'il pourra vous dire.

OCTAVE.

Je feray du mieux que je pourray.

SCAPIN.

Çà, eſſayons un peu, pour vous accouſtumer. Repétons un peu voſtre rolle, & voyons ſi vous ferez bien. Allons : la mine reſoluë, la teſte haute, les regards aſſeurez.

OCTAVE.

Comme cela?

SCAPIN.

Encore un peu davantage.

OCTAVE.

Ainſy?

SCAPIN.

Bon. Imaginez-vous que je ſuis voſtre Pere qui arrive, & reſpondez-moy fermement, comme ſi c'eſtoit à luy-meſme. « Comment! Pendard, Vaurien, Infame, Fils indigne d'un Pere comme moy, oſes-tu bien paroiſtre devant mes yeux aprés tes bons déportemens, aprés le laſche tour que tu m'as joüé pendant mon abſence? Eſt-ce-là le fruit de mes ſoins, Maraud, eſt-ce-là le fruit de mes ſoins? Le reſpect qui m'eſt deu, le reſpect que tu me conſerves? » Allons donc! « Tu as l'inſolence, Frippon, de t'engager ſans le conſentement de ton Pere, de contracter un mariage clandeſtin? Répon-moy, Coquin, répon-moy. Voyons un peu tes belles raiſons! » O, que diable! Vous demeurez interdit?

OCTAVE.

C'eſt que je m'imagine que c'eſt mon Pere que j'entens.

SCAPIN.

Hé, oüy! C'eſt par cette raiſon qu'il ne faut pas eſtre comme un innocent.

OCTAVE.

Je m'en vais prendre plus de reſolution, & je reſpondray fermement.

SCAPIN.

Asseurément?

OCTAVE.

Asseurément.

SILVESTRE.

Voilà vostre Pere qui vient.

OCTAVE.

O Ciel! Je suis perdu! (*Il s'enfuit.*)

SCENE V.

Scapin, Silvestre.

SCAPIN.

Hola, Octave! Demeurez, Octave! Le voilà enfuy. Quelle pauvre espece d'homme! Ne laissons pas d'attendre le vieillard.

SILVESTRE.

Que luy diray-je?

SCAPIN.

Laisse-moy dire, moy, & ne fais que me suivre.

SCENE VI.

Argante; Scapin & *Silveſtre,* à l'eſcart.

ARGANTE, *ſe croyant ſeul.*

A-t-on jamais oüy parler d'une action pareille à celle-là!

SCAPIN, *bas, à Silveſtre.*

Il a déja appris l'affaire; & elle luy tient ſi fort en teſte, que tout ſeul il en parle haut.

ARGANTE.

Voilà une temerité bien grande!

SCAPIN, *à part.*

Eſcoutons-le un peu.

ARGANTE.

Je voudrois bien ſçavoir ce qu'ils me pourront dire ſur ce beau mariage!

SCAPIN, *à part.*

Nous y avons ſongé.

ARGANTE.

Taſcheront-ils de me nier la choſe?

SCAPIN, *à part.*

Non, nous n'y penſons pas.

ARGANTE.

Ou s'ils entreprendront de l'excuſer?

SCAPIN, *à part.*

Celuy-là ſe pourra faire.

ARGANTE.

Pretendront-ils m'amuſer par des contes en l'air?

SCAPIN, *à part.*

Peut-eſtre.

ARGANTE.

Tous leurs diſcours feront inutiles.

SCAPIN, *à part.*

Nous allons voir.

ARGANTE.

Ils ne m'en donneront point à garder.

SCAPIN, *à part.*

Ne jurons de rien.

ARGANTE.

Je ſçauray mettre mon pendard de Fils en lieu de ſeureté.

SCAPIN, *à part.*

Nous y pourvoirons.

ARGANTE.

Et pour le coquin de Silveſtre, je le roüeray de coups.

SILVESTRE, *bas, à Scapin.*

J'eſtois bien eſtonné, s'il m'oublioit.

ARGANTE, *appercevant Silveſtre.*

Ha! Ha! Vous voilà donc, ſage Gouverneur de Famille, beau Directeur de jeunes Gens!

SCAPIN.

Monſieur, je ſuis ravy de vous voir de retour.

ARGANTE.

Bon jour, Scapin. (*A Silveſtre.*) Vous avez ſuivy mes ordres vrayment d'une belle maniere! Et mon Fils s'eſt comporté fort ſagement pendant mon abſence!

SCAPIN.

Vous vous portez bien, à ce que je voy.

ARGANTE.

Affez bien. (*A Silveftre.*) Tu ne dis mot, Coquin, tu ne dis mot!

SCAPIN.

Voftre voyage a-t-il efté bon?

ARGANTE.

Mon Dieu, fort bon. Laiffe-moy un peu quereller en repos.

SCAPIN.

Vous voulez quereller?

ARGANTE.

Oüy, je veux quereller.

SCAPIN.

Et qui, Monfieur?

ARGANTE.

Ce Maraut-là.

SCAPIN.

Pourquoy?

ARGANTE.

Tu n'as pas oüy parler de ce qui s'eft paffé dans mon abfence?

SCAPIN.

J'ay bien oüy parler de quelque petite chofe.

ARGANTE.

Comment, quelque petite chofe? Une action de cette nature!

SCAPIN.

Vous avez quelque raifon.

ARGANTE.

Une hardieffe pareille à celle-là!

SCAPIN.

Cela eft vray.

ARGANTE.

Un Fils qui fe marie fans le confentement de fon Pere!

SCAPIN.

Oüy, il y a quelque chofe à dire à cela. Mais je ferois d'avis que vous ne fiffiez point de bruit.

ARGANTE.

Je ne fuis pas de cét avis, moy; & je veux faire du bruit tout mon faoul. Quoy! Tu ne trouves pas que j'aye tous les fujets du monde d'eftre en colere?

SCAPIN.

Si-fait. J'y ay d'abord efté, moy, lors que j'ay fceu la chofe ; & je me fuis intereffé pour vous, jufqu'à quereller voftre Fils. Demandez-luy un peu quelles belles reprimandes je luy ay faites, & comme je l'ay chapitré fur le peu de refpect qu'il gardoit à un Pere dont il devroit baifer les pas. On ne peut pas luy mieux parler, quand ce feroit vous-mefme. Mais quoy! Je me fuis rendu à la raifon, & j'ay confideré que, dans le fond, il n'a pas tant de tort qu'on pourroit croire.

ARGANTE.

Que me viens-tu conter? Il n'a pas tant de tort de s'aller marier de but en blanc avec une inconnuë?

SCAPIN.

Que voulez-vous? Il y a efté pouffé par fa deftinée.

ARGANTE.

Ha ! Ha! Voicy une raifon la plus belle du monde. On n'a plus qu'à commettre tous les crimes imaginables, tromper, voler, affaffiner, & dire pour excufe qu'on y a efté pouffé par fa deftinée.

SCAPIN.

Mon Dieu! Vous prenez mes paroles trop en philofophe. Je veux dire qu'il s'eft trouvé fatalement engagé dans cette affaire.

ARGANTE.

Et pourquoy s'y engageoit-il?

SCAPIN.

Voulez-vous qu'il foit auffi fage que vous? Les jeunes Gens font jeunes, & n'ont pas toute la prudence qu'il leur faudroit pour ne rien faire que de raifonnable : tefmoin noftre Leandre, qui, malgré toutes mes leçons, malgré toutes mes remontrances, eft allé faire de fon cofté pis encore que voftre Fils. Je voudrois bien fçavoir fi vous-mefme n'avez pas efté jeune, & n'avez pas, dans voftre temps, fait des fredaines comme les autres. J'ay oüy dire, moy, que vous avez efté autrefois un bon compagnon parmy les femmes, que vous faifiez de voftre drofle avec les plus galantes de ce temps-là, & que vous n'en approchiez point que vous ne pouffaffiez à bout.

ARGANTE.

Cela eft vray, j'en demeure d'accord; mais je m'en fuis toûjours tenu à la galanterie, & je n'ay point efté jufqu'à faire ce qu'il a fait.

SCAPIN.

Que vouliez-vous qu'il fift? Il voit une jeune Perfonne qui luy veut du bien (car il tient cela de vous, d'eftre aimé de toutes les femmes) : il la trouve charmante; il luy rend des vifites; luy conte des douceurs; foûpire galamment, fait le paffionné. Elle fe rend à fa pourfuite. Il pouffe fa fortune. Le voilà furpris avec elle par fes Parens, qui, la force à la main, le contraignent de l'efpoufer.

SILVESTRE, *à part.*

L'habile fourbe que voilà!

SCAPIN.

Euffiez-vous voulu qu'il fe fuft laiffé tuer? Il vaut mieux encore eftre marié, qu'eftre mort.

ARGANTE.

On ne m'a pas dit que l'affaire fe foit ainfi paffée.

SCAPIN, *monftrant Silveftre.*

Demandez-luy plûtoft; il ne vous dira pas le contraire.

ARGANTE, *à Silveftre.*

C'eft par force qu'il a efté marié?

SILVESTRE.

Oüy, Monfieur.

SCAPIN.

Voudrois-je vous mentir?

ARGANTE.

Il devoit donc aller tout auffi-toft protefter de violence chez un Notaire.

SCAPIN.

C'eft ce qu'il n'a pas voulu faire.

ARGANTE.

Cela m'auroit donné plus de facilité à rompre ce mariage.

SCAPIN.

Rompre ce mariage!

ARGANTE.

Oüy.

SCAPIN.

Vous ne le romprez point.

ARGANTE.

Je ne le rompray point?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Quoy! Je n'auray pas pour moy les droicts de Pere, & la raiſon de la violence qu'on a faite à mon Fils?

SCAPIN.

C'eſt une choſe dont il ne demeurera pas d'accord.

ARGANTE.

Il n'en demeurera pas d'accord?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Mon Fils?

SCAPIN.

Votre Fils. Voulez-vous qu'il confeſſe qu'il ait eſté capable de crainte, & que ce ſoit par force qu'on luy ait fait faire les choſes? Il n'a garde d'aller avoüer cela; ce feroit ſe faire tort, & ſe montrer indigne d'un Pere comme vous.

ARGANTE.

Je me mocque de cela.

SCAPIN.

Il faut, pour ſon honneur & pour le voſtre, qu'il diſe dans le monde que c'eſt de bon gré qu'il l'a eſpouſée.

ARGANTE.

Et je veux, moy, pour mon honneur & pour le ſien, qu'il diſe le contraire.

SCAPIN.

Non, je ſuis ſeur qu'il ne le fera pas.

ARGANTE.

Je l'y forceray bien.

SCAPIN.

Il ne le fera pas, vous dy-je.

ARGANTE.

Il le fera, ou je le des-heriteray.

SCAPIN.

Vous ?

ARGANTE.

Moy.

SCAPIN.

Bon !

ARGANTE.

Comment, bon ?

SCAPIN.

Vous ne le des-heriterez point.

ARGANTE.

Je ne le des-heriteray point ?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Non ?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Hoy ! Voicy qui eſt plaiſant ! Je ne des-heriteray pas mon Fils ?

SCAPIN.

Non, vous dy-je.

ARGANTE.

Qui m'en empeſchera?

SCAPIN.

Vous-meſme.

ARGANTE.

Moy?

SCAPIN.

Oüy. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGANTE.

Je l'auray.

SCAPIN.

Vous vous mocquez.

ARGANTE.

Je ne me mocque point.

SCAPIN.

La tendreſſe paternelle fera ſon office.

ARGANTE.

Elle ne fera rien.

SCAPIN.

Oüy, oüy.

ARGANTE.

Je vous dy que cela fera.

SCAPIN.

Bagatelles.

ARGANTE.

Il ne faut point dire, bagatelles.

SCAPIN.

Mon Dieu! Je vous connois; vous eftes bon naturellement.

ARGANTE.

Je ne fuis point bon, & je fuis mefchant quand je veux! Finiffons ce difcours qui m'efchauffe la bile. (*A Silveftre.*) Va-t'en, Pendard, va-t'en me chercher mon frippon, tandis que j'iray rejoindre le feigneur Geronte pour luy conter ma difgrace.

SCAPIN.

Monfieur, fi je vous puis eftre utile en quelque chofe, vous n'avez qu'à me commander.

ARGANTE.

Je vous remercie. (*A foy-mefme.*) Ha! Pourquoy faut-il qu'il foit Fils unique! Et que n'ay-je à cette heure la Fille que le Ciel m'a oftée, pour la faire mon heritiere!

SCENE VII.

Scapin, Silvestre.

SILVESTRE.

J'avouë que tu es un grand homme, & voilà l'affaire en bon train : mais l'argent d'autre part nous presse, pour nostre subsistance, & nous avons de tous costez des gens qui aboyent aprés nous.

SCAPIN.

Laisse-moy faire, la machine est trouvée. Je cherche seulement dans ma teste un homme qui nous soit affidé, pour joüer un Personnage dont j'ay besoin. Atten. Tien-toy un peu. Enfonce ton bonnet en meschant garçon. Campe-toy sur un pié. Mets la main au costé. Fais les yeux furibonds. Marche un peu en roy de theatre. Vojlà qui est bien; suymoy. J'ay des secrets pour desguiser ton visage & ta voix.

SILVESTRE.

Je te conjure, au moins, de ne m'aller point broüiller avec la Justice.

SCAPIN.

Va, va, nous partagerons les perils en freres; & trois ans de Galere de plus ou de moins ne font pas pour arrester un noble cœur.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Geronte, Argante.

GERONTE.

OÜY, ſans doute, par le temps qu'il fait, nous aurons icy nos gens aujourd'huy; & un matelot qui vient de Tarente m'a aſſeuré qu'il avoit veu mon homme qui eſtoit prés de s'embarquer. Mais l'arrivée de ma Fille trouvera les choſes mal diſpoſées à ce que nous nous propoſions; & ce que vous venez de m'apprendre de voſtre Fils rompt eſtrangement les meſures que nous avions priſes enſemble.

ARGANTE.

Ne vous mettez pas en peine; je vous reſpons de renverſer tout cét obſtacle, & j'y vais travailler de ce pas.

GERONTE.

Ma foy, ſeigneur Argante, voulez-vous que je vous diſe? L'éducation des enfans eſt une choſe à quoy il faut s'attacher fortement.

ARGANTE.

Sans doute. A quel propos cela?

GERONTE.

A propos de ce que les mauvais déportemens des jeunes Gens viennent le plus ſouvent de la mauvaiſe éducation que leurs Peres leur donnent.

ARGANTE.

Cela arrive par fois. Mais que voulez-vous dire par-là?

GERONTE.

Ce que je veux dire par-là?

ARGANTE.

Oüy.

GERONTE.

Que ſi vous aviez, en brave Pere, bien morigené voſtre Fils, il ne vous auroit pas joüé le tour qu'il vous a fait.

ARGANTE.

Fort-bien. De ſorte donc que vous avez bien mieux morigené le voſtre?

GERONTE.

Sans doute; & je ferois bien fafché qu'il m'euft rien fait approchant de cela.

ARGANTE.

Et fi ce Fils, que vous avez, en brave Pere, fi bien morigené, avoit fait pis encore que le mien? Hé?

GERONTE.

Comment!

ARGANTE.

Comment?

GERONTE.

Qu'eft-ce que cela veut dire?

ARGANTE.

Cela veut dire, feigneur Geronte, qu'il ne faut pas eftre fi prompt à condamner la conduite des autres; & que ceux qui veulent glofer doivent bien regarder chez eux s'il n'y a rien qui cloche.

GERONTE.

Je n'entens point cette énigme.

ARGANTE.

On vous l'expliquera.

GERONTE.

Eft-ce que vous auriez oüy dire quelque chofe de mon Fils?

ARGANTE.

Cela ſe peut faire.

GERONTE.

Et quoy encore?

ARGANTE.

Voſtre Scapin, dans mon dépit, ne m'a dit la choſe qu'en gros; & vous pourrez de luy, ou de quelqu'autre, eſtre inſtruit du détail. Pour moy, je vais viſte conſulter un Advocat, & adviſer des biais que j'ay à prendre. Juſqu'au revoir.

SCENE II.

GERONTE, *ſeul.*

Que pourroit-ce eſtre que cette affaire-cy? Pis encore que le ſien! Pour moy, je ne voy pas ce que l'on peut faire de pis; & je trouve que ſe marier ſans le conſentement de ſon Pere eſt une action qui paſſe tout ce qu'on peut s'imaginer.

SCENE III.

Leandre, Geronte.

GERONTE.

Ha, vous voilà.

LEANDRE, *courant à luy pour l'embraſſer.*

Ha! Mon Pere! Que j'ay de joye de vous voir de retour!

GERONTE, *refuſant de l'embraſſer.*

Doucement. Parlons un peu d'affaire.

LEANDRE.

Souffrez que je vous embraſſe, & que...

GERONTE, *le repouſſant encore.*

Doucement, vous dy-je.

LEANDRE.

Quoy! Vous me refuſez, mon Pere, de vous exprimer mon tranſport par mes embraſſemens!

GERONTE.

Oüy. Nous avons quelque choſe à démeſler enſemble.

LEANDRE.

Et quoy?

GERONTE.

Tenez-vous, que je vous voye en face.

LEANDRE.

Comment?

GERONTE.

Regardez-moy entre deux yeux.

LEANDRE.

Hé bien!

GERONTE.

Qu'eſt-ce donc qui s'eſt paſſé icy?

LEANDRE.

Ce qui s'eſt paſſé?

GERONTE.

Oüy. Qu'avez-vous fait pendant mon abſence?

LEANDRE.

Que voulez-vous, mon Pere, que j'aye fait?

GERONTE.

Ce n'eſt pas moy qui veux que vous ayez fait, mais qui demande ce que c'eſt que vous avez fait.

LEANDRE.

Moy? Je n'ay fait aucune choſe dont vous ayez lieu de vous plaindre.

GERONTE.

Aucune choſe?

LEANDRE.

Non.

GERONTE.

Vous eftes bien refolu.

LEANDRE.

C'eft que je fuis feur de mon innocence.

GERONTE.

Scapin pourtant a dit de vos nouvelles.

LEANDRE.

Scapin!

GERONTE.

Ha! ha! Ce mot vous fait rougir.

LEANDRE.

Il vous a dit quelque chofe de moy?

GERONTE.

Ce lieu n'est pas tout-à-fait propre à vuider cette affaire, & nous allons l'examiner ailleurs. Qu'on fe rende au Logis; j'y vais revenir tout-à-l'heure. Ha, Traiftre! S'il faut que tu me des-honores, je te renonce pour mon Fils, & tu peux bien, pour jamais, te refoudre à füir de ma prefence.

SCENE IV.

LEANDRE, *ſeul.*

Me trahir de cette maniere! Un Coquin qui doit, par cent raiſons, eſtre le premier à cacher les choſes que je luy confie, eſt le premier à les aller deſcouvrir à mon Pere! Ha! Je jure le Ciel que cette trahiſon ne demeurera pas impunie.

SCENE V.

Octave, Scapin, Leandre.

OCTAVE.

Mon cher Scapin, que ne doy-je point à tes ſoins! Que tu es un homme admirable! Et que le Ciel m'eſt favorable, de t'envoyer à mon ſecours!

LEANDRE, *à Scapin.*

Ha, ha, vous voilà! Je ſuis ravy de vous trouver, monſieur le Coquin!

SCAPIN.

Monſieur, voſtre ſerviteur. C'eſt trop d'honneur que vous me faites.

LEANDRE, *en mettant l'eſpée à la main.*

Vous faites le meſchant plaiſant? Ha! Je vous apprendray...

SCAPIN, *se mettant à genoux.*

Monsieur!

OCTAVE, *se mettant entre deux, pour empescher Leandre de le frapper.*

Ha! Leandre.

LEANDRE.

Non, Octave, ne me retenez point, je vous prie.

SCAPIN.

Hé! Monsieur!

OCTAVE, *retenant Leandre.*

De grace.

LEANDRE, *voulant frapper Scapin.*

Laissez-moy contenter mon ressentiment.

OCTAVE.

Au nom de l'amitié, Leandre, ne le mal-traittez point.

SCAPIN.

Monsieur, que vous ay-je fait?

LEANDRE, *voulant le frapper.*

Ce que tu m'as fait, Traistre?

OCTAVE, *retenant encore Leandre.*

Hé! Doucement.

LEANDRE.

Non, Octave, je veux qu'il me confeffe luy-mefme, tout-à-l'heure, la perfidie qu'il m'a faite. Oüy, Coquin, je fçay le trait que tu m'as joüé; on vient de me l'apprendre, & tu ne croyois pas peut-eftre que l'on me deuft reveler ce fecret : mais je veux en avoir la confeffion de ta propre bouche, ou je vais te paffer cette efpée au travers du corps.

SCAPIN.

Ha! Monfieur, auriez-vous bien ce cœur-là?

LEANDRE.

Parle donc!

SCAPIN.

Je vous ay fait quelque chofe, Monfieur?

LEANDRE.

Oüy, Coquin, & ta confcience ne te dit que trop ce que c'eft.

SCAPIN.

Je vous affeure que je l'ignore.

LEANDRE, *s'avançant pour le frapper.*

Tu l'ignores?

OCTAVE, *retenant Leandre.*

Leandre!

SCAPIN.

Hé bien, Monſieur, puis que vous le voulez, je vous confeſſe que j'ay beu avec mes amis ce petit quartaut de Vin d'Eſpagne dont on vous fit preſent il y a quelques jours ; & que c'eſt moy qui fis une fente au tonneau, & reſpandis de l'eau autour, pour faire croire que le Vin s'eſtoit eſchappé.

LEANDRE.

C'eſt toy, Pendard, qui m'as beu mon vin d'Eſpagne, & qui as eſté cauſe que j'ay tant querellé la Servante, croyant que c'eſtoit elle qui m'avoit fait le tour?

SCAPIN.

Oüy, Monſieur, je vous en demande pardon.

LEANDRE.

Je ſuis bien-aiſe d'apprendre cela. Mais ce n'eſt pas l'affaire dont il eſt queſtion maintenant.

SCAPIN.

Ce n'eſt pas cela, Monſieur?

LEANDRE.

Non : c'eſt une autre affaire qui me touche bien plus, & je veux que tu me la diſes.

SCAPIN.

Monſieur, je ne me ſouviens pas d'avoir fait autre choſe.

LEANDRE, *le voulant frapper.*

Tu ne veux pas parler?

SCAPIN.

Hé!

OCTAVE, *retenant Leandre.*

Tout doux.

SCAPIN.

Oüy, Monfieur, il eft vray qu'il y a trois femaines que vous m'envoyaftes porter, le foir, une petite Montre à la jeune Egyptienne que vous aimez; je revins au Logis mes habits tout couverts de bouë, & le vifage plein de fang, & vous dis que j'avois trouvé des voleurs qui m'avoient bien battu & m'avoient defrobé la Montre. C'eftoit moy, Monfieur, qui l'avois retenuë.

LEANDRE.

C'eft toy qui a retenu ma Montre?

SCAPIN.

Oüy, Monfieur, afin de voir quelle heure il eft.

LEANDRE.

Ha! ha! J'apprens icy de jolies chofes, & j'ay un ferviteur fort fidelle, vrayment! Mais ce n'eft pas encore cela que je demande.

SCAPIN.

Ce n'eft pas cela?

LEANDRE.

Non, Infame; c'eſt autre choſe encore que je veux que tu me confeſſes.

SCAPIN, *à luy-meſme.*

Peſte!

LEANDRE.

Parle viſte, j'ay haſte.

SCAPIN.

Monſieur, voilà tout ce que j'ay fait.

LEANDRE, *voulant frapper Scapin.*

Voilà tout?

OCTAVE, *ſe mettant au-devant.*

Hé!

SCAPIN.

Hé bien oüy, Monſieur, vous vous ſouvenez de ce Loup-garou, il y a ſix mois, qui vous donna tant de coups de baſton la nuict, & vous penſa faire rompre le cou dans une Cave où vous tombaſtes en fuyant.

LEANDRE.

Hé bien!

SCAPIN.

C'eſtoit moy, Monſieur, qui faiſois le Loup-garou.

LEANDRE.

C'eſtoit toy, Traiſtre, qui faiſois le Loup-garou?

SCAPIN.

Oüy, Monſieur; ſeulement pour vous faire peur, & vous oſter l'envie de nous faire courir toutes les nuicts comme vous aviez de couſtume.

LEANDRE.

Je ſçauray me ſouvenir, en temps & lieu, de tout ce que je viens d'apprendre. Mais je veux venir au fait, & que tu me confeſſes ce que tu as dit à mon Pere.

SCAPIN.

A voſtre Pere?

LEANDRE.

Oüy, Frippon, à mon Pere.

SCAPIN.

Je ne l'ay pas ſeulement veu depuis ſon retour.

LEANDRE.

Tu ne l'as pas veu?

SCAPIN.

Non, Monſieur.

LEANDRE.

Aſſeurément?

SCAPIN.

Affeurément. C'eſt une choſe que je vais vous faire dire par luy-meſme.

LEANDRE.

C'eſt de ſa bouche que je le tiens pourtant.

SCAPIN.

Avec voſtre permiſſion, il n'a pas dit la verité.

SCENE VI.

Carle, Octave, Scapin, Leandre.

CARLE.

Monſieur, je vous apporte une nouvelle qui eſt faſcheuſe pour voſtre amour.

LEANDRE.

Comment?

CARLE.

Vos Egyptiens ſont ſur le poinct de vous enlever Zerbinette; & elle-meſme, les larmes aux yeux, m'a chargé de venir promptement vous dire que, ſi dans deux heures vous ne ſongez à leur porter l'argent qu'ils vous ont demandé pour elle, vous l'allez perdre pour jamais.

LEANDRE.

Dans deux heures?

CARLE.

Dans deux heures.

SCENE VII.

Octave, Scapin, Leandre.

LEANDRE.

Ha! mon pauvre Scapin, j'implore ton ſecours.

SCAPIN, *paſſant devant luy avec un air fier.*

Ha! Mon pauvre Scapin! Je ſuis mon pauvre Scapin, à cette heure qu'on a beſoin de moy.

LEANDRE.

Va, je te pardonne tout ce que tu viens de me dire, & pis encore, ſi tu me l'as fait.

SCAPIN.

Non, non; ne me pardonnez rien; paſſez-moy voſtre eſpée au travers du corps. Je feray ravy que vous me tuïez.

LEANDRE.

Non. Je te conjure plûtoſt de me donner la vie, en ſervant mon amour.

SCAPIN.

Point, point; vous ferez mieux de me tuer.

LEANDRE.

Tu m'es trop precieux; & je te prie de vouloir employer pour moy ce genie admirable qui vient à bout de toute chofe.

SCAPIN.

Non. Tuez-moy, vous dy-je.

LEANDRE.

Ha! De grace, ne fonge plus à tout cela, & penfe à me donner le fecours que je te demande.

OCTAVE.

Scapin, il faut faire quelque chofe pour luy.

SCAPIN.

Le moyen, aprés une avanie de la forte?

LEANDRE.

Je te conjure d'oublier mon emportement, & de me prefter ton adreffe.

OCTAVE.

Je joins mes prieres aux fiennes.

SCAPIN.

J'ay cette infulte-là fur le cœur.

OCTAVE.

Il faut quitter ton reffentiment.

LEANDRE.

Voudrois-tu m'abandonner, Scapin, dans la cruelle extremité où fe voit mon amour?

SCAPIN.

Me venir faire, à l'improvifte, un affront comme celuy-là!

LEANDRE.

J'ay tort, je le confeffe.

SCAPIN.

Me traitter de Coquin, de Frippon, de Pendard, d'Infame!

LEANDRE.

J'en ay tous les regrets du monde.

SCAPIN.

Me vouloir paffer fon efpée au travers du corps!

LEANDRE.

Je t'en demande pardon de tout mon cœur; & s'il ne tient qu'à me jetter à tes genoux, tu m'y vois, Scapin, pour te conjurer encore une fois de ne me point abandonner.

OCTAVE.

Ha! Ma foy, Scapin, il fe faut rendre à cela.

SCAPIN.

Levez-vous. Une autre fois, ne ſoyez point ſi prompt.

LEANDRE.

Me promets-tu de travailler pour moy?

SCAPIN.

On y ſongera.

LEANDRE.

Mais tu ſçais que le temps preſſe.

SCAPIN.

Ne vous mettez pas en peine. Combien eſt-ce qu'il vous faut?

LEANDRE.

Cinq cens eſcus.

SCAPIN.

Et à vous?

OCTAVE.

Deux cens piſtoles.

SCAPIN.

Je veux tirer cét argent de vos Peres. (*A Octave.*) Pour ce qui eſt du voſtre, la machine eſt déja toute trouvée. (*A Leandre.*) Et, quant au voſtre, bien qu'avare au dernier

degré, il y faudra moins de façon encore : car vous ſçavez que pour l'eſprit, il n'en a pas, graces à Dieu, grande proviſion ; & je le livre pour une eſpece d'homme à qui l'on fera toûjours croire tout ce que l'on voudra. Cela ne vous offence point ; il ne tombe entre luy & vous aucun ſoupçon de reſſemblance ; & vous ſçavez aſſez l'opinion de tout le monde, qui veut qu'il ne ſoit voſtre Pere que pour la forme.

LEANDRE.

Tout-beau, Scapin.

SCAPIN.

Bon, bon, on fait bien ſcrupule de cela, vous mocquez-vous ? Mais j'apperçois venir le pere d'Octave. Commençons par luy, puis qu'il ſe preſente. Allez-vous-en tous deux. (*A Octave.*) Et vous, avertiſſez voſtre Silveſtre de venir viſte joüer ſon rolle.

SCENE VIII.

Argante, Scapin.

SCAPIN, *à part.*

Le voilà qui rumine.

ARGANTE, *à luy-meſme.*

Avoir ſi peu de conduite & de conſideration ! S'aller jetter dans un engagement comme celuy-là ! Ha, ha, jeuneſſe impertinente !

SCAPIN.

Monſieur, voſtre ſerviteur.

ARGANTE.

Bon jour, Scapin.

SCAPIN.

Vous reſvez à l'affaire de voſtre Fils.

ARGANTE.

Je t'avouë que cela me donne un furieux chagrin.

SCAPIN.

Monſieur, la vie eſt meſlée de traverſes. Il eſt bon de s'y tenir ſans ceſſe preparé ; & j'ay oüy dire, il y a long-temps, une parole d'un Ancien, que j'ay toûjours retenuë.

ARGANTE.

Quoy ?

SCAPIN.

Que, pour peu qu'un Pere de Famille ait eſté abſent de chez luy, il doit promener ſon eſprit ſur tous les faſcheux accidens que ſon retour peut rencontrer : ſe figurer ſa maiſon bruſlée, ſon argent deſrobé, ſa Femme morte, ſon Fils eſtropié, ſa Fille ſubornée; & ce qu'il trouve qui ne luy eſt point arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moy, j'ay pratiqué toûjours cette leçon dans ma petite philoſophie; & je ne ſuis jamais revenu au Logis, que je ne me ſois tenu preſt à la

colere de mes Maiſtres, aux reprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux baſtonnades, aux eſtrivieres; & ce qui a manqué à m'arriver, j'en ay rendu grace à mon bon deſtin.

ARGANTE.

Voilà qui eſt bien : mais ce mariage impertinent, qui trouble celuy que nous voulons faire, eſt une choſe que je ne puis ſouffrir; & je viens de conſulter des Advocats pour le faire caſſer.

SCAPIN.

Ma foy, Monſieur, ſi vous m'en croyez, vous taſcherez, par quelqu'autre voye, d'accommoder l'affaire. Vous ſçavez ce que c'eſt que les procez en ce Païs-cy, & vous allez vous enfoncer dans d'eſtranges eſpines.

ARGANTE.

Tu as raiſon, je le voy bien. Mais quelle autre voye?

SCAPIN.

Je penſe que j'en ay trouvé une. La compaſſion que m'a donnée tantoſt voſtre chagrin m'a obligé à chercher dans ma teſte quelque moyen pour vous tirer d'inquietude : car je ne ſçaurois voir d'honneſtes Peres chagrinez par leurs enfans, que cela ne m'eſmeuve; &, de tout temps, je me ſuis ſenty pour voſtre Perſonne une inclination particuliere.

ARGANTE.

Je te ſuis obligé.

SCAPIN.

J'ay donc efté trouver le Frere de cette Fille qui a efté efpoufée. C'eft un de ces Braves de profeffion, de ces gens qui font tout coups d'efpée, qui ne parlent que d'efchiner, & ne font non plus de confcience de tuer un homme que d'avaler un verre de vin. Je l'ay mis fur ce Mariage; luy ay fait voir quelle facilité offroit la raifon de la violence pour le faire caffer, vos prérogatives du nom de Pere, & l'appuy que vous donneroient auprés de la Juftice, & voftre droiɛ̃t, & voftre argent, & vos amis. Enfin, je l'ay tant tourné de tous les coftez, qu'il a prefté l'oreille aux propofitions que je luy ay faites d'ajufter l'affaire pour quelque fomme; & il donnera fon confentement à rompre le Mariage, pourveu que vous luy donniez de l'argent.

ARGANTE.

Et qu'a-t-il demandé?

SCAPIN.

Ho! D'abord, des chofes par-deffus les maifons.

ARGANTE.

Et quoy?

SCAPIN.

Des chofes extravagantes.

ARGANTE.

Mais encore?

SCAPIN.

Il ne parloit pas moins que de cinq ou ſix cens piſtoles.

ARGANTE.

Cinq ou ſix cens fiévres quartaines qui le puiſſent ſerrer! Se mocque-t-il des gens?

SCAPIN.

C'eſt ce que je luy ay dit. J'ay rejetté bien loin de pareilles propoſitions, & je luy ay bien fait entendre que vous n'eſtiez point une duppe, pour vous demander des cinq ou ſix cens piſtoles. Enfin, aprés pluſieurs diſcours, voicy où s'eſt reduit le reſultat de noſtre conference. Nous voilà au temps (m'a-t-il dit) que je dois partir pour l'Armée; je ſuis aprés à m'équipper; & le beſoin que j'ay de quelque argent me fait conſentir, malgré-moy, à ce qu'on me propoſe. Il me faut un Cheval de ſervice, & je n'en ſçaurois avoir un qui ſoit tant ſoit peu raiſonnable, à moins de ſoixante piſtoles.

ARGANTE.

Hé bien! Pour ſoixante piſtoles, je les donne.

SCAPIN.

Il faudra le Harnois & les Piſtolets; & cela ira bien à vingt piſtoles encore.

ARGANTE.

Vingt piſtoles, & ſoixante, ce ſeroit quatre-vingts.

SCAPIN.

Juftement.

ARGANTE.

C'eft beaucoup : mais foit, je confens à cela.

SCAPIN.

Il luy faut auffi un Cheval pour monter fon Valet, qui couftera bien trente piftoles.

ARGANTE.

Comment, diantre! Qu'il fe promene, il n'aura rien du tout.

SCAPIN.

Monfieur...

ARGANTE.

Non : c'eft un impertinent.

SCAPIN.

Voulez-vous que fon Valet aille à pié?

ARGANTE.

Qu'il aille comme il luy plaira, & le Maiftre auffi.

SCAPIN.

Mon Dieu, Monfieur! Ne vous arreftez point à peu de chofe : n'allez point plaider, je vous prie, & donnez tout pour vous fauver des mains de la Juftice.

ARGANTE.

Hé bien, ſoit! Je me reſous à donner encore ces trente piſtoles.

SCAPIN.

Il me faut encore (a-t-il dit) un Mulet pour porter...

ARGANTE.

Ho! Qu'il aille au diable avec ſon Mulet! C'en eſt trop, & nous irons devant les Juges.

SCAPIN.

De grace, Monſieur...

ARGANTE.

Non, je n'en feray rien!

SCAPIN.

Monſieur, un petit Mulet.

ARGANTE.

Je ne luy donnerois pas ſeulement un Aſne!

SCAPIN.

Conſiderez...

ARGANTE.

Non. J'aime mieux plaider.

SCAPIN.

Hé, Monfieur! Dequoy parlez-vous là, & à quoy vous refolvez-vous? Jettez les yeux fur les détours de la Juftice. Voyez combien d'Appels & de degrez de Jurifdiction; combien de Procedures embarraffantes; combien d'animaux raviffans, par les griffes defquels il vous faudra paffer : Sergens, Procureurs, Advocats, Greffiers, Subftituts, Rapporteurs, Juges, & leurs Clercs. Il n'y a pas un de tous ces gens-là qui, pour la moindre chofe, ne foit capable de donner un foufflet au meilleur droict du monde. Un Sergent baillera de faux exploits, furquoy vous ferez condamné fans que vous le fçachiez. Voftre Procureur s'entendra avec voftre Partie, & vous vendra à beaux deniers comptans. Voftre Advocat, gagné de mefme, ne fe trouvera point lors qu'on plaidera voftre caufe, ou dira des raifons qui ne feront que battre la campagne, & n'iront point au fait. Le Greffier délivrera par contumace des Sentences & Arrefts contre vous. Le Clerc du Rapporteur fouftraira des pieces, ou le Rapporteur mefme ne dira pas ce qu'il a veu. Et quand, par les plus grandes précautions du monde, vous aurez paré tout cela, vous ferez ébahy que vos Juges auront efté follicitez contre vous, ou par des gens Devots, ou par des Femmes qu'ils aimeront. Hé! Monfieur, fi vous le pouvez, fauvez-vous de cét enfer-là. C'eft eftre damné dés ce monde, que d'avoir à plaider; & la feule penfée d'un procez feroit capable de me faire fuïr jufqu'aux Indes.

ARGANTE.

A combien eft-ce qu'il fait monter le Mulet?

SCAPIN.

Monfieur, pour le Mulet, pour fon Cheval & celuy de fon

homme, pour le Harnois & les Piſtolets, & pour payer quelque petite choſe qu'il doit à ſon hoſteſſe, il demande en tout deux cens piſtoles.

ARGANTE.

Deux cens piſtoles!

SCAPIN.

Oüy.

ARGANTE, *ſe promenant en colere le long du theatre.*

Allons, allons, nous plaiderons.

SCAPIN.

Faites reflexion...

ARGANTE.

Je plaideray.

SCAPIN.

Ne vous allez point jetter...

ARGANTE.

Je veux plaider.

SCAPIN.

Mais, pour plaider, il vous faudra de l'argent. Il vous en faudra pour l'Exploit; il vous en faudra pour le Controlle; il vous en faudra pour la Procuration, pour la Preſentation, Conſeils, Productions, & journées du Procureur. Il vous en

faudra pour les Confultations & Plaidoyeries des Advocats, pour le droict de retirer le Sac, & pour les Groffes d'Efcritures. Il vous en faudra pour le Rapport des Subftituts, pour les Epices de Conclufion, pour l'Enregiftrement du Greffier, façon d'Appointement, Sentences & Arrefts, Controlles, Signatures & Expeditions de leurs Clercs; fans parler de tous les prefens qu'il vous faudra faire. Donnez cét argent-là à cét homme-cy, vous voilà hors d'affaire.

ARGANTE.

Comment! Deux cens piftoles!

SCAPIN.

Oüy. Vous y gagnerez. J'ay fait un petit calcul, en moymefme, de tous les frais de la Juftice; & j'ay trouvé qu'en donnant deux cens piftoles à voftre homme, vous en aurez de refte, pour le moins, cent cinquante, fans compter les foins, les pas & les chagrins que vous efpargnerez. Quand il n'y auroit à effuyer que les fottifes que difent, devant tout le monde, de mefchans plaifans d'Advocats, j'aimerois mieux donner trois cens piftoles que de plaider.

ARGANTE.

Je me mocque de cela, & je deffie les Advocats de rien dire de moy.

SCAPIN.

Vous ferez ce qu'il vous plaira; mais, fi j'eftois que de vous, je fuyrois les procez.

ARGANTE.

Je ne donneray point deux cens piftoles.

SCAPIN.

Voicy l'homme dont il s'agit.

SCENE IX.

Silveſtre, deſguiſé en ſpadaſſin; *Argante, Scapin.*

SILVESTRE.

Scapin, fais-moy connoiſtre un peu cét Argante, qui eſt Pere d'Octave.

SCAPIN.

Pourquoy, Monſieur?

SILVESTRE.

Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre en procez, & faire rompre par Juſtice le mariage de ma Sœur.

SCAPIN.

Je ne ſçay pas s'il a cette penſée; mais il ne veut point conſentir aux deux cens piſtoles que vous voulez; & il dit que c'eſt trop.

SILVESTRE.

Par la mort! Par la teſte! Par la ventre! Si je le trouve, je le veux eſchiner, duſſay-je eſtre roüé tout vif.

(*Argante, pour n'eſtre point veu, ſe tient en tremblant couvert de Scapin.*)

SCAPIN.

Monſieur, ce Pere d'Octave a du cœur, & peut-eſtre ne vous craindra-t-il point.

SILVESTRE.

Luy, luy? Par la ſang! Par la teſte! S'il eſtoit là, je luy donnerois tout-à-l'heure de l'eſpée dans le ventre. (*Monſtrant Argante.*) Qui eſt cét homme-là?

SCAPIN.

Ce n'eſt pas luy, Monſieur, ce n'eſt pas luy.

SILVESTRE.

N'eſt-ce point quelqu'un de ſes amis?

SCAPIN.

Non, Monſieur; au contraire, c'eſt ſon ennemy capital.

SILVESTRE.

Son ennemy capital?

SCAPIN.

Oüy.

SILVESTRE.

Ha! Parbleu, j'en ſuis ravy. (*A Argante.*) Vous eſtes ennemy, Monſieur, de ce faquin d'Argante? Hé?

SCAPIN.

Oüy, oüy, je vous en répons.

SILVESTRE, *luy prend rudement la main.*

Touchez-là. Touchez. Je vous donne ma parole, & vous jure fur mon honneur, par l'efpée que je porte, par tous les fermens que je fçaurois faire, qu'avant la fin du jour je vous defferay de ce Maraut fieffé, de ce faquin d'Argante. Repofez-vous fur moy.

SCAPIN.

Monfieur, les violences en ce Païs-cy ne font gueres fouffertes.

SILVESTRE.

Je me mocque de tout, & je n'ay rien à perdre.

SCAPIN.

Il fe tiendra fur fes gardes, affeurément; & il a des Parens, des Amis & des Domeftiques, dont il fe fera un fecours contre voftre reffentiment.

SILVESTRE.

C'eft ce que je demande, morbleu, c'eft ce que je demande! (*Il met l'efpée à la main, & pouffe de tous les coftez, comme s'il y avoit plufieurs perfonnes devant luy.*) Ha, tefte! Ha, ventre! Que ne le trouvay-je à cette heure avec tout fon fecours! Que ne paroift-il à mes yeux au milieu de trente perfonnes! Que ne les voy-je fondre fur moy les armes à la main! Comment! Marauts, vous avez la hardieffe de vous attaquer à moy? Allons, morbleu, tuë, point de quartier! Donnons. Ferme. Pouffons. Bon pié, bon œil. Ha, coquins! Ha, canaille! Vous en voulez par-là; je vous en feray tafter

vostre saoul. Soûtenez, Marauts, soûtenez. Allons. A cette botte. A cette autre. A celle-cy. A celle-là. Comment, vous reculez? Pié-ferme, morbleu, pié-ferme!

SCAPIN.

Hé, hé, hé, Monsieur, nous n'en sommes pas.

SILVESTRE.

Voilà qui vous apprendra à vous oser joüer à moy.

SCENE X.

Argante, Scapin.

SCAPIN.

Hé bien! Vous voyez combien de personnes tuées pour deux cens pistoles. Ho sus, je vous souhaite une bonne fortune.

ARGANTE, *tout tremblant.*

Scapin.

SCAPIN.

Plaist-il?

ARGANTE.

Je me resous à donner les deux cens pistoles.

SCAPIN.

J'en ſuis ravy, pour l'amour de vous.

ARGANTE.

Allons le trouver; je les ay ſur moy.

SCAPIN.

Vous n'avez qu'à me les donner. Il ne faut pas, pour voſtre honneur, que vous paroiſſiez-là, aprés avoir paſſé icy pour autre que ce que vous eſtes : &, de plus, je craindrois qu'en vous faiſant connoiſtre, il n'allaſt s'aviſer de vous demander davantage.

ARGANTE.

Oüy : mais j'aurois eſté bien aiſe de voir comme je donne mon argent.

SCAPIN.

Eſt-ce que vous vous deffiez de moy?

ARGANTE.

Non pas; mais...

SCAPIN.

Parbleu! Monſieur, je ſuis un Fourbe, ou je ſuis honneſte Homme; c'eſt l'un des deux. Eſt-ce que je voudrois vous tromper, & que dans tout cecy j'ay d'autre intereſt que le voſtre, & celuy de mon Maiſtre, à qui vous voulez vous allier? Si je vous ſuis ſuſpect, je ne me meſle plus de rien, & vous

n'avez qu'à chercher, dés cette heure, qui accommodera vos affaires.

ARGANTE.

Tien donc.

SCAPIN.

Non, Monfieur, ne me confiez point voftre argent. Je feray bien aife que vous vous ferviez de quelqu'autre.

ARGANTE.

Mon Dieu ! Tien.

SCAPIN.

Non, vous dy-je ; ne vous fiez point à moy. Que fçait-on fi je ne veux point vous attraper voftre argent?

ARGANTE.

Tien, te dy-je ; ne me fais point contefter davantage. Mais fonge à bien prendre tes feuretez avec luy.

SCAPIN.

Laiffez-moy faire ; il n'a pas affaire à un fot.

ARGANTE.

Je vais t'attendre chez moy.

SCAPIN.

Je ne manqueray pas d'y aller. (*Seul.*) Et un. Je n'ay qu'à

chercher l'autre. Ha! Ma foy, le voicy. Il semble que le Ciel, l'un aprés l'autre, les ameine dans mes filets.

SCENE XI.

Geronte, Scapin.

SCAPIN, *faisant semblant de ne pas voir Geronte.*

O Ciel! O disgrace impréveuë! O miserable Pere! Pauvre Geronte, que feras-tu?

GERONTE, *à part.*

Que dit-il là de moy, avec ce visage affligé?

SCAPIN.

N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le seigneur Geronte?

GERONTE.

Qu'y a-t-il, Scapin?

SCAPIN.

Où pourray-je le rencontrer, pour luy dire cette infortune?

GERONTE.

Qu'est-ce que c'est donc?

SCAPIN.

En vain je cours de tous costez pour le pouvoir trouver.

GERONTE.

Me voicy.

SCAPIN.

Il faut qu'il ſoit caché en quelque endroit qu'on ne puiſſe point deviner.

GERONTE.

Hola ! Es-tu aveugle, que tu ne me vois pas ?

SCAPIN.

Ha, Monſieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer !

GERONTE.

Il y a une heure que je ſuis devant toy. Qu'eſt-ce que c'eſt donc qu'il y a ?

SCAPIN.

Monſieur...

GERONTE.

Quoy ?

SCAPIN.

Monſieur voſtre Fils...

GERONTE.

Hé bien, mon Fils...

SCAPIN.

Eſt tombé dans une diſgrace la plus eſtrange du monde.

GERONTE.

Et quelle?

SCAPIN.

Je l'ay trouvé tantoſt tout triſte de je ne ſçay quoy que vous luy avez dit, où vous m'avez meſlé aſſez mal-à-propos; & cherchant à divertir cette triſteſſe, nous nous ſommes allez promener ſur le Port. Là, entr'autres pluſieurs choſes, nous avons arreſté nos yeux ſur une Galere turque aſſez bien équippée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invitez d'y entrer, & nous a preſenté la main. Nous y avons paſſé : il nous a fait mille civilitez, nous a donné la collation, où nous avons mangé des fruits les plus excellens qui ſe puiſſent voir, & beu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

GERONTE.

Qu'y a-t-il de ſi affligeant en tout cela?

SCAPIN.

Attendez, Monſieur, nous y voicy. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la Galere en mer; & ſe voyant éloigné du Port, il m'a fait mettre dans un eſquif, & m'envoye vous dire que ſi vous ne luy envoyez par moy, tout-à-l'heure, cinq cens eſcus, il va vous emmener voſtre Fils en Alger.

GERONTE.

Comment, diantre! Cinq cens eſcus?

SCAPIN.

Oüy, Monſieur; &, de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

GERONTE.

Ha! Le pendard de Turc! M'aſſaſſiner de la façon!

SCAPIN.

C'eſt à vous, Monſieur, d'adviſer promptement aux moyens de ſauver des fers un Fils que vous aimez avec tant de tendreſſe.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette Galere?

SCAPIN.

Il ne ſongeoit pas à ce qui eſt arrivé.

GERONTE.

Va-t'en, Scapin, va-t'en viſte dire à ce Turc que je vais envoyer la Juſtice aprés luy.

SCAPIN.

La Juſtice en pleine mer! Vous mocquez-vous des gens?

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette Galere?

SCAPIN.

Une mefchante deftinée conduit quelquefois les perfonnes.

GERONTE.

Il faut, Scapin, il faut que tu faffes icy l'action d'un Serviteur fidelle.

SCAPIN.

Quoy, Monfieur?

GERONTE.

Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoye mon Fils, & que tu te mets à fa place, jufqu'à ce que j'aye amaffé la fomme qu'il demande.

SCAPIN.

Hé! Monfieur, fongez-vous à ce que vous dites? Et vous figurez-vous que ce Turc ait fi peu de fens, que d'aller recevoir un miferable comme moy à la place de voftre Fils?

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette Galere?

SCAPIN.

Il ne devinoit pas ce mal-heur. Songez, Monfieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

GERONTE.

Tu dis qu'il demande...

SCAPIN.

Cinq cens efcus.

GERONTE.

Cinq cens efcus! N'a-t-il point de confcience?

SCAPIN.

Vrayement oüy! De la confcience à un Turc!

GERONTE.

Sçait-il bien ce que c'eft que cinq cens efcus?

SCAPIN.

Oüy, Monfieur; il fçait que c'eft mil cinq cens livres.

GERONTE.

Croit-il, le traiftre, que mil cinq cens livres fe trouvent dans le pas d'un cheval?

SCAPIN.

Ce font des gens qui n'entendent point de raifon.

GERONTE.

Mais que diable alloit-il faire à cette Galere?

SCAPIN.

Il eft vray. Mais quoy! On ne prévoyoit pas les chofes. De grace, Monfieur, dépefchez!

GERONTE.

Tien, voilà la clef de mon Armoire.

SCAPIN.

Bon.

GERONTE.

Tu l'ouvriras.

SCAPIN.

Fort-bien.

GERONTE.

Tu trouveras une groſſe clef du coſté gauche, qui eſt celle de mon Grenier.

SCAPIN.

Oüy.

GERONTE.

Tu iras prendre toutes les Hardes qui ſont dans cette grande Manne, & tu les vendras aux fripiers, pour aller racheter mon Fils.

SCAPIN, *en luy rendant la clef.*

Hé! Monſieur, reſvez-vous? Je n'aurois pas cent francs de tout ce que vous dites; &, de plus, vous ſçavez le peu de temps qu'on m'a donné.

GERONTE.

Mais que diable alloit-il faire à cette Galere?

SCAPIN.

Ho, que de paroles perduës! Laiſſez-là cette Galere, & ſongez que le temps preſſe, & que vous courez riſque de perdre voſtre Fils. Helas! Mon pauvre Maiſtre! Peut-eſtre que je ne te verray de ma vie, & qu'à l'heure que je parle on t'emmeine eſclave en Alger! Mais le Ciel me ſera teſmoin que j'ay fait pour toy tout ce que j'ay pû; & que ſi tu manques à eſtre racheté, il n'en faut accuſer que le peu d'amitié d'un Pere.

GERONTE.

Atten, Scapin, je m'en vais querir cette ſomme.

SCAPIN.

Dépeſchez donc viſte, Monſieur; je tremble que l'heure ne ſonne.

GERONTE.

N'eſt-ce pas quatre cens eſcus que tu dis?

SCAPIN.

Non, cinq cens eſcus.

GERONTE.

Cinq cens eſcus!

SCAPIN.

Oüy.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire à cette Galere?

SCAPIN.

Vous avez raifon : mais haftez-vous.

GERONTE.

N'y avoit-il point d'autre promenade?

SCAPIN.

Cela eft vray : mais faites promptement.

GERONTE.

Ha, maudite Galere!

SCAPIN, *à part.*

Cette Galere luy tient au cœur.

GERONTE.

Tien, Scapin, je ne me fouvenois pas que je viens jufte-ment de recevoir cette fomme en or; & je ne croyois pas qu'elle deuft m'eftre fi-toft ravie. (*Il luy prefente fa bourfe, qu'il ne laiffe pourtant pas aller; &, dans fes tranfports, il fait aller fon bras de cofté & d'autre, & Scapin le fien pour avoir la bourfe.*) Tien, va-t'en racheter mon Fils.

SCAPIN.

Oüy, Monfieur.

GERONTE.

Mais dis à ce Turc que c'eft un fcelerat.

SCAPIN.

Oüy.

GERONTE.

Un infame.

SCAPIN.

Oüy.

GERONTE.

Un homme ſans foy, un voleur.

SCAPIN.

Laiſſez-moy faire.

GERONTE.

Qu'il me tire cinq cens eſcus contre toute ſorte de droict.

SCAPIN.

Oüy.

GERONTE.

Que je ne les luy donne, ny à la mort, ny à la vie.

SCAPIN.

Fort-bien.

GERONTE.

Et que, ſi jamais je l'attrape, je ſçauray me vanger de luy.

SCAPIN.

Oüy.

GERONTE, *remet la bourſe dans ſa poche, & s'en va.*

Va, va viſte requerir mon Fils.

SCAPIN, *allant aprés luy.*

Holà, Monſieur!

GERONTE.

Quoy?

SCAPIN.

Où eſt donc cét argent?

GERONTE.

Ne te l'ay-je pas donné?

SCAPIN.

Non, vrayement; vous l'avez remis dans voſtre poche.

GERONTE.

Ha! C'eſt la douleur qui me trouble l'eſprit.

SCAPIN.

Je le voy bien.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette Galere? Ha, maudite Galere! Traiſtre de Turc à tous les diables!

SCAPIN, *seul.*

Il ne peut digerer les cinq cens escus que je luy arrache; mais il n'est pas quitte envers moy, & je veux qu'il me paye en une autre monnoye l'imposture qu'il m'a faite auprés de son Fils.

SCENE XII.

Octave, Leandre, Scapin.

OCTAVE.

Hé bien! Scapin, as-tu réüssy pour moy, dans ton entreprise?

LEANDRE.

As-tu fait quelque chose pour tirer mon amour de la peine où il est?

SCAPIN, *à Octave.*

Voilà deux cens pistoles que j'ay tirées de vostre Pere.

OCTAVE.

Ha! Que tu me donnes de joye!

SCAPIN, *à Leandre.*

Pour vous, je n'ay pû faire rien.

LEANDRE, *veut s'en aller.*

Il faut donc que j'aille mourir; & je n'ay que faire de vivre, si Zerbinette m'est ostée.

SCAPIN.

Hola! Hola! Tout doucement. Comme diantre vous allez viſte!

LEANDRE, *ſe retourne.*

Que veux-tu que je devienne?

SCAPIN.

Allez, j'ay voſtre affaire icy.

LEANDRE, *revient.*

Ha! Tu me redonnes la vie!

SCAPIN.

Mais à condition que vous me permettez, à moy, une petite vangeance contre voſtre Pere, pour le tour qu'il m'a fait.

LEANDRE.

Tout ce que tu voudras.

SCAPIN.

Vous me le promettez devant teſmoin?

LEANDRE.

Oüy.

SCAPIN.

Tenez. Voilà cinq cens eſcus.

LEANDRE.

Allons-en promptement acheter celle que j'adore.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Zerbinette, Hiacinte, Scapin, Silvestre.

SILVESTRE.

OUY, vos Amans ont arresté entr'eux que vous fussiez ensemble; & nous nous acquitons de l'ordre qu'ils nous ont donné.

HIACINTE.

Un tel ordre n'a rien qui ne me soit fort agreable. Je reçois avec joye une Compagne de la sorte; & il ne tiendra pas à moy que l'amitié qui est entre les Personnes que nous aimons ne se respande entre nous deux.

ZERBINETTE.

J'accepte la propofition, & ne fuis point Perfonne à reculer, lors qu'on m'attaque d'amitié.

SCAPIN.

Et lors que c'eft d'amour qu'on vous attaque?

ZERBINETTE.

Pour l'amour, c'eft une autre chofe; on y court un peu plus de rifque, & je n'y fuis pas fi hardie.

SCAPIN.

Vous l'eftes, que je croy, contre mon Maiftre maintenant; & ce qu'il vient de faire pour vous doit vous donner du cœur, pour refpondre comme il faut à fa paffion.

ZERBINETTE.

Je ne m'y fië encore que de la bonne forte; & ce n'eft pas affez pour m'affeurer entierement, que ce qu'il vient de faire. J'ay l'humeur enjoüée, & fans ceffe je ris: mais, tout en riant, je fuis ferieufe fur de certains chapitres; & ton Maiftre s'abufera, s'il croit qu'il luy fuffife de m'avoir achetée pour me voir toute à luy. Il doit luy en coufter autre chofe que de l'argent; &, pour refpondre à fon amour de la maniere qu'il fouhaite, il me faut un don de fa foy, qui foit affaifonné de certaines ceremonies qu'on trouve neceffaires.

SCAPIN.

C'eft là auffi comme il l'entend. Il ne pretend à vous qu'en

tout bien & en tout honneur; & je n'aurois pas efté homme à me mefler de cette affaire, s'il avoit une autre penfée.

ZERBINETTE.

C'eft ce que je veux croire, puis que vous me le dites; mais, du cofté du Pere, j'y prévoy des empefchemens.

SCAPIN.

Nous trouverons moyen d'accommoder les chofes.

HIACINTE.

La reffemblance de nos deftins doit contribuer encore à faire naiftre noftre amitié; & nous nous voyons toutes deux dans les mefmes alarmes, toutes deux expofées à la mefme infortune.

ZERBINETTE.

Vous avez cét avantage au moins, que vous fçavez de qui vous eftes née; & que l'appuy de vos Parens, que vous pouvez faire connoiftre, eft capable d'ajufter tout, peut affeurer voftre bonheur, & faire donner un confentement au mariage qu'on trouve fait. Mais, pour moy, je ne rencontre aucun fecours dans ce que je puis eftre; & l'on me voit dans un eftat qui n'adoucira pas les volontez d'un Pere qui ne regarde que le bien.

HIACINTE.

Mais auffi avez-vous cét avantage, que l'on ne tente point, par un autre party, celuy que vous aimez.

ZERBINETTE.

Le changement du cœur d'un Amant n'eft pas ce qu'on

peut le plus craindre. On fe peut naturellement croire affez de merite pour garder fa conquefte : & ce que je voy de plus redoutable dans ces fortes d'affaires, c'eft la Puiffance paternelle, auprés de qui tout le merite ne fert de rien.

HIACINTE.

Helas! Pourquoy faut-il que de juftes inclinations fe trouvent traverfées? La douce chofe que d'aimer, lors que l'on ne voit point d'obftacle à ces aimables chaifnes dont deux cœurs fe lient enfemble!

SCAPIN.

Vous vous mocquez; la tranquillité en amour eft un calme defagreable. Un bon-heur tout uny nous devient ennuyeux : il faut du haut & du bas dans la vie; & les difficultez qui fe meflent aux chofes réveillent les ardeurs, augmentent les plaifirs.

ZERBINETTE.

Mon Dieu! Scapin, fay-nous un peu ce recit, qu'on m'a dit qui eft fi plaifant, du ftratagefme dont tu t'es advifé pour tirer de l'argent de ton Vieillard avare. Tu fçais qu'on ne perd point fa peine lors qu'on me fait un conte, & que je le paye affez bien, par la joye qu'on m'y voit prendre.

SCAPIN.

Voilà Silveftre qui s'en acquitera auffi bien que moy. J'ay dans la tefte certaine petite vangeance, dont je vais goufter le plaifir.

SILVESTRE.

Pourquoy, de gayeté de cœur, veux-tu chercher à t'attirer de mefchantes affaires?

SCAPIN.

Je me plais à tenter des entreprifes hazardeufes.

SILVESTRE.

Je te l'ay déja dit, tu quitterois le deffein que tu as, fi tu m'en voulois croire.

SCAPIN.

Oüy : mais c'eft moy que j'en croiray.

SILVESTRE.

A quoy diable te vas-tu amufer?

SCAPIN.

De quoy diable te mets-tu en peine?

SILVESTRE.

C'eft que je voy que, fans neceffité, tu vas courir rifque de t'attirer une venuë de coups de bafton.

SCAPIN.

Hé bien! C'eft aux defpens de mon dos, & non pas du tien.

SILVESTRE.

Il eft vray que tu es maiftre de tes efpaules, & tu en difpoferas comme il te plaira.

SCAPIN.

Ces fortes de perils ne m'ont jamais arrefté ; & je hais ces

cœurs pusillanimes qui, pour trop prévoir les suites des choses, n'osent rien entreprendre.

ZERBINETTE.

Nous aurons besoin de tes soins.

SCAPIN.

Allez. Je vous iray bien-tost rejoindre. Il ne sera pas dit qu'impunément on m'ait mis en estat de me trahir moy-mesme, & de découvrir des secrets qu'il estoit bon qu'on ne sçeust pas.

SCENE II.

Geronte, Scapin.

GERONTE.

Hé bien! Scapin, comment va l'affaire de mon Fils?

SCAPIN.

Vostre Fils, Monsieur, est en lieu de seureté : mais vous courez maintenant, vous, le peril le plus grand du monde, & je voudrois, pour beaucoup, que vous fussiez dans vostre Logis.

GERONTE.

Comment donc?

SCAPIN.

A l'heure que je parle, on vous cherche de toutes parts pour vous tuer.

GERONTE.

Moy ?

SCAPIN.

Oüy.

GERONTE.

Et qui ?

SCAPIN.

Le Frere de cette Perſonne qu'Octave a eſpouſée. Il croit que le deſſein que vous avez de mettre voſtre Fille à la place que tient ſa Sœur, eſt ce qui pouſſe le plus fort à faire rompre leur mariage ; &, dans cette penſée, il a reſolu hautement de deſcharger ſon deſeſpoir ſur vous, & de vous oſter la vie pour vanger ſon honneur. Tous ſes Amis, gens d'eſpée comme luy, vous cherchent de tous les coſtez, & demandent de vos nouvelles. J'ay veu meſme, deça & dela, des ſoldats de ſa Compagnie qui interrogent ceux qu'ils trouvent, & occupent par pelotons toutes les avenuës de voſtre Maiſon : de ſorte que vous ne ſçauriez aller chez vous, vous ne ſçauriez faire un pas ny à droit ny à gauche, que vous ne tombiez dans leurs mains.

GERONTE.

Que feray-je, mon pauvre Scapin ?

SCAPIN.

Je ne ſçay pas, Monſieur ; & voicy une eſtrange affaire. Je tremble pour vous depuis les piez juſqu'à la teſte, &... Atten-

dez. (*Il se retourne, & fait semblant d'aller voir au bout du theatre s'il n'y a personne.*)

GERONTE, *en tremblant.*

Hé!

SCAPIN, *en revenant.*

Non, non, non, ce n'est rien.

GERONTE.

Ne sçaurois-tu trouver quelque moyen pour me tirer de peine?

SCAPIN.

J'en imagine bien un; mais je courerois risque, moy, de me faire assommer.

GERONTE.

Hé! Scapin, monstre-toy serviteur zelé. Ne m'abandonne pas, je te prie.

SCAPIN.

Je le veux bien. J'ay une tendresse pour vous, qui ne sçauroit souffrir que je vous laisse sans secours.

GERONTE.

Tu en seras recompensé, je t'asseure; & je te promets cét habit-cy, quand je l'auray un peu usé.

SCAPIN.

Attendez. Voicy une affaire que je me suis trouvée fort à

propos pour vous ſauver. Il faut que vous vous mettiez dans ce Sac, & que...

GERONTE, *croyant voir quelqu'un.*

Ha !

SCAPIN.

Non, non, non, non, ce n'eſt perſonne. Il faut, dy-je, que vous vous mettiez là-dedans, & que vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargeray ſur mon dos comme un pacquet de quelque choſe, & je vous porteray ainſi au travers de vos Ennemis, juſques dans voſtre Maiſon; où, quand nous ferons une fois, nous pourrons nous barricader, & envoyer querir main-forte contre la violence.

GERONTE.

L'invention eſt bonne.

SCAPIN.

La meilleure du monde. Vous allez voir. (*A part.*) Tu me payeras l'impoſture.

GERONTE.

Hé?

SCAPIN.

Je dy que vos Ennemis feront bien attrapez. Mettez-vous bien juſqu'au fond; & ſur tout, prenez garde de ne vous point monſtrer, & de ne branler pas, quelque choſe qui puiſſe arriver.

GERONTE.

Laiſſe-moy faire, je ſçauray me tenir...

SCAPIN.

Cachez-vous; voicy un Spadassin qui vous cherche. (*En contrefaisant sa voix.*) « Quoy! Jé n'auray pas l'abantage dé tuer cé Geronte, & quelqu'un, par charité, né m'enseignera pas où il est! » (*A Geronte, avec sa voix ordinaire.*) Ne branlez pas. (*Reprenant son ton contrefait.*) « Cadédis, jé lé trouberay, sé cachast-il au centre dé la Terre! » (*A Geronte, avec son ton naturel.*) Ne vous monstrez pas. (*Tout le langage gascon est supposé de celuy qu'il contrefait, & le reste, de luy.*) « Ho! L'Homme au sac? » Monsieur. « Jé té vaille un Loüis, & m'enseigne où pût estre Geronte? » Vous cherchez le seigneur Geronte? « Oüy, mordy, jé lé cherche. » Et pour quelle affaire, Monsieur? « Pour quelle affaire? » Oüy. « Jé beux, cadédis, lé faire mourir sous les coups dé vaton. » Ho! Monsieur, les coups de baston ne se donnent point à des Gens comme luy, & ce n'est pas un Homme à estre traitté de la sorte. « Qui? Cé fat dé Geronte, cé maraut, cé velistre? » Le seigneur Geronte, Monsieur, n'est ny fat, ny maraut, ny belistre; & vous devriez, s'il vous plaist, parler d'autre façon. « Comment! Tu mé traittes, à moy, avec cette hautur! » Je deffens, comme je dois, un Homme d'honneur qu'on offence. « Est-ce que tu es des Amis dé cé Geronte? » Oüy, Monsieur, j'en suis. « Ha! Cadédis, tu es dé ses Amis: à la vonne hure. (*Il donne plusieurs coups de baston sur le Sac.*) Tien. Boilà cé que jé té vaille pour luy. » Ha, ha, ha, ha! Monsieur. Ha, ha, Monsieur, tout-beau. Ha! Doucement! Ha, ha, ha! « Va, porte-luy cela dé ma part. Adiusias. » Ha! Diable soit le Gascon! Ha! (*En se plaignant & remuant le dos, comme s'il avoit receu les coups de baston.*)

GERONTE, *mettant la teste hors du Sac.*

Ha! Scapin, je n'en puis plus.

SCAPIN.

Ha! Monfieur, je fuis tout moulu, & les efpaules me font un mal efpouvantable.

GERONTE.

Comment! C'eft fur les miennes qu'il a frappé!

SCAPIN.

Nenny, Monfieur, c'eftoit fur mon dos qu'il frappoit.

GERONTE.

Que veux-tu dire? J'ay bien fenty les coups, & les fens bien encore.

SCAPIN.

Non, vous dy-je; ce n'eft que le bout du bafton qui a efté jufques fur vos efpaules.

GERONTE.

Tu devois donc te retirer un peu plus loin, pour m'efpargner...

SCAPIN, *luy remet la tefte dans le Sac.*

Prenez garde; en voicy un autre qui a la mine d'un Eftranger. (*Cét endroit eft de mefme que celuy du Gafcon, pour le changement de langage, & le jeu de theatre.*) « Party! Moy courir comme une Bafque, & moy ne pouvre point troufair de tout le jour fty tiable de Gironte. » Cachez-vous bien. « Ditesmoy un peu fous monfir l'Homme, s'il ve plaift, fous fçavoir

point où l'eſt ſty Gironte que moy cherchair? » Non, Monſieur, je ne ſçay point où eſt Geronte. « Dites-moy-le ſous frenchemente, moy ly ſouloir pas grande choſe à luy. L'eſt ſeulemente pour ly donnair un petite régale ſur le dos d'un douzaine de coups de baſtonne, & de trois ou quatre petites coups d'eſpée au traſers de ſon poitrine. » Je vous aſſeure, Monſieur, que je ne ſçay pas où il eſt. « Il me ſemble que jy foy remuair quelque choſe dans ſty Sac. » Pardonnez-moy, Monſieur. « Ly eſt aſſeurémente quelque hiſtoire là-tetans. » Point du tout, Monſieur. « Moy l'afoir enſie de tonner ain coup d'eſpée dans ſte Sac. » Ha! Monſieur, gardez-vous-en bien. « Monſtre-le-moy un peu, fous, ce que c'eſtre-là. » Tout beau, Monſieur. « Quement, tout-beau! » Vous n'avez que faire de vouloir voir ce que je porte. « Et moy, je le ſouloir ſoir, moy. » Vous ne le verrez point. « Ahi! Que de badinemente! » Ce ſont hardes qui m'appartiennent. « Monſtre-moy, ſous, te dy-je. » Je n'en feray rien. « Toy ne faire rien? » Non. « Moy pailler de ſte baſtonne deſſus les eſpaules de toy. » Je me mocque de cela. « Ha! Toy faire le troſle! » Ahi! Ahi! Ahi! Ha, Monſieur! Ha! Ha! Ha! Ha! « Juſqu'au refoir; l'eſtre-là un petit leçon pour ly apprendre à toy à parlair inſolentemente. » Ha! Peſte ſoit du baragoüineux! Ha!

GERONTE, *ſortant ſa teſte du Sac.*

Ha! Je ſuis roüé!

SCAPIN.

Ha! Je ſuis mort!

GERONTE.

Pourquoy, diantre, faut-il qu'ils frappent ſur mon dos?

SCAPIN, *luy remettant sa teste dans le Sac.*

Prenez garde; voicy une demy-douzaine de Soldats tout ensemble. (*Il contrefait plusieurs personnes ensemble.*) « Allons, taschons à trouver ce Geronte, cherchons par tout. N'espargnons point nos pas. Courons toute la Ville. N'oublions aucun lieu. Visitons tout. Furetons de tous les costez. Par où irons-nous? Tournons par là. Non, par icy. A gauche. A droit. Nenny. Si-fait. » (*A Geronte.*) Cachez-vous bien. « Ha! Camarades, voicy son Valet. Allons, coquin, il faut que tu nous enseignes où est ton Maistre. » Hé, Messieurs, ne me maltraittez point. « Allons, dy-nous où il est? Parle. Haste-toy, expedions. Dépesche viste. Tost. » Hé! Messieurs, doucement. (*Geronte met doucement la teste hors du Sac, & apperçoit la fourberie de Scapin.*) « Si tu ne nous fais trouver ton Maistre tout-à-l'heure, nous allons faire pleuvoir sur toy une ondée de coups de baston. » J'aime mieux souffrir toute chose que de vous descouvrir mon Maistre. « Nous allons t'assommer. » Faites tout ce qu'il vous plaira. « Tu as envie d'estre battu. » Je ne trahiray point mon Maistre. « Ha! Tu en veux taster! Voilà... » Ho! (*Comme il est prest de frapper, Geronte sort du Sac, & Scapin s'enfuit.*)

GERONTE.

Ha, infame! Ha, traistre! Ha, scelerat! C'est ainsi que tu m'assassines!

SCENE III.

Zerbinette, Geronte.

ZERBINETTE, *à elle-mesme & en riant.*

Ha! Ha! Je veux prendre un peu l'air.

GERONTE, *sans voir Zerbinette.*

Tu me le payeras, je te jure.

ZERBINETTE.

Ha, ha, ha, ha! La plaisante histoire! Et la bonne duppe que ce Vieillard!

GERONTE.

Il n'y a rien de plaisant à cela, & vous n'avez que faire d'en rire.

ZERBINETTE.

Quoy! Que voulez-vous dire, Monsieur?

GERONTE.

Je veux dire que vous ne devez pas vous mocquer de moy.

ZERBINETTE

De vous?

GERONTE.

Oüy.

ZERBINETTE.

Comment? Qui songe à se mocquer de vous?

GERONTE.

Pourquoy venez-vous icy me rire au nez?

ZERBINETTE.

Cela ne vous regarde point, & je ris toute feule d'un conte qu'on vient de me faire, le plus plaifant qu'on puiffe entendre. Je ne fçay pas fi c'eft parce que je fuis intereffée dans la chofe; mais je n'ay jamais trouvé rien de fi drofle, qu'un tour qui vient d'eftre joüé par un Fils à fon Pere, pour en attraper de l'argent.

GERONTE.

Par un Fils à fon Pere, pour en attraper de l'argent?

ZERBINETTE.

Oüy. Pour peu que vous me preffiez, vous me trouverez affez difpofée à vous dire l'affaire; & j'ay une demangeaifon naturelle à faire part des contes que je fçay.

GERONTE.

Je vous prie de me dire cette hiftoire.

ZERBINETTE.

Je le veux bien. Je ne rifqueray pas grand' chofe à vous la dire, & c'eft une avanture qui n'eft pas pour eftre long-temps fecrette. La Deftinée a voulu que je me trouvaffe parmy une Bande de ces perfonnes qu'on appelle Egyptiens, & qui, rodant de Province en Province, fe meflent de dire la bonne fortune, & quelquefois de beaucoup d'autres chofes. En arrivant dans cette Ville, un jeune homme me vit, & conceut pour moy de l'amour. Dés ce moment, il s'attache à mes pas; & le voilà d'abord comme tous les jeunes gens, qui croyent qu'il n'y a qu'à parler, & qu'au moindre mot qu'ils nous

difent, leurs affaires font faites : mais il trouva une fierté qui lui fit un peu corriger fes premieres penfées. Il fit connoiftre fa paffion aux Gens qui me tenoient, & il les trouva difpofez à me laiffer à luy, moyennant quelque fomme. Mais le mal de l'affaire eftoit que mon Amant fe trouvoit dans l'eftat où l'on voit tres-fouvent la plufpart des Fils de famille, c'eft-à-dire, qu'il eftoit un peu dénüé d'argent; & il a un Pere qui, quoy que riche, eft un avaricieux fieffé, le plus vilain homme du monde. Attendez. Ne me fçaurois-je fouvenir de fon nom? Haye! Aidez-moy un peu. Ne pouvez-vous me nommer quelqu'un de cette Ville qui foit connu pour eftre avare au dernier poinct?

GERONTE.

Non.

ZERBINETTE.

Il y a à fon nom du ron... ronte. Or... Oronte. Non. Ge... Geronte. Oüy, Geronte, juftement; voilà mon vilain, je l'ay trouvé; c'eft ce ladre-là que je dy. Pour venir à noftre conte, nos Gens ont voulu aujourd'huy partir de cette Ville; & mon Amant m'alloit perdre faute d'argent, fi, pour en tirer de fon Pere, il n'avoit trouvé du fecours dans l'induftrie d'un Serviteur qu'il a. Pour le nom du Serviteur, je le fçais à merveille. Il s'appelle Scapin; c'eft un homme incomparable, & il merite toutes les loüanges qu'on peut donner.

GERONTE, *à part.*

Ha! Coquin que tu es!

ZERBINETTE.

Voicy le ftratagefme dont il s'eft fervy pour attraper fa

duppe. Ha! Ha! Ha! Ha! Je ne fçaurois m'en fouvenir, que je ne rië de tout mon cœur. Ha! Ha! Ha! Il eft allé trouver ce chien d'avare, ha, ha, ha, & luy a dit qu'en fe promenant fur le Port avec fon Fils, hi, hi, ils avoient veu une Galere turque, où on les avoit invitez d'entrer; qu'un jeune Turc leur y avoit donné la collation, ha. Que, tandis qu'ils mangeoient, on avoit mis la Galere en mer; & que le Turc l'avoit renvoyé luy feul à terre dans un efquif, avec ordre de dire au Pere de fon Maiftre qu'il emmenoit fon Fils en Alger, s'il ne luy envoyoit tout-à-l'heure cinq cens efcus. Ha! Ha! Ha! Voilà mon ladre, mon vilain, dans de furieufes angoiffes; & la tendreffe qu'il a pour fon Fils fait un combat eftrange avec fon avarice. Cinq cens efcus qu'on luy demande, font juftement cinq cens coups de poignard qu'on luy donne. Ha! Ha! Ha! Il ne peut fe refoudre à tirer cette fomme de fes entrailles; & la peine qu'il fouffre luy fait trouver cent moyens ridicules pour ravoir fon Fils. Ha! Ha! Ha! Il veut envoyer la Juftice en mer aprés la Galere du Turc, ha, ha, ha! Il follicite fon Valet de s'aller offrir à tenir la place de fon Fils, jufqu'à ce qu'il ait amaffé l'argent qu'il n'a pas envie de donner, ha, ha, ha! Il abandonne, pour faire les cinq cens efcus, quatre ou cinq vieux habits qui n'en valent pas trente, ha, ha, ha! Le Valet luy fait comprendre à tous coups l'impertinence de fes propofitions; & chaque reflexion eft douloureufement accompagnée d'un : Mais que diable alloit-il faire à cette Galere? Ha! Maudite Galere! Traiftre de Turc! Enfin, aprés plufieurs détours, aprés avoir long-temps gemy & foûpiré .. Mais il me femble que vous ne riez point de mon conte, qu'en dites-vous?

GERONTE.

Je dy que le Jeune homme eft un pendard, un infolent,

qui ſera puny par ſon Pere du tour qu'il luy a fait; que l'Egyptienne eſt une mal-aviſée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui ſçaura luy apprendre à venir icy desbaucher les Enfans de Famille; & que le Valet eſt un ſcelerat qui ſera, par Geronte, envoyé au gibet avant qu'il ſoit demain.

SCENE IV.

Silveſtre, Zerbinette.

SILVESTRE.

Où eſt-ce donc que vous vous eſchappez? Sçavez-vous bien que vous venez de parler là au Pere de voſtre Amant?

ZERBINETTE.

Je viens de m'en douter; & je me ſuis adreſſée à luy-meſme, ſans y penſer, pour luy conter ſon hiſtoire.

SILVESTRE.

Comment, ſon hiſtoire?

ZERBINETTE.

Oüy; j'eſtois toute remplie du conte, & je bruſlois de le redire. Mais qu'importe? Tant-pis pour luy. Je ne voy pas que les choſes, pour nous, en puiſſent eſtre ny pis ny mieux.

SILVESTRE.

Vous aviez grande envie de babiller; & c'eſt avoir bien de la langue, que de ne pouvoir ſe taire de ſes propres affaires.

ZERBINETTE.

N'auroit-il pas appris cela de quelqu'autre?

SCENE V.

Argante, Silvestre, Zerbinette.

ARGANTE, *derriere le theatre.*

Hola, Silveſtre!

SILVESTRE.

Rentrez dans la Maiſon. Voilà mon Maiſtre qui m'appelle.

SCENE VI.

Argante, Silvestre.

ARGANTE.

Vous vous eſtes donc accordez, Coquins; vous vous eſtes accordez, Scapin, vous & mon Fils, pour me fourber, & vous croyez que je l'endure?

SILVESTRE.

Ma foy, Monſieur, ſi Scapin vous fourbe, je m'en lave les mains, & vous aſſeure que je n'y trempe en aucune façon.

ARGANTE.

Nous verrons cette affaire, Pendard, nous verrons cette affaire, & je ne prétens pas qu'on me faſſe paſſer la plume par le bec.

SCENE VII.

Geronte, Argante, Silvestre.

GERONTE.

Ha, feigneur Argante, vous me voyez accablé de difgrace!

ARGANTE.

Vous me voyez auffi dans un accablement horrible.

GERONTE.

Le pendard de Scapin, par une fourberie, m'a attrapé cinq cens efcus.

ARGANTE.

Le mefme pendard de Scapin, par une fourberie auffi, m'a attrapé deux cens piftoles.

GERONTE.

Il ne s'eft pas contenté de m'attraper cinq cens efcus; il m'a traitté d'une maniere que j'ay honte de dire. Mais il me la payera.

ARGANTE.

Je veux qu'il me faffe raifon de la piece qu'il m'a joüée.

GERONTE.

Et je pretens faire de luy une vangeance exemplaire.

SILVESTRE, *à part.*

Plaiſe au Ciel que, dans tout cecy, je n'aye point ma part!

GERONTE.

Mais ce n'eſt pas encore tout, ſeigneur Argante; & un malheur nous eſt toûjours l'avant-coureur d'un autre. Je me réjoüiſſois aujourd'huy de l'eſperance d'avoir ma Fille, dont je faiſois toute ma conſolation; & je viens d'apprendre de mon homme qu'elle eſt partie il y a long-temps de Tarente, & qu'on y croit qu'elle a pery dans le vaiſſeau où elle s'embarqua.

ARGANTE.

Mais pourquoy, s'il vous plaiſt, la tenir à Tarente, & ne vous eſtre pas donné la joye de l'avoir avec vous?

GERONTE.

J'ay eu mes raiſons pour cela; & des intereſts de Famille m'ont obligé, juſques icy, à tenir fort ſecret ce ſecond mariage. Mais que voy-je?

SCENE VIII.

Nerine, Geronte, Argante, Silveſtre.

GERONTE.

Ha! Te voilà, Nourrice?

NERINE, *ſe jettant à ſes genoux.*

Ha! Seigneur Pandolphe, que...

GERONTE.

Appelle-moy Geronte, & ne te fers plus de ce nom. Les raifons ont ceffé qui m'avoient obligé à le prendre parmy vous, à Tarente.

NERINE.

Las! Que ce changement de nom nous a caufé de troubles & d'inquietudes dans les foins que nous avons pris de vous venir chercher icy!

GERONTE.

Où eft ma Fille, & fa Mere?

NERINE.

Voftre Fille, Monfieur, n'eft pas loin d'icy. Mais, avant que de vous la faire voir, il faut que je vous demande pardon de l'avoir mariée, dans l'abandonnement où, faute de vous rencontrer, je me fuis trouvée avec elle.

GERONTE.

Ma Fille mariée!

NERINE.

Oüy, Monfieur.

GERONTE.

Et avec qui?

NERINE.

Avec un jeune homme nommé Octave, fils d'un certain feigneur Argante.

GERONTE.

O Ciel!

ARGANTE.

Quelle rencontre!

GERONTE.

Meine-nous, meine-nous promptement où elle eſt.

NERINE.

Vous n'avez qu'à entrer dans ce Logis.

GERONTE.

Paſſe devant. Suivez-moy, ſuivez-moy, ſeigneur Argante.

SILVESTRE, *ſeul.*

Voilà une avanture qui eſt tout-à-fait ſurprenante!

SCENE IX.

Scapin, Silveſtre.

SCAPIN.

Hé bien! Silveſtre, que font nos gens?

SILVESTRE.

J'ay deux avis à te donner. L'un, que l'affaire d'Octave eſt accommodée. Noſtre Hiacinte s'eſt trouvée la Fille du ſei-

gneur Geronte; & le hazard a fait ce que la prudence des Peres avoit deliberé. L'autre avis, c'eſt que les deux Vieillards ſont contre toy des menaces eſpouvantables, & ſur tout le ſeigneur Geronte.

SCAPIN.

Cela n'eſt rien. Les menaces ne m'ont jamais fait mal; & ce ſont des nuées qui paſſent bien loin ſur nos teſtes.

SILVESTRE.

Pren garde à toy. Les Fils ſe pourroient bien raccommoder avec les Peres, & toy demeurer dans la naſſe.

SCAPIN.

Laiſſe-moy faire; je trouveray moyen d'appaiſer leur courroux, &...

SILVESTRE.

Retire-toy, les voilà qui ſortent.

SCENE X.

Geronte, Argante, Hiacinte, Zerbinette, Nerine, Silveſtre.

GERONTE.

Allons, ma Fille, venez chez moy. Ma joye auroit eſté parfaite, ſi j'y avois pû voir voſtre Mere avec vous.

ARGANTE.

Voicy Octave tout-à-propos.

SCENE XI.

Octave, Geronte, Argante, Hiacinte, Zerbinette, Nerine, Silvestre.

ARGANTE.

Venez, mon Fils, venez vous réjoüir avec nous de l'heureuse avanture de vostre mariage. Le Ciel... ·

OCTAVE, *sans voir Hiacinte.*

Non, mon Pere, toutes vos propositions de mariage ne serviront de rien. Je dois lever le masque avec vous, & l'on vous a dit mon engagement.

ARGANTE.

Oüy. Mais tu ne sçais pas...

OCTAVE.

Je sçay tout ce qu'il faut sçavoir.

ARGANTE.

Je te veux dire que la Fille du seigneur Geronte...

OCTAVE.

La Fille du seigneur Geronte ne me fera jamais de rien.

GERONTE.

C'est elle...

OCTAVE, *à Geronte.*

Non, Monſieur; je vous demande pardon; mes reſolutions ſont priſes.

SILVESTRE, *à Octave.*

Eſcoutez...

OCTAVE.

Non. Tais-toy. Je n'eſcoute rien.

ARGANTE, *à Octave.*

Ta Femme...

OCTAVE.

Non, vous dy-je, mon Pere; je mourray plûtoſt que de quitter mon aimable Hiacinte. (*Traverſant le theatre pour aller à elle.*) Oüy, vous avez beau faire; la voilà, celle à qui ma foy eſt engagée. Je l'aimeray toute ma vie, & je ne veux point d'autre Femme.

ARGANTE.

Hé bien, c'eſt elle qu'on te donne! Quel diable d'eſtourdy qui ſuit toûjours ſa pointe!

HIACINTE, *monſtrant Geronte.*

Oüy, Octave, voilà mon Pere que j'ay trouvé; & nous nous voyons hors de peine.

GERONTE.

Allons chez moy. Nous ferons mieux qu'icy pour nous entretenir.

HIACINTE, *monſtrant Zerbinette.*

Ha, mon Pere! Je vous demande, par grace, que je ne ſois point ſeparée de l'aimable Perſonne que vous voyez. Elle a un merite qui vous fera concevoir de l'eſtime pour elle, quand il ſera connu de vous.

GERONTE.

Tu veux que je tienne chez moy une Perſonne qui eſt aimée de ton Frere, & qui m'a dit tantoſt au nez mille ſottiſes de moy-meſme?

ZERBINETTE.

Monſieur, je vous prie de m'excuſer. Je n'aurois pas parlé de la ſorte, ſi j'avois ſceu que c'eſtoit vous; & je ne vous connoiſſois que de reputation.

GERONTE.

Comment, que de reputation?

HIACINTE.

Mon Pere, la paſſion que mon Frere a pour elle n'a rien de criminel, & je reſpons de ſa vertu.

GERONTE.

Voilà qui eſt fort bien. Ne voudroit-on point que je mariaſſe mon Fils avec elle? Une fille inconnuë, qui fait le meſtier de coureuſe!

SCENE XII.

Leandre, Octave, Geronte, Argante, Hiacinte, Zerbinette, Nerine, Silvestre.

LEANDRE.

Mon Pere, ne vous plaignez point que j'aime une inconnuë ſans naiſſance & ſans bien. Ceux de qui je l'ay rachetée viennent de me deſcouvrir qu'elle eſt de cette Ville & d'honneſte Famille; que ce ſont eux qui l'y ont deſrobée à l'âge de quatre ans : & voicy un braſſelet qu'ils m'ont donné, qui pourra nous aider à trouver ſes Parens.

ARGANTE.

Helas! A voir ce braſſelet, c'eſt ma Fille, que je perdis à l'âge que vous dites.

GERONTE.

Voſtre Fille?

ARGANTE.

Oüy, ce l'eſt; & j'y voy tous les traits qui m'en peuvent rendre aſſeuré. Ma chere Fille!

HIACINTE.

O Ciel! Que d'avantures extraordinaires!

SCENE XIII.

Carle, Leandre, Octave, Geronte, Argante, Hiacinte, Zerbinette, Nerine, Silvestre.

CARLE.

Ha, Messieurs! Il vient d'arriver un accident estrange.

GERONTE.

Quoy?

CARLE.

Le pauvre Scapin...

GERONTE.

C'est un Coquin, que je veux faire pendre.

CARLE.

Helas, Monsieur, vous ne serez pas en peine de cela. En passant contre un Bastiment, il luy est tombé sur la teste un marteau de tailleur de pierre, qui luy a brisé l'os & descouvert toute la cervelle. Il se meurt, & il a prié qu'on l'apportast icy pour vous pouvoir parler avant que de mourir.

ARGANTE.

Où est-il?

CARLE.

Le voilà.

SCENE DERNIERE.

Scapin, apporté par *deux hommes*, & la tefte entourée de linges, comme s'il avoit efté bien bleffé; *Carle, Leandre, Octave, Geronte, Argante, Hiacinte, Zerbinette, Nerine, Silveftre.*

SCAPIN.

Ahy, ahy. Meffieurs, vous me voyez... Ahy, vous me voyez dans un eftrange eftat... Ahy. Je n'ay pas voulu mourir, fans venir demander pardon à toutes les Perfonnes que je puis avoir offencées. Ahy! Oüy, Meffieurs, avant que de rendre le dernier foûpir, je vous conjure de tout mon cœur de vouloir me pardonner tout ce que je puis vous avoir fait; & principalement le feigneur Argante & le feigneur Geronte. Ahy!

ARGANTE.

Pour moy, je te pardonne; va, meurs en repos.

SCAPIN, *à Geronte.*

C'eft vous, Monfieur, que j'ay le plus offencé par les coups de bafton que...

GERONTE.

Ne parle point davantage, je te pardonne auffi.

SCAPIN.

Ç'a efté une temerité bien grande à moy, que les coups de bafton que je...

GERONTE.

Laiſſons cela.

SCAPIN.

J'ay, en mourant, une douleur inconcevable des coups de baſton que...

GERONTE.

Mon Dieu ! Tay-toy.

SCAPIN.

Les mal-heureux coups de baſton que je vous...

GERONTE.

Tay-toy, te dy-je; j'oublie tout.

SCAPIN.

Helas ! Quelle bonté ! Mais eſt-ce de bon cœur, Monſieur, que vous me pardonnez ces coups de baſton que...

GERONTE.

Hé, oüy ! Ne parlons plus de rien, je te pardonne tout: voilà qui eſt fait.

SCAPIN.

Ha, Monſieur, je me ſens tout ſoulagé depuis cette parole.

GERONTE.

Oüy; mais je te pardonne à la charge que tu mourras.

SCAPIN.

Comment, Monſieur?

GERONTE.

Je me dédis de ma parole, ſi tu reſchappes.

SCAPIN.

Ahy! Ahy! Voilà mes foibleſſes qui me reprennent

ARGANTE.

Seigneur Geronte, en faveur de noſtre joye, il faut luy pardonner ſans condition.

GERONTE.

Soit.

ARGANTE.

Allons ſouper enſemble, pour mieux gouſter noſtre plaiſir.

SCAPIN.

Et moy, qu'on me porte au bout de la table, en attendant que je meure.

FIN DU TOME SEPTIESME.

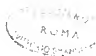


TABLE DES MATIERES.

Pages.









THÉÂTRE
de
J.-B. MOLIÈRE

TOME SEPTIÈME

N. SCHEURING
1860





